

ARRIVER, C'EST REVIVRE UN PEU

— *Récits d'un double exil* —

pedro vianna
paris, mai 2000

in memoriam

José Sardó

Yvonne Tabbush

Henriette Taviani

Gérolde de Wangen

Jehan de Wangen

à tous ceux

qui savent tendre la main

réminiscences d'un futur jadis imaginé
si souvent modelé par le destin du hasard

Paris, 23.II.1995

PRÉMISSE

un poème
est un instant d'évidence
qui s'échappe de son créateur

Paris, 6.VI.1984

LIV

mis devant le fait accompli
de la vie
me voici
toujours placé
déplacé
dans les circonstances données
devenant toujours
par miracles interposés
de tout un peu
au gré des marches
et contre-marches
de madame l'histoire
de tout un peu
disais-je
et ça
toujours un peu
par hasard
en fin de compte
Homme
un homme
par hasard

Paris, 14.X.1977

TESTAMENT

de toi
oiseau tué par la beauté de tes plumes
je suis l'héritier

de toi
étoile filante dont la lumière regagne l'éternité
je suis l'héritier

de toi
arbre abattu en pleine jeunesse
je suis l'héritier

de toi
panthère noire muée en chat dans une cage
je suis l'héritier

de toi
eau pure volée à ta source
je suis l'héritier

de toi
enfant sans jouet affamé mutilé quelque part dans ce monde
je suis l'héritier

de toi
pavé de paris dévoré par le profit
je suis l'héritier

de toi
fou dont on déchira le cerveau
je suis l'héritier

de toi
ouvrier avalé par ta machine que d'autres maîtrisent
je suis l'héritier

de toi
espoir de l'homme
je suis l'héritier

de vous tous
damnés de la terre
je suis l'héritier
à vous tous
je promets
de ne jamais vous trahir

j'aime
j'aime
j'aime
toujours j'aimerai

Paris, 6.XII.1977

dans le silence incrédule
le temps brouille les temps
le passé proche s'éloigne
les tréfonds du passé reviennent
sur le devant de la scène
irrigués du sang des massacres
cependant que les bombes divaguent
avant de se payer les têtes
coupables d'être innocentes

Paris, 17.V.1999

Les origines

Pedro Vianna naît à Rio de Janeiro (Brésil) en 1948, de père officier de l'armée de terre et de mère femme au foyer.

Les deux familles, paternelle et maternelle, sont historiquement originaires du Portugal, avec, du côté de la mère de Pedro Vianna, une branche anglaise. Elles sont implantées au Brésil, depuis le milieu du XVIII^e siècle, dans l'État de Minas Gerais (centre-est du Brésil) pour la lignée paternelle, dans ce même État et à Rio de Janeiro pour la maternelle. Des deux côtés, les familles sont très fières de leurs ancêtres, dont les histoires sont transmises de génération en génération. Les récits familiaux, fidèles à la réalité ou embellis par le temps, mettent toujours en avant l'attachement à l'honneur, à la liberté, à la probité, à l'intégrité, au respect de la parole donnée, à la fierté du nom que portent les deux familles.

Fils d'un ingénieur des mines, le père de Vianna, décédé en février 1956, à la suite d'une crise cardiaque, ne parle jamais de politique à la maison. Considéré comme un militaire exemplaire, extrêmement rigoriste, il conseille à son fils de ne jamais embrasser la même carrière que lui, car « *y compris dans l'armée, les accointances politiques priment les compétences* ».

Fille d'un militant du mouvement "intégraliste" — mouvement national-fasciste qui s'est développé au Brésil dans les années 1930 — la mère de Vianna est empreinte d'idéologie nationaliste et est très attachée à la notion de patriotisme. Le grand-père maternel de Vianna est un homme très curieux. Hormis son discours national-patriote, il n'a rien d'un fasciste. C'est un homme solidaire, généreux à l'extrême, bon vivant, très habile de ses mains, et qui sait s'adresser aux enfants et aux jeunes.

Les deux sœurs de Pedro Vianna sont ses aînées de onze et dix ans respectivement. La maison étant dirigée « *comme une caserne* », il rêve d'aller à l'école, dans l'espoir — vain — d'être alors traité comme ses sœurs, notamment pour ce qui est de l'heure du coucher. Malgré la rigidité de la famille en matière d'éducation des enfants, ceux-ci ont droit à la parole. Les décisions parentales sont toujours motivées, et aucune question, même délicate, ne reste sans réponse. Les histoires racontées aux enfants ont souvent pour but de valoriser la raison face à la force, ce qui n'empêche pas, de temps en temps, l'appel aux corrections.

La veille du jour où Vianna entre en maternelle, à l'âge de quatre ans et demi, sa mère lui donne deux consignes : « *Fatalement, un jour, un élève fera une bêtise en classe. La maîtresse demandera qui l'a faite. Si c'est toi, accuse-toi. Sinon, même si tu sais qui l'a faite, tais-toi. Il n'y a rien de plus abject*

que la délation. Par ailleurs, si quelqu'un de plus fort que toi s'en prend à toi, résiste. Si c'est quelqu'un de plus faible, ne le frappe jamais. On n'a pas le droit de s'attaquer à moins fort que soi. »

Déçu par la maternelle, où il espérait très vite apprendre à lire et à écrire — ce qui n'est pas prévu au programme — Vianna se débrouille pour le faire par ses propres moyens et, l'année suivante, exige d'entrer en première année, ce qu'il finit pas obtenir, à titre dérogatoire. Dès la deuxième année d'école primaire, une institutrice remarquable, avec laquelle il correspond jusqu'aujourd'hui, prend en charge sa classe, qu'elle accompagne jusqu'à la quatrième et dernière année. Alayr Pinheiro Suzini Ribeiro est une femme dotée d'un sens pédagogique aigu, qui voue un respect absolu à ses élèves et développe en eux un profond sens de la responsabilité.

En 1959, après une année de préparation, Vianna entre au Lycée militaire de Rio de Janeiro, où il suivra les sept années des deux cycles de l'enseignement secondaire.

Les premières activités militantes

Très jeune encore, Vianna s'éveille à la politique au gré des événements qui secouent le Brésil en 1954 (suicide du président Getúlio Vargas le 24 août) et 1955 (tentative de coup d'État — à laquelle son père s'oppose activement — le 11 novembre).

En 1960, il participe à la campagne présidentielle du maréchal Lott, candidat malheureux soutenu par la gauche : distribution de tracts, collage d'affiches, vente d'insignes, réunions électorales, etc. L'année suivante, il éprouve pour la première fois la violence de la répression policière lors du rassemblement organisé pour accueillir le cosmonaute Youri Gagarine, pourtant en visite officielle au Brésil. Par la suite, il participe aux manifestations et rassemblements organisés par la gauche à Rio pendant la période très agitée de la vie politique brésilienne qui va de la démission du président Quadros en août 1961 au coup d'État militaire du 1^{er} avril 1964.

En 1965, bien qu'il suive en parallèle les cours de la terminale, pendant la journée, et ceux de la classe préparatoire aux concours d'entrée aux facultés de sciences économiques en soirée, il participe activement à la campagne pour les "primaires" destinées à choisir le candidat de la gauche au poste de gouverneur de l'État de Guanabara¹, dont sort vainqueur le candidat soutenu par les communistes — le plus à gauche — qui est cependant empêché de se présenter par décision du gouvernement militaire. Encore une fois, il affronte la répression policière contre les rassemblements de l'opposition. Même s'il n'écrit pas encore des poèmes, il trouve le temps d'animer les séances d'un club de jeunes poètes, *A Mão (La Main)*, créé par un de ses camarades du Lycée militaire et qui se réunit une fois par semaine dans une salle à Copacabana. Cette même année, la sœur aînée de Vianna et son compagnon — tous deux membres de la direction du Parti communiste brésilien, passés dans la clandestinité depuis le coup d'État de 1964 — doivent partir en exil.

Au début de 1966, Vianna se présente aux concours d'entrée des deux principales facultés de sciences économiques de Rio, celle de l'université fédérale et celle de l'université de l'État de Guanabara. Il y est reçu deuxième et premier respectivement. Il choisit de s'inscrire à l'université fédérale. En même temps qu'il entame ses études supérieures, le directeur de l'établissement privé où il vient de faire sa préparation l'invite à rejoindre l'équipe de professeurs de mathématiques.

En 1967, tout en continuant ses cours pour les classes préparatoires, Vianna poursuit ses études universitaires, ce qui ne l'empêche pas de militer ouvertement à la faculté, où il est le représentant des étudiants de sa classe. Dans le courant du deuxième semestre, sa sœur et son beau-frère rentrent clandestinement au Brésil. N'ayant pas encore passé son permis, il demande à l'un de ses amis de conduire la voiture dans laquelle, de nuit, il part les chercher quelque part entre São Paulo et Rio. Le couple a besoin d'une "couverture" pour la location de logements, l'achat de voitures, etc. Vianna gagne très bien sa vie et est en mesure de justifier les dépenses qu'il engage. Cette activité de l'ombre et une charge de travail croissante — en 1969, durant un semestre, il donne plus de 260 heures de cours par mois — le conduisent, à partir de 1968, à cesser tout militantisme ouvert. C'est également de 1968 que datent ses premiers essais d'écriture pour le théâtre.

¹ L'ancien District fédéral, qui se confondait avec la ville de Rio de Janeiro, est devenu l'État de Guanabara, lors du transfert de la capitale du Brésil à Brasília en 1960. Ce n'est qu'en 1980 que les États de Guanabara et de Rio de Janeiro ont fusionné.

En 1969, en même temps qu'il suit les cours de la dernière année de la faculté, il devient chargé de cours en première année, sans pour autant abandonner son travail auprès des classes préparatoires. En décembre, il achève ses études universitaires parmi les premiers de sa promotion.

L'année 1970 est très intense pour Vianna. En mars, à l'université, il passe professeur, est nommé directeur adjoint du département de mathématiques puis, un mois après, en raison de l'empêchement du directeur, prend la tête de ce département. L'Institut de mathématiques de l'université fédérale de Rio insiste pour qu'il demande sa mutation et lui consacre la totalité de son travail professionnel. En juillet, il écrit ce qu'il considère comme sa première véritable pièce de théâtre, *L'Assemblée des animaux*, dont le sujet central est la question de la responsabilité des choix individuels.

Inquiétudes

Le matin du vendredi 6 novembre 1970, Vianna apprend par sa mère que, depuis la veille au soir, sa deuxième sœur a "disparu". Elle était allée rendre visite à son ex-belle-mère et n'était pas rentrée. Encore plus inquiétant, cette dame, son fils et l'amie de celui-ci ont également "disparu". Bien entendu, ils pensent immédiatement à un enlèvement par les services de sécurité des forces armées.

Vu les circonstances, ils ne peuvent qu'attendre. Le jeune homme reste en contact avec sa mère, qu'il appelle plusieurs fois dans la journée. Tard dans la nuit, ils demeurent sans nouvelles.

Samedi matin, au sortir de son cours, Vianna a rendez-vous avec son beau-frère qui vit dans la clandestinité, pour conduire à la révision la voiture de ce dernier, qui la reprendra au garage le lundi suivant au matin. Ensuite, il prend sa propre voiture et se rend à Petrópolis, une ville de montagne, à quelque quatre-vingts kilomètres de Rio, où il a rendez-vous avec des amis pour y passer le week-end. Plusieurs fois dans la journée, il appelle sa mère. Toujours aucune nouvelle des "disparus". En début de soirée, il décide de revenir à Rio, pour passer la nuit auprès de sa mère, qu'il sent très inquiète. Il arrive chez elle vers dix-neuf heures trente.

La première arrestation

Mère et fils viennent de finir leur collation du soir — c'est l'habitude familiale pendant les week-ends — et Vianna décide de descendre dans le garage de l'immeuble pour prendre un livre qu'il a laissé dans sa voiture. Il est environ vingt heures trente.

À peine quitte-t-il l'appartement, deux hommes, manifestement des militaires en civil, sortent de l'ascenseur. « Vous habitez là ? » « Ma mère y habite » « Madame Vianna ? » « Oui. » « Nous voulons lui parler ». Entre-temps, deux autres militaires en civil sont arrivés par l'escalier qu'ils bloquent, tout comme la porte de service de l'appartement. Le jeune homme réfléchit vite. « Ma mère est alitée. Elle ne se sent pas bien, car ma sœur a disparu. Je ne crois pas qu'elle puisse vous recevoir. De quoi s'agit-il ? Je suis apte à traiter toutes ses affaires. » « Vraiment ? Vous en êtes sûr ? » « Absolument. N'importe quelle affaire. » « Elle doit nous accompagner pour répondre à quelques questions. » « Je ne crois pas qu'elle soit en état de se lever. » « Allez lui poser la question. »

Vianna rentre dans le salon sans ouvrir complètement la porte, faisant signe à sa mère de quitter la pièce. Les militaires ne forcent pas le passage, et il referme la porte. Dans une chambre, il explique à sa mère ce qui arrive. Elle se déclare prête à répondre à la "convocation". « Au moins je pourrai demander où est ta sœur. » « C'est de la folie. J'y vais, moi. » « C'est moi qu'ils demandent. » « C'est de la folie ! » « J'y vais ! » « Tu n'iras pas toute seule. Je viens avec toi. »

Pendant que sa mère se prépare, il revient vers les militaires. « Bien qu'elle soit souffrante, elle est disposée à vous accompagner à la caserne de la police de l'armée de terre. » Il sait que, à ce moment-là, cette caserne est le quartier général de la répression à Rio de Janeiro. « Qui vous a parlé de police de l'armée de terre ? » « Écoutez, je ne suis pas idiot. Cessons de jouer à cache-cache. Ma mère accepte d'y aller, mais elle n'ira pas toute seule. Je l'accompagne. » « Il n'y a pas de place dans la voiture. » « Je prendrai la mienne. » « Mais ce n'est pas possible... » « Il n'y a pas de discussion. Toute seule, elle ne vous suivra pas. L'un ou deux d'entre vous pourront monter dans ma voiture. C'est ça ou rien. » « Bon, ce n'est pas très correct, mais... » « Très bien. Maintenant, vous allez attendre, car il

y a trois enfants dans cette maison² et ils ne peuvent pas rester seuls. Je vais appeler une tante, qui viendra les garder. Dès qu'elle sera là, nous partirons. » « D'accord. » « Voulez-vous entrer pour prendre un café ? » « Non. Merci. Nous attendons ici. Faites au plus vite. »

Vianna appelle une sœur de sa mère, qui habite tout près, lui explique la situation, lui demande de venir mais, avant, d'avertir tous les officiers de la famille. Dès qu'elle arrive, mère et fils se mettent à la disposition des militaires. Il est vingt et une heures.

Le DOI-CODI

Il a les mains propres
dignes d'un officier cultivé
il ne touche, par principe,
aucun de ses prisonniers

Il a la conscience tranquille
d'un général d'une armée libérale
d'un homme qui sait travailler
rien qu'en utilisant le cerveau

Il a la conscience tranquille
Il a propres les mains
quand il veut commencer la torture
il fait appeler le sergent

Paris, 25.IX.1976

Deux des militaires prennent place sur le siège arrière de la voiture de Vianna, dont la mère s'assied à l'avant. « Suivez notre voiture. » « Je connais le chemin. » « Suivez notre voiture et, surtout, ne tentez pas de la doubler. »

Le trajet n'est pas long, et la circulation est fluide. Une vingtaine de minutes après, les deux véhicules entrent dans la caserne, que Vianna connaît bien, car son parrain en a été le commandant pendant plusieurs années, et avec des copains il y est allé souvent pour utiliser la salle de sports. Dans cette caserne se trouve le siège du redoutable Département des opérations internes (DOI) du Commandement opérationnel de la défense intérieure (CODI). Cette façon d'entrer dans le lieu n'est pas orthodoxe. Habituellement, les personnes arrêtées sont encagoulées. Le fait que Vianna ait exigé de conduire sa voiture, prétextant qu'elle avait des problèmes de direction et d'équilibrage, a perturbé la routine.

Dès qu'ils arrivent dans la caserne, mère et fils sont conduits dans une salle anodine, où ils doivent attendre assis sur un banc. Quelques minutes après, un officier en pantalon militaire et maillot de corps blanc se présente — « Docteur Ferreira. Venez avec moi », dit-il en s'adressant au jeune homme. La mère de Vianna se lève en protestant : « Il n'a rien à voir avec ça. C'est moi qu'on est venue chercher. Il ne fait que m'accompagner. » « Madame ! Ne soyez pas naïve. Restez tranquille ici. »

Un coup de chance

les Sphinx
du système
gardiens des portails
de la forteresse

² Les deux filles et le fils de la sœur aînée de Vianna habitent chez leur grand-mère.

de Sa Majesté
le roi-profit
me crièrent
un jour

« déchiffre-nous

ou

nous te dévorons »

chose
inexplicable
irréparable
désuète

j'ai entendu
le défi
j'ai vu
les gueules prêtes
je ramassai
le gant

« dévoile-nous

en toute complexité

sans te tromper

sans faire fausse route

ou

nous te dévorons »

et je le fis
plus de mystère
création humaine
derrière la plus-value

des types

comme moi

comme toi

comme lui

comme nous

comme vous

comme eux

vulnérables
fragiles
peureux

car ils savent

comme moi

comme toi

comme lui

comme nous

comme vous

comme eux

que leur royaume

repose

sur un grand

filet

de glaces

déformantes

les mythes

trouvèrent

leur fin

et je parvins

à la salle du trône

quel grand éclat

de rire

à force

de fabriquer

leurs miroirs

déformants

les rois

et

leurs

comparses

n'ont plus

de visage propre

glissant

sur le sol

glacé

feignant

de croire

aux distorsions

du masque

qui me blesse

le visage

j'affronte
le roi des rois
le roi-reflet
le roi-miroir

« *bravo*
tu as réussi
tu es arrivé
tu as vaincu
tu m'as découvert
adhère
ou je te dévore »

« *vas y*
je suis
indigeste »

le roi
eut
peur

silence
de glace

les deux
naïfs

les deux
omnipuissants

dans le vide
étendu
entre nos yeux

j'entendis

il entendit
les voix

par-dessus
les images
à travers
les mirages
au long
des fantasmes

les voix

et un morceau
brillant
qui s'élance
contre mon cou

« *maintenant j'ai compris* »

et la plaque
argentée
explose
contre une autre

et de ce mariage

éclosent
d'innombrables
petits miroirs
qui grandissent
et arment un labyrinthe

le roi
lâche
le deuxième
tir

c'est la production en chaîne
mais je chante déjà

« *victoire* »

je crie

« *je détiens le secret* »

néanmoins
quoi
en faire
isolé
clos
séparé
à-part-é
aparthé
ou encore
écarté
enfermé
prisonnier

je dis mes vers

je clame

mais
qui m'écoute

ma voix
les atteint
comme les leurs

mes oreilles

lointaine
diffuse
méduse
informe
difforme
filtrée

je me débats
entre
mes sons
ceux des autres
et les glaces
de temps à autre
la voix
du roi

*« je peux diffuser
ton chant
si tu t'engages
à ne rien
leur conter »*

NON
je ne suis
venu
ici
 ni pour me rendre
 ni pour me vendre
 ni pour me fendre
où sont les autres
qui comme moi
s'épuisent

en vain

les joindre
s'impose
mais comment

si tout est truqué
si tout est pourri
si tout est prévu

les concours
les prix
les éditions

et dans la rue
on s'en fiche

*« il est mauvais
personne ne veut
l'imprimer »*

je tâche
de moduler
les sons
le rythme
la parole

mais
les haut-parleurs
de Sa Majesté
la-loi-de-la-valeur
étouffent
ma poésie

et là
je crois que c'est clair

j'ai préféré
pour le combat
les mots
qui forgent
l'image
au-delà
de l'illusion
miroïtée
or
Monsieur-le-Capital
n'agrée pas

(et c'est
au moins
normal)

ce qui met en danger
sa survie
l'enjeu
est donc
simple

ou je renonce
à la lutte

ou je trouve
l'issue
ou j'en mourrai
bientôt

et maintenant
il faut inventer la suite

Honfleur, 26.1.1977
extrait de *Sans titre*

L'interrogatoire commence dans une salle proche. « *Quand est-ce que tu as vu ta sœur et son mari pour la dernière fois ?* » Cette première question permet à Vianna de comprendre ce que veulent les militaires. Il avait vu sa sœur l'avant-veille et son beau-frère le matin même. Un peu par hasard il répond : « *Il y a un mois à peu près.* »

Après quelques questions anodines, dont certaines portent sur le fait de savoir s'il connaît tel et tel dirigeant étudiant dont les noms s'étalent dans tous les journaux, il revient à la charge : « *Ça fait combien de temps que tu as vu ta sœur et son mari ?* » « *Un mois à peu près, je l'ai déjà dit.* » « *Un mois... En es-tu sûr ?* »

L'inquiétude de Vianna augmente. Est-ce que l'officier sait qu'il a rencontré son beau-frère le matin même ? Changer de réponse serait trop risqué. « *Oui. Un mois à peu près. Ça peut être vingt-huit ou trente-deux jours, bien sûr.* » « *Quelle est leur adresse ?* » « *Je ne la connais pas.* » C'est vrai. Il n'a jamais voulu connaître l'adresse, mais il sait y aller. « *Ça fait donc un mois que tu les as vus...* » Cette insistance est préoccupante. « *Oui ! À peu près, je te l'ai déjà dit et répété* » « *Un mois... C'était le 15 octobre, à dix heures du matin, à l'église Notre Dame de la Paix, quand tu as servi de témoin à leur faux mariage, n'est-ce pas ?* » Le jeune homme en a le souffle coupé. C'est parfaitement exact. Pour des raisons techniques, un mariage sous de faux noms avait été nécessaire. La profusion de détails lui fait comprendre que ce serait idiot de nier les faits. Il se demande cependant comment les militaires peuvent être au courant de cette affaire. Très peu de personnes en ont connaissance, et toutes sont, en principe, des gens sûrs. La situation est grave.

Encore une série de questions secondaires, puis « *Quelle est leur adresse ?* » « *Je ne la connais pas.* » « *Tu sais... si tu ne veux pas collaborer, ça risque d'aller mal.* » « *Il ne s'agit pas de ça. Je ne connais pas leur adresse.* » « *Tant pis pour toi ! Quelle est leur adresse ?* » Vianna se dit qu'ils peuvent lui faire subir l'épreuve du détecteur de mensonges, sans qu'il ait rien à craindre. « *Ça va ! Je ne la connais pas !* » « *Dommage ! Nous sommes bien ici, n'est-ce pas ? Tu vois, il n'y a rien* », dit l'officier montrant la pièce où, en effet, aucun instrument de torture n'est visible.

Un coup de poker

« *Quelle est la couleur de la voiture de ton beau-frère ?* » « *Bleue, je crois* » « *Non... Celle-là c'était l'ancienne...* » « *Ah ! Bon. Je ne savais pas qu'il avait changé de voiture.* » « *Eh oui ! Maintenant c'est une "Coccinelle" crème...* » Vianna en a le sang glacé. « *que tu as achetée pour lui...* » Trop c'est trop. Comment peut-il savoir cela ? Il est évident qu'il est renseigné par quelqu'un très au fait des activités de sa sœur et de son beau-frère. Des années plus tard, on saura qu'il s'agissait d'un membre de la direction du Parti communiste brésilien. Pour l'instant, toutefois, le jeune homme ne le sait pas. Mais si les militaires sont au courant de tout, pourquoi ces questions ?

« *Quelle est leur adresse ?* » « *Enfin ! Je t'ai déjà dit que je ne la connais pas !* » « *Écoute, tu es leur seul contact avec le monde extérieur. Il faut bien que tu les voies !* » « *Ce sont eux qui entrent en contact avec moi.* » « *Comment ça ?* » « *Par téléphone, ou alors ils m'attendent à la sortie de mon travail.* » « *C'est dommage que tu ne veuilles pas collaborer. Si tu persistes, ça va mal tourner pour toi.* » « *Mais je ne connais pas la réponse à ta question !* » « *Voyons ! Rassure-toi. Nous ne voulons pas leur faire de mal. Nous voulons juste leur poser quelques questions. Et ce n'est même pas ta sœur que nous*

voulons interroger. C'est lui. Vas-y ! Donne-moi leur adresse. » « Je te jure que je ne la connais pas ! » « Mon vieux, tu t'es fourré dans de beaux draps ! » Vianna crève de peur, mais il doit la dominer, tout en laissant croire à Ferreira qu'il panique, pour justifier sa volonté de livrer ses camarades.

Tout le temps que dure cette partie très serrée, il pense au renard, l'animal qu'il préférerait lorsqu'il écoutait ou lisait les fables de son enfance. Il commence à ébaucher une stratégie. *« Mais je n'y suis pour rien ! Je n'ai rien à voir avec leurs histoires ! » « Comment ça ? Tu joues le faux témoin dans un faux mariage, tu achètes leur voiture et tu n'as rien à faire là-dedans ! À d'autres ! » « J'ai fait tout ça parce que ma sœur me l'avait demandé. C'est tout. » « Tu vois ! Ils se sont servis de toi, c'est ça ? » « Oui. » « Alors ? » « Alors quoi ? » « Leur adresse ! » « Bon sang ! Je ne la connais pas. Si je la connaissais, je te l'aurais déjà donnée. Est-ce que tu crois que je prends du plaisir à être là ? » « On dirait que oui ! » « Penses-tu ! Je n'ai rien à foutre de leur politique. Mais je ne pouvais pas dire non à ma sœur. » « Nous n'avons rien contre ta sœur. C'est lui que nous voulons interroger. » « Raison de plus ! Si je connaissais l'adresse, je te l'aurais déjà donnée. »*

Le jeu du chat et de la souris se poursuit. *« Quelle est leur adresse ? » « Je ne sais pas ! » « Et quel est le numéro d'immatriculation de la voiture ? » « Je ne le connais pas. » « Comment ça ? La voiture est à ton nom. » « Je n'ai jamais voulu le connaître. » « Pourquoi ? » « Ça me paraît évident, non ? »*

Désormais, il n'y a plus de questions anodines. Pendant un bon moment, c'est une séquence répétitive en trois parties :

« Quelle est leur adresse ? » « Je ne la connais pas » ; ici, Pedro Vianna est sûr de lui.

« Quel est le numéro d'immatriculation de la voiture ? » « Je ne sais pas. » ; là, il marche sur des sables mouvants, car il connaît par cœur le numéro. Il se demande si c'est encore une ruse ; si l'officier sait tant de choses, comment se fait-il qu'il ignore le numéro minéralogique ? Il est vrai que le fichier des véhicules est constitué à partir des numéros d'immatriculation, mais...

« Dommage que tu ne veuilles pas collaborer... » « Ce n'est pas que je ne le veuille pas, je ne connais pas les réponses. » Quand est-ce que l'officier passera à l'exécution des menaces voilées ?

Soudain, la boucle est brisée. *« Tu as acheté la voiture au comptant ? » « Non. » « Qui est-ce qui paie les traites ? » « C'est moi. » « Avec ton argent ? » « Bien sûr que non ! » « Quand est-ce que tu paies la traite ? » « En fin de mois. » « Alors tu les as vus récemment. » « Non. » « Comment as-tu eu l'argent alors ? » « Une enveloppe laissée à mon travail. » « Ah ! C'est donc toi qui gardes les traites acquittées ? »* Vianna comprend qu'il est tombé dans un piège. Il ne lui reste que la fuite en avant. *« Oui. » « Bien ! Alors nous allons chez toi. »* Le jeune homme est terrifié. Avec tous les documents qu'il a chez lui, s'ils y vont, son rôle de naïf ne tiendra plus.

La seule manière d'éviter une visite de son appartement c'est de livrer le numéro d'immatriculation de la voiture. Cependant, s'il le fait, il faut qu'il sorte libre ce soir même. Pour ne pas devenir un délateur, il faut qu'il puisse avertir son beau-frère de ne pas aller chercher la voiture lundi matin. Vianna doit prendre une décision. Personne ne peut l'aider. Il est seul face à ses responsabilités.

« Tiens ! J'ai peut-être encore dans ma voiture la dernière traite acquittée. » « Allons-y voir. » Ils sortent dans la cour de la caserne. Vianna fouille la voiture. Il désire vraiment trouver le papier. *« Non. Rien. » « Alors, on va chez toi ? » « Ce n'est peut-être pas nécessaire. Si je fais un effort de mémoire, peut-être... »* Ils reviennent dans la salle. *« Alors ? » « Attends ! » « Alors ? Quel est ce numéro ? » « Mais fous-moi la paix ! Comment veux-tu que je me rappelle quelque chose si tu ne cesses pas de me jacasser aux oreilles ? ! ! » « Bon ! Bon ! Je te laisse seul cinq minutes. Réfléchis bien. »* Le militaire quitte la salle.

Il faut bien jouer la comédie maintenant. Il va livrer le numéro d'immatriculation de la voiture mais il faut qu'il quitte la caserne à temps pour prévenir son beau-frère. Il n'a plus de choix. Les cinq minutes se sont écoulées.

« Alors ? » Vianna lui donne les premiers chiffres, fait mine d'hésiter, ajoute encore deux chiffres, s'arrête, fait semblant de réfléchir... livre la fin du numéro. Il n'y a plus de retour possible. D'un bond,

l'officier s'engouffre dans la salle attenante, y passe quelques instants puis revient. « *C'est bien ça. Cette voiture est à ton nom.* »

Ce n'est pas fini

« Très bien. Maintenant, quelle est leur adresse ? » « Tu ne vas pas recommencer ! Je ne la connais pas ! » « Mon vieux, j'en ai assez. Tu ne veux pas collaborer ? Très bien. Nous allons passer à autre chose. » Le militaire fait mine de se lever. Vianna se dit que l'heure est venue de baisser son jeu. « Écoute. J'ai vingt-deux ans, je suis directeur du département de mathématiques de la faculté, j'ai une très belle carrière devant moi. Je gagne très bien ma vie. Vois-tu, ce que je gagne aujourd'hui, tu ne le gagneras même pas quand tu seras général. Crois-tu que j'ai envie de gâcher tout ça à cause d'un type qui n'est rien pour moi ? Tu m'as dit que c'est mon beau-frère que tu veux. Lui, il n'est pas de mon sang ! Et ils ne sont même pas mariés. Ce n'est que l'amant de ma sœur. Penses-tu que j'irais me sacrifier pour quelqu'un qui n'a pas le même sang que moi ? » « Alors, donne-moi l'adresse. » « Putain ! Je t'ai déjà dit... » « Écoute, si tu ne veux pas collaborer, c'est ton problème. » « Je ne demande qu'à collaborer. Je n'en ai rien à foutre de ce mec. Il n'est rien pour moi. Je n'ai fait tout ça que pour ma sœur. Si tu me dis qu'il n'y a rien contre elle... En plus, vois-tu — je suis professeur de mathématiques, ne l'oublie pas — c'est une question d'arithmétique. Actuellement, nous sommes six dedans... » « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » « Oui ! Nous sommes six dedans : mon autre sœur, son ex-mari, la mère et une amie de celui-ci, ma mère et moi... » « Je ne sais pas de quoi tu parles. » « Arrête. Tu sais très bien que vous les avez arrêtés jeudi soir. Donc, nous sommes six dedans et ils sont deux dehors. C'est arithmétique. Je préfère deux dedans et six dehors. » « Ça suffit. Allez ! On va changer de lieu. Nous étions bien mieux ici. Tant pis pour toi ! » Et Ferreira se lève.

Vianna ne peut que continuer sur sa lancée. « Tu fais la plus grande connerie de ta vie ! » « Quoi ? ! » « Oui. Toi-même tu m'as dit que j'étais leur seul contact avec le monde extérieur. Toi-même tu m'as dit que j'étais un innocent utile, qu'ils m'ont manipulé. Et c'est vrai. Ce salopard m'a manipulé. Est-ce que tu crois qu'ils vont attaquer la caserne pour me libérer ? Demain, ils apprendront que j'ai été arrêté. Et alors ? Comment vas-tu les trouver si je suis leur seul lien avec le monde légal ? Ils vont s'évanouir dans la nature et tu ne les verras plus jamais. En revanche, si tu me laisses sortir... » « Tant que tu ne m'as pas donné leur adresse tu ne sors pas d'ici ! » « Tu es vraiment con ! » Surpris par l'audace du propos, le militaire reste debout, en attendant la suite. « Puis-je te faire une proposition ? » « Cause toujours. » « Tu me laisses sortir... » « Il n'en est pas question. » « Tu me laisses sortir, avec ma mère, bien sûr, et tu me donnes un délai pour qu'ils aient le temps de prendre contact avec moi. Je pense que trois jours suffiront. Alors, soit je les convaincs de venir se présenter, soit je te donne les moyens de les cueillir, soit je viens me constituer prisonnier. » « Tu rêves ! Je te laisse sortir et tu fous le camp. » « Si tu veux, je viens me présenter trois fois par jour en attendant la fin du délai. » « Non. Allez ! Assez causé. »

Un matelas taché de sang

L'officier conduit Vianna dans une autre salle, ordonne à un collègue de faire sa fiche et de le faire conduire au PIC (Pavillon des enquêtes criminelles), où se trouvent les cellules et les salles de torture. Le jeune homme s'obstine. Pendant que ce second officier cherche la fiche à remplir, il lui dit : « Vous êtes vraiment des imbéciles ! » « Pourquoi ? », demande le militaire, choqué et sincèrement étonné. Vianna répète ce qui devient son leitmotiv : « Je suis leur seul lien... » « Moi, je n'y peux rien. Ici, nous travaillons en vase clos. C'est le D^r. Ferreira qui s'occupe de votre cas. C'est lui qui décide. »

périmètre interdit
comme la liberté au détenu
entrée défendue
comme la place forte à l'opprimé
zone rouge
comme le sang qui la remplit

Paris, 31.1.1994

La fiche remplie, un troisième officier doit conduire Vianna au PIC. Il cherche le badge — anonyme, bien entendu — que tous les militaires doivent porter pour pouvoir circuler entre les différents bâtiments de la caserne, met un certain temps à le trouver puis dit au prisonnier de le suivre. Ils arrivent devant la porte grillagée du centre de tortures. « *Soldat, ouvrez !* » « *Il n'y a que vous qui entrez, Docteur.* » « *Comment cela ?* » « *Oui, lui il ne peut pas entrer.* » « *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » « *Mais il n'a pas son badge, Docteur. Sans badge on ne peut pas entrer, vous le savez bien.* » « *C'est lui qui doit entrer !* » « *Mais, Docteur, sans badge...* » « *C'est un détenu !* » « *Et la cagoule ? !* » « *Une bête de l'équipe de capture. Ouvrez !* ». Le soldat s'exécute. « *Surveillez-le !* » L'officier va avertir l'équipe de service.

tâche de sang
tache épanouie
accomplie

Paris, 2.XII.1991

Deux sergents, en uniforme réglementaire, arrivent. Ils dépouillent le prisonnier de ses affaires. « *À poil !* » C'est fait. « *Contre le mur ! Mains en l'air ! Jambes écartées !* » La sensation d'humiliation est terrible. « *Rhabillez-vous !* » Plus de ceinture, plus de lacets de chaussures. « *Puis-je garder mes cigarettes ?* » L'un des sergents lui tend le paquet. « *Le briquet ?* » « *Non !* » Et il rit. « *Allez ! Jusqu'au fond du couloir ! Halte ! À droite !* » Vianna se trouve dans un petit couloir gardé par un soldat, le fusil entre les mains. Sur l'un des longs côtés trois ou quatre cellules aux portes grises sans aucune ouverture. « *Placez-vous contre le mur du fond et ne bougez pas. Je vais chercher un matelas. Soldat ! Surveillez-le !* » Quelques minutes après, le sergent revient portant un matelas qu'il jette par terre, contre le mur. « *Mettez-vous dessus et ne bougez pas. Vous voyez ce sang, là ? C'est le sang de Mário Alves.* » Ce dernier était un ancien dirigeant du Parti communiste, qu'il avait quitté pour un groupe armé. Vianna, qui l'avait connu, a le cœur serré. Il s'assied sur le matelas. Le sergent s'en va. Le soldat le suit. « *Soldat !* » Celui-ci se retourne. « *Qu'est-ce que vous voulez ?* » « *Est-ce qu'il faut que je reste couché ou est-ce que je peux rester debout ?* » « *Vous pouvez rester couché ou assis. Pas debout.* » « *Très bien. Je ne veux pas vous créer de problème. J'ai été militaire, je sais ce que c'est.* » Le soldat reprend sa marche. « *Soldat !* » « *Oui.* » « *Avez-vous des allumettes ?* » « *Non.* » « *On m'a laissé mes cigarettes mais ne j'ai pas de feu.* » Il fait demi-tour et s'en va sans un mot, mais pour revenir tout de suite. « *Voulez-vous fumer maintenant ?* » « *Oui, merci.* » Il a une boîte d'allumettes dans la main. « *Quand vous voudrez fumer de nouveau, dites-le-moi. Je ne peux pas vous laisser la boîte.* » « *Merci beaucoup.* »

Vianna fume sa cigarette en pensant à ce qui va se passer. S'ils l'ont mis sur un matelas dans le couloir, c'est que les cellules sont pleines. Il espère que Ferreira ne tardera pas à venir. Il faut qu'il quitte la caserne avant l'aube. Ou alors, il tentera de s'enfuir. Il n'a aucune chance de réussir, mais au moins ce sera la fin. Probablement ils remettront le corps à sa mère, la nouvelle sera connue de la famille et son beau-frère comprendra qu'il ne faut pas aller chercher la voiture lundi matin. Il n'a pas le choix. Néanmoins, il espère encore convaincre son bourreau qu'il ne pense qu'à sa carrière, qu'il est aussi veule que lui, car un tortionnaire est forcément un être veule. Il s'allonge et somnole.

Dans la salle de tortures

Soudain, « *Debout ! Viens avec moi !* » Enfin ! Plus tard, Vianna calculera qu'il a dormi une demi-heure. Ferreira le conduit dans une salle de tortures aux murs peints en violet, tout en haut un appareil à air conditionné encastré dans un mur. Tous les instruments de torture habituels sont là. « *Assieds-toi. Nous étions bien mieux dehors, n'est-ce pas ?* » « *Sans aucun doute.* » « *Mais comme tu ne veux pas collaborer...* » « *Arrête ! Je ne demande qu'à collaborer.* » « *Alors, donne-moi leur adresse.* » « *Tu ne vas pas recommencer ! Je ne la connais pas.* » « *Domage !* » « *Je t'ai fait une proposition...* » « *Pour pouvoir te tirer !* » « *Je me suis proposé de venir trois fois par jour...* » « *Ça suffit.* »

Sur le bureau, il y a tous les papiers qui se trouvaient dans la voiture du prisonnier. Ferreira ouvre un carnet d'adresses que Vianna avait préparé en prévision d'une telle situation. « *Qui est Untel ?* » « *Ah ! Le général Untel est un ami de la famille...* » « *Et Untel ?* » « *L'amiral Untel était un grand ami de mon*

père. » Il y a sur le carnet des dizaines d'adresses et de numéros de téléphone de militaires amis de la famille. « *Quelle est l'adresse de ton beau-frère ?* » « *Bordel ! Je ne la connais pas !* » « *Si tu voulais collaborer...* » « *Je ne demande que ça.* »

Maintenant, Ferreira agite un carton pris dans le volumineux tas de fiches d'exercices que Vianna utilise dans ses cours. « *Et ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ?* » « *Voyons ! Toi, un officier ! Tu as tout de même fait l'École militaire. Tu m'étonnes ! Tu ne sais plus ce que c'est qu'une inéquation du second degré ? Tu ne vas pas me dire que tu as cru que c'était un code ! Ce serait ridicule !* » « *Quelle est leur adresse ?* » « *Ça suffit ! Finissons-en. Je t'ai déjà dit mille fois que je ne connais pas leur adresse. Tu ne me crois pas ? Fais-moi passer au détecteur de mensonges. Je ne connais pas leur adresse. Je le jure.* » « *Tant pis pour toi ! Tu l'auras voulu.* »

Après un long silence, il extrait du tas de papiers une carte de vœux. Il l'ouvre, l'examine soigneusement. « *Qui est Untel ?* » « *C'est un ami. Il est parti en Angleterre. Vois-tu, c'est l'héritier de l'entreprise X. Et il est devenu hippie. C'est triste pour sa mère. Elle est inconsolable.* » « *Et qu'est-ce qu'il veut dire par "Paix et Amour" ?* » « *Paix et Amour. Que voudrais-tu que ce fût d'autre ? Je t'ai dit qu'il était devenu hippie. "Paix et Amour" c'est la devise des hippies. Tu ne vas pas me faire croire que tu ne le savais pas.* » « *Bon, tu me donnes leur adresse !* » « *Merde ! Ça ne mène à rien.* » « *Je suis bien d'accord avec toi. Ou tu collabores ou alors...* » « *Écoute, tu ne me crois pas. Tant pis pour moi. Je fais tout ce que je peux. Je veux collaborer, mais je ne connais pas leur foutue adresse. Tu peux me torturer, tu peux me tuer, mais je ne t'en dirai rien, parce que je n'en sais rien. Tu ne le crois pas. Tant pis pour moi, et tant pis pour toi ! Car, tu le sais aussi bien que moi, ils m'ont manipulé. Ils ne viendront pas me sauver. Ils se moquent de mon sort. Et comme je suis leur seul contact, tu ne les cueilleras pas. À quoi ça te servira ? Nous serons tous les deux perdants. Sincèrement, à ma place, voudrais-tu gâcher la vie que je mène, la carrière que j'ai devant moi ? Maintenant, c'est ton problème. Tu choisis. Je n'ai plus rien à dire. Tu me crois ou tu ne me crois pas. Mais finissons-en.* »

Vianna est épuisé. Ferreira ne dit pas un mot. Il regarde fixement le prisonnier. Tout son corps est extrêmement tendu, mais son visage est impénétrable. Tout est immobile. Le temps n'est plus. On n'entend même pas la respiration des deux adversaires. L'officier rompt le silence. « *Ne bouge pas. Je reviens.* » Le jeune homme sent que quelque chose s'est passé. Il pousse son avantage : « *Me laisses-tu sans surveillance ?, dit-il avec ironie, N'as-tu pas peur que j'essaie de m'enfuir ?* » Le tortionnaire sourit. « *Tu n'irais pas loin.* » « *Je sais. Mais c'est contre le règlement.* » Il regarde le prisonnier d'un air énigmatique puis passe la tête à travers la porte qu'il vient de pousser : « *Soldat ! Surveille-le.* »

Le soldat reste debout sur le seuil. Vianna s'adresse à lui : « *C'est dur ! Je ne sais plus quoi faire. Je n'ai rien à voir dans cette histoire, mais il ne veut pas me croire.* » Le soldat ne répond pas. Il regarde dans le couloir, dans les deux directions, se tourne vers le détenu et dit tout bas : « *Ce sont des enfants de putain !* » Ils n'échangeront plus un seul mot.

Environ vingt minutes s'écoulent avant que Ferreira revienne. Le soldat s'écarte, l'officier entre dans la salle, ferme la porte, s'assied. De nouveau, il regarde le prisonnier fixement pendant quelques minutes. « *Répète ta proposition.* » Vianna sait maintenant que la partie est gagnée. « *Alors, lundi tu reviens.* » « *Non. Il me faut trois jours. Mais je peux me présenter ici tous les jours trois fois par jour.* » « *Ce n'est pas la peine. Mardi onze heures.* » « *À onze heures je ne peux pas. Je finis mon cour à midi. Je serai là à treize heures.* » « *D'accord. Mais fais gaffe. Si tu disparais, nous te retrouverons, même en enfer. N'oublie pas. Nous t'avons déjà trouvé une fois. Alors...* » « *Ne t'inquiète pas. Mardi treize heures.* » « *Viens avec moi.* »

Une sortie difficile

Les deux hommes se dirigent vers le poste de service à l'entrée du PIC. Ferreira appelle les sergents. « *Il va sortir.* » « *Comment ça, Docteur ?* » « *Il sort.* » « *Mais Docteur, il est entré ici sans cagoule.* » « *C'est un ordre. Il sort.* » L'un des sergents se dirige vers l'intérieur, revient, un badge sur la poitrine. « *Un instant, Docteur.* » Il sort du PIC. Ferreira est manifestement contrarié. Il va dans le bureau-salle de tortures, d'où il rapporte tous les papiers qu'il avait pris dans la voiture du prisonnier et les pose sur le comptoir. Quelques instants après, le sergent revient en compagnie de l'officier qui avait conduit Vianna au centre de tortures et qui fait signe à son collègue. Celui-ci sort sans dire un mot. Pendant

une dizaine de minutes les deux militaires s'entretiennent dans la cour, à l'écart de la grille. Ensuite, sans entrer, Ferreira s'adresse au sergent d'un ton sec, qui n'admet pas la contestation. « *Préparez sa sortie. Je reviens tout de suite.* »

Le sergent disparaît à l'intérieur d'un bureau. Vingt minutes après, il revient avec toutes les affaires du prisonnier, les pose sur le comptoir, sans un mot. Vianna remet sa montre, ses lacets et sa ceinture, range ses objets personnels dans ses poches, rassemble ses fiches et autres papiers, et attend. Une dizaine de minutes encore et Ferreira est là. « *Ouvrez !* » Le soldat s'exécute. « *Viens avec moi.* » « *Et ma mère ?* » « *Elle t'attend. Notre accord prévoit qu'elle part avec toi, n'est-ce pas ?* » Effectivement, elle est à côté de la voiture de Vianna. « *Mon fils ! Ça va ?* » « *Tout va très bien mère. C'est réglé.* »

Ferreira s'adresse au jeune homme : « *Je monte avec vous. Je vais en profiter pour rentrer ma voiture qui est garée dehors. Et comme ça, il n'y aura pas de problème pour sortir de la caserne.* » En effet, sur son ordre le portail s'ouvre sans incident. Vianna descend de la voiture pour laisser sortir l'officier. « *Voilà. C'est parfait. Ma voiture est la rouge, là. À mardi treize heures. N'oublie pas. N'oublie pas ce que je t'ai dit... Où que tu sois... À mardi.* » « *À mardi.* »

La tension est telle que Vianna s'engage dans l'avenue dans le sens contraire à celui qu'il aurait dû prendre. Il s'en rend compte, fait demi-tour, heurte un réverbère en faisant marche arrière, ne s'en soucie pas, repart dans le bon sens, repasse devant la caserne et voit la voiture de Ferreira qui y entre.

Mesures urgentes

Il est surpris de la réussite de sa stratégie, due, selon lui, à l'importance de la « prise » qu'il avait fait miroiter à Ferreira et, peut-être aussi, à sa familiarité avec le monde militaire. Quoi qu'il en soit, il est fier du rôle qu'il s'est inventé et de la façon dont il l'a joué. Il a sauvé sa peau et évité l'arrestation de deux personnes clés de la direction du Parti communiste, de surcroît sa sœur et son beau-frère.

Il est trois heures du matin. Dans la voiture, Vianna raconte sommairement à sa mère ce qui s'est passé pendant les six dernières heures. Elle lui dit que les militaires lui ont seulement posé deux ou trois questions. Elle lui raconte que pendant la vingtaine de minutes où Ferreira l'avait laissé seul dans la salle de tortures, l'officier s'était entretenu avec celui qui avait préparé sa fiche d'entrée. Apparemment, l'avis de ce dernier avait pesé sur la décision du tortionnaire.

En arrivant chez sa mère, il s'assied sur le lit où il doit passer ce qui reste de la nuit et a une crise de tremblement qui dure plus de dix minutes. Il n'essaie pas de s'y opposer. Toute la tension accumulée doit partir. Dès qu'il finit de trembler, quelque chose lui revient en mémoire. Il a rendez-vous avec son beau-frère à dix heures du matin, sur une place de la ville. Il avait effacé cette donnée pendant toute la durée de son arrestation. « *Si j'avais été torturé, est-ce que j'aurais lâché l'information ?* » Il est content de ne pas pouvoir le savoir.

Vianna se réveille vers huit heures. Il charge sa nièce aînée, qui a treize ans, de se rendre chez l'un de ses cousins, qui habite à proximité, pour que celui-ci aille au rendez-vous fixé avec son beau-frère, l'informe de ce qui s'est passé, lui dise ne pas aller chercher la voiture le lendemain et lui demande si, par hasard, sa sœur et lui-même auraient l'intention de rencontrer Ferreira mardi ; question de pure forme, cela va sans dire. Comme Vianna suppose que les militaires le surveillent, pour laisser le champ libre à sa nièce, il prend sa voiture et part vers Petrópolis rejoindre ses amis. Sur la route, il sème le véhicule banalisé qui le suit et arrive sans encombre. Dans la nuit, il revient à Rio, où, accompagné de ses amis, il se rend dans son appartement pour détruire les documents compromettants qui s'y trouvent. Très peu de personnes connaissaient l'adresse de Vianna, qui était officiellement domicilié chez sa mère. Manifestement, les militaires l'ignoraient, car toute l'opération de « nettoyage » se déroule sans accroc.

Une décision difficile

Pendant tout ce temps, Vianna réfléchit à la suite des événements, car, sans perdre une seconde, il doit penser le long terme. Sauf si sa sœur et son beau-frère décident de se rendre à la caserne — hypothèse invraisemblable car suicidaire — trois choix se présentent à lui : devenir un véritable délateur, ce qu'il

exclut par principe ; passer dans la clandestinité, ce qui ne convient pas à sa personnalité ; quitter le pays, ce qu'il décide de faire.

Le matin du lundi 9 novembre, d'une cabine téléphonique, il appelle sa mère. Son beau-frère a été averti et, bien entendu, a confirmé que sa femme et lui ne se livreraient pas, car ils savent que les militaires les assassinaient. Vianna se rend alors au cours privé où il travaille et informe le directeur de sa décision. Ce dernier lui paie ce qu'il lui doit, en ajoutant une substantielle « *prime de départ* ».

À l'exception du Chili et du Mexique, tous les pays d'Amérique latine ayant une mission diplomatique au Brésil sont soumis à des régimes militaires ou assimilables. Le Mexique, en période de changement de président, refuse d'accueillir des demandeurs d'asile dans ses locaux diplomatiques.

L'ambassade du Chili, qui se trouve encore à Rio, est donc la seule porte à laquelle Vianna peut frapper. Le mardi 10 novembre, il s'y rend. Les responsables de la représentation chilienne ne lui refusent pas l'asile, mais déclarent avoir besoin de consulter Santiago, car le président Salvador Allende vient de prendre ses fonctions³, et les diplomates, nommés par l'ancien gouvernement, considèrent que l'affaire est suffisamment grave pour qu'ils ne prennent pas le risque d'assumer seuls la responsabilité de la décision.

Vianna vit caché pendant trois jours, durant lesquels il doit changer une fois de planque. L'après-midi et la soirée du 12 novembre, il se terre dans une salle de cinéma puis dans un sauna, en attendant que l'on vienne le chercher. Avant d'entrer dans le sauna, il s'arrête à une cabine téléphonique et appelle chez sa mère pour dire qu'il va bien et pour souhaiter bon anniversaire à son neveu, qui a eu douze ans la veille.

Il est tendu, en permanence sur ses gardes. Tout est motif d'inquiétude. Dans le cinéma, au début de l'une des séances, il doit ramper pour changer de place, car quatre de ses élèves sont assis juste devant lui. Minuit passé, au sortir du sauna, pendant que, en compagnie de deux amis, il attend la voiture qui fait le tour du pâté de maison pour ne pas rester garée le temps d'aller le chercher à l'intérieur, un véhicule tout terrain surgit à vive allure venant de l'avenue qui longe la mer. Elle les dépasse, freine brusquement et entame une marche arrière. « *Barrez-vous ! Il n'y a pas de raison que vous plongiez avec moi. Foutez le camp ! Je les retiens.* » Fausse alerte : ce ne sont que des fêtards reconduits par un chauffeur quelque peu ivre, qui est allé au-delà de l'immeuble où il devait déposer ses copains. La tension est telle que Vianna et ses amis, pourtant toujours prêts à blaguer, ne sourient même pas.

L'ambassade

Le vendredi 13 novembre à 11 heures, grâce à la vigilance et au savoir-faire des diplomates chiliens, qui déjouent la surveillance des militaires en civil postés aux abords de l'ambassade, Vianna y entre et est alors protégé par les dispositions de la convention du 28 mars 1954 relative à l'asile diplomatique, à laquelle tant le Brésil que le Chili sont parties. Le soir, son entrée à l'ambassade est rendue publique par la télévision brésilienne. Le lendemain, sa deuxième sœur et les trois autres personnes qui avaient été séquestrées par l'armée l'avant-veille de son arrestation sont relâchées. Il peut souffler, car ses calculs s'avèrent exacts : lui à l'abri, la presse ayant commenté l'affaire, la détention des autres membres de la famille peut devenir gênante pour l'image internationale de la dictature, qui tient à se parer des attributs formels et manipulés de la démocratie.

Dans les jours qui suivent, les militaires harcèlent sa mère et sa sœur pour qu'elles le persuadent qu'il peut sortir de l'ambassade. L'argument de choc est celui qu'il avait employé pour berner son geôlier. Il démarre une brillante carrière qu'il serait dommage de briser. « *Il a pris une décision précipitée. Nous ne voulons pas gâcher son avenir. Rien ne lui arrivera s'il quitte l'ambassade.* » Dans sa naïveté, sa mère veut y croire. Elle lui fait part de ces messages qui lui arrivent par téléphone, voire personnellement. Pour que les choses soient claires, Vianna suggère à sa mère de demander l'avis d'un parent militaire, qui travaille dans les services du renseignement, mais dans la branche « anticorruption », où, d'ailleurs, il ne fera pas de vieux os, car il s'attaquera à un dossier dans lequel est impliqué un ministre important, militaire lui aussi ; comme punition, il sera envoyé en poste sur une frontière lointaine.

³ Le 4 novembre 1970.

Quelques jours après, la réponse arrive, sans appel : « *Qu'il ne mette pas le nez hors de la fenêtre de l'ambassade. Ils le lui couperaient.* » Plus clair, c'est difficile. Plus tard, Vianna saura que, faute d'avoir trouvé à l'université quelqu'un qui accepte de témoigner contre lui, les agents de la répression s'étaient rabattus sur le Lycée militaire, où, naturellement, il était plus facile d'obtenir des témoignages, même faux. Il avait été prévu que, si Vianna quittait l'ambassade, on l'inculperait de « *tentative d'organisation du Parti communiste au sein d'une institution militaire, comme l'attestaient des microfilms de lettres qu'il avait reçues de Moscou* ». C'est tellement bête que cela ne mérite pas de commentaire. Il apprendra également que, dès le lendemain de l'expiration du délai dont il disposait pour livrer ceux que recherchaient les militaires, dans chacune des classes préparatoires où il enseignait, un ou deux “nouveaux élèves” avaient fait apparition et n'avaient pas cessé de demander des nouvelles d'un jeune professeur, « *un certain Pedro* », dont ils avaient entendu parler. Ces “élèves” avaient disparu dès que son entrée dans l'ambassade avait été rendue publique.

De son refuge, Vianna adresse une lettre au directeur de l'Institut de mathématiques, avec copie au directeur de la faculté de sciences économiques, pour les informer des raisons de son absence et éviter ainsi d'être accusé d'avoir abandonné son poste.

Le séjour de Vianna dans les locaux de la représentation diplomatique chilienne dure deux mois, pendant lesquels il reçoit régulièrement la visite de ses proches parents — sauf, bien sûr, sa sœur et son beau-frère recherchés — ainsi que de quelques amis qui ne craignent pas de se compromettre.

Le régime militaire brésilien a pour habitude de laisser moisir dans les ambassades les personnes qui y trouvent asile, ce qui évite de nouvelles entrées, les locaux diplomatiques n'étant pas extensibles. Le délai pour la délivrance du sauf-conduit qui permet le départ vers le pays d'asile peut dépasser deux ans, comme le prouvent des cas antérieurs. Par ailleurs, les autorités militaires font pression sur les ambassades qui se trouvent encore à Rio de Janeiro pour qu'elles s'installent à Brasília, capitale du pays depuis 1960, sans pour autant être devenue le centre de la vie politique nationale. L'ambassadeur du Chili est instamment prié de procéder au déménagement de la légation chilienne avant son départ imminent. Il conditionne alors ce transfert au départ pour le Chili des six personnes qui se trouvent dans les locaux diplomatiques : Vianna et trois jeunes filles arrivées quelques jours après lui à l'ambassade à Rio ; deux doctresses entrées au consulat général à Brasília, déclaré alors par l'ambassadeur « *annexe provisoire de l'ambassade* ».

Le premier exil

nul ni rien ne peut partir sans changer son centre de gravité
tardives journées d'oubli[s] égaré | e | s [...]
sur les non-chemins [...] déroutés [...] messentiers* des croisades incongrues
prédestination de l'être à l'éternel aléatoire
de coup de chance en coup de bol on se forge un destin évident après coup
et la fin explique les moyens mais au bout [...] dès le début [...]
les moyens expliquent la fin
[.....]
mais comment [...]
[.....]
anomalie quotidienne aux mille facettes
des vingt ans passés présents à venir
la vie [est] tellement courte [...] ne dure qu'une vie
jours néfastes journées fastes question de point de vue
 de poing de vue reflet inversé
de libertés étouffées de libertés étoffées

du côté du manche assis au milieu
 se laissant porter emporter s'emporter
 se faisant porter méprisant médisant
 mécontentant tout le monde et son frère [...]

Paris, Albarraque, Paris, 7.VI-10.X.1994
 extrait de *Fragments*⁴

C'est ainsi que, dans la nuit du mardi 12 janvier, flanqués d'une grotesque escorte militaire destinée à « *les protéger d'éventuels terroristes qui pourraient vouloir les punir d'abandonner le combat* », Vianna et ses camarades d'asile prennent l'avion pour Santiago du Chili, où ils arrivent vers trois heures du matin le 13 janvier 1971. En compagnie de l'une de ses camarades, il a le privilège de vivre l'atterrissage depuis la cabine de pilotage, d'où il peut également contempler la majesté des Andes et de leurs neiges éternelles.

Au Chili, aucun dispositif gouvernemental n'était prévu pour accueillir les bénéficiaires de l'asile. Vianna et ses camarades d'exil sont très rapidement munis de documents chiliens — une carte d'identité d'étranger, valable deux ans, qui vaut permis de séjour et de travail — et, au frais de l'État, sont logés pendant une semaine dans un hôtel, qu'ils doivent ensuite quitter pour voler de leurs propres ailes. Cependant, le lendemain de leur arrivée, débarquent officiellement à Santiago soixante-dix prisonniers politiques brésiliens bannis en échange de la libération de l'ambassadeur suisse au Brésil, enlevé par des groupes d'extrême gauche. Ils sont logés dans des locaux collectifs appartenant à l'État. Les « six de l'hôtel » se voient alors offrir la possibilité de les rejoindre à la fin de leur première semaine de séjour au Chili. Vianna préfère néanmoins accepter la proposition d'hébergement qui lui est faite par un couple de Brésiliens vivant à Santiago pour des raisons professionnelles.

Une sérieuse leçon

Seigneurs !
 Silence.
 Un peu de dignité,
 s'il vous plaît.
 C'est inutile,
 finissons-en,
 arrêtons le jeu.
 Je vous connais
 je connais vos ruses
 j'ai fréquenté vos écoles
 vos armes, je les maîtrise.
 Jetons bas les masques
 appelons un chat
 un chat.
 C'est vrai
 je suis un traître.

⁴ *Fragments* est un long poème qui se présente sous la forme d'une reconstitution de texte, dans laquelle les lignes de points ou les points entre crochets indiquent, respectivement, l'emplacement des vers et des mots ou des lettres que la personne chargée de la reconstitution suppose avoir disparu ; les lettres ou mots placés entre crochets sont ceux qu'elle considère avoir dû y figurer, tandis que ceux placés entre barres sont supposés être de trop ; les astérisques indiquent des mots absents des dictionnaires mais figurant dans le texte.

Je crache
sur la main qui m'a nourri
je dévoile vos secrets
j'ai refusé nos privilèges
je vous affronte en égal.
Grincez des dents
si vous voulez
pour moi
la partie est jouée.
J'ai renié notre classe
j'ai choisi l'autre côté.
Tirez-en votre vengeance
mesquine comme vous.
Je vous trahis
vous m'exécerez.
Je vous trahis
je suis suspect
aux yeux des uns
aux yeux des autres.
Et seul dans mes tristesses
je tente en vain d'effacer
votre marque de feu
indélébile
gravée sur ma mémoire.
Je la vomis tous les jours
votre étoffe
qui cependant m'étouffe encore.
Je ne veux plus vous être semblable
je ne suis plus pareil à vous
je m'en suis libéré.

Paris, 29.X.1976

Comme la majorité de ses compatriotes, à cette époque-là du moins, Vianna a des autres pays d'Amérique latine « *une vision équivalente à celle que les Américains ont de l'ensemble de l'Amérique du Sud* ». Il pense trouver au Chili des serpents dans les rues des villes, une misère encore plus grande que celle qui sévit au Brésil, et ainsi de suite. Pendant qu'il attend à l'ambassade, il se dit que Santiago n'est que la porte de sortie et que, de là-bas, il faudra aller ailleurs, en Europe probablement. Toutefois, dès son arrivée dans la capitale chilienne, le choc est puissant. Il découvre une ville charmante, un peuple extrêmement politisé, un taux d'analphabétisme très bas, une excellente cuisine. Il y a des pauvres, certes, mais la misère n'est pas celle qui sévit au Brésil. Les écarts socio-économiques sont importants, mais sans commune mesure avec ce que se passe dans son pays d'origine. L'aristocratie et la bourgeoisie chiliennes sont plutôt discrètes et raffinées, ce qui contraste avec l'exhibitionnisme d'une bonne partie des riches brésiliens. Le climat de Santiago lui plaît. Il est fasciné par la beauté de la cordillère des Andes, par cette muraille de pierre que l'on voit de partout dans la ville. Il est surtout

conquis par la solidarité dont les réfugiés font l'objet et dont les exemples foisonnent. Un chauffeur de bus refuse qu'il paie son ticket en lui disant : « *Dans mon bus les réfugiés ne paient pas* ». Il avait reconnu Vianna d'après les nombreuses photos publiées à la une des journaux. Une mendiante l'aborde mais, quand elle apprend qu'il vient d'arriver comme réfugié, refuse son argent parce qu'« *il a tout laissé derrière lui et a besoin de tout ce qu'il a pour refaire sa vie* ». Comme il insiste pour qu'elle accepte les quelques pièces qu'il lui propose, elle finit par céder, à condition de lui faire la bise. Un cireur qui lui demande une cigarette découvre qu'il est réfugié brésilien et, avec grande pertinence, lui parle longuement de la situation politique au Brésil et dans d'autres pays d'Amérique latine, faisant référence y compris à des films tels que *Le salaire de la peur*.

La vision qu'a Vianna du Brésil change profondément. Au cours des deux années précédentes, pris dans le maelström de son activité professionnelle, il s'était senti de plus en plus mal à l'aise dans la société brésilienne, indépendamment de la situation politique. C'était un malaise dont il ne parvenait pas à cerner les causes, mais qui se faisait chaque jour plus présent. Après l'échec d'une tentative de monter et de tenir une boutique de bijoux de fantaisie et d'habits "branchés", il songeait, avec des amis, à s'installer à la campagne. Dès son arrivée au Chili, il comprend que ce malaise résultait d'une incompatibilité avec certaines caractéristiques dominantes de la société brésilienne, que, jusqu'alors, il avait prises pour "naturelles".

Une intégration éclair

vois-tu mon frère j'étais là
j'étais là je le vis de mes yeux
je le vis de mes yeux je le perçus dans ma chair
j'étais là mon frère j'étais là
je connus la trahison la déloyauté la bassesse
je connus la prison la veulerie l'infamie
je connus le néant le silence le vide
je connus la mort lui serrai la main y survécus
j'étais là mon frère j'étais là
je vis l'homme se noyer dans l'absence des regards
je vis l'homme s'égarer dans l'ambition de ses semblables
je vis l'homme s'avilir dans sa recherche du bonheur
je vis l'homme je vis la femme je vis l'enfant
j'étais là mon frère je le vis de mes yeux
je sentis la terre trembler la tête éclater
je sentis les bombes tomber la vie exploser
je sentis la faim s'imposer la mort l'emporter
je sentis l'abjection du refus d'être humain
j'étais là mon frère je le perçus dans ma chair
je vécus l'effondrement des sensations
je vécus l'épuisement des volontés
je vécus l'abandon de l'avenir
je vécus la négation du désir de s'en sortir

j'étais là mon frère j'étais là
j'étais là je le vécus de mes yeux
je le vécus de mes yeux je le vis avec ma chair
j'étais là mon frère j'étais là
je connus le bonheur d'un geste simple
je connus le courage de l'innocence l'innocence du courage
je connus le désintéressement de l'intérêt admis
je connus la joie de me sentir fraternel
j'étais là mon frère j'étais là
je vis l'homme s'élever dans sa chute
je vis l'homme se préserver dans sa mort
je vis l'homme grandir dans sa négation
je vis l'homme je vis la femme je vis l'enfant
j'étais là mon frère je le vécus de mes yeux
je sentis le regard solidaire s'imprimer sur mon cœur
je sentis les odeurs de la nuit se brasser dans mon corps
je sentis le flux de la vie circuler dans mes nerfs
je sentis le frisson du don total de l'amour
j'étais là mon frère je le vis de ma chair
je vécus la peur dominée surmontée
je vécus l'épanouissement dans l'infini
je vécus la cohérence d'un parcours chaotique
je vécus l'indicible rencontre de la réalité et du rêve
vois-tu mon frère j'étais là
j'étais là je le vis dans ma chair
je le vis dans ma chair je le vois de mes yeux
j'étais là mon frère j'étais là
je suis là mon frère je suis là

Paris, 21.V.1996

Quelques jours après son arrivée, Vianna reçoit, par le biais du ministère chilien des Affaires étrangères, une proposition de l'université de Francfort, qui lui offre une bourse de doctorat en mathématiques. Fasciné par la société chilienne et par le processus politique en cours, il décline l'invitation et décide de s'installer « *définitivement* » à Santiago.

La solidarité des partis de gauche et des autorités chiliennes, ainsi que celle des Brésiliens réfugiés au Chili depuis plus longtemps, est agissante. Par l'entremise d'un ami exilé à Santiago depuis deux ans, Vianna, en mars 1971, est embauché comme économiste au sein de l'équipe de planification de l'Office du renouveau urbain (*Corporación de mejoramiento urbano - CORMU*). Au même moment, il emménage dans un appartement que, avec le produit de la vente de ses biens au Brésil, il achète à un

prix fort intéressant, car beaucoup de propriétaires sont, à tort, persuadés que le gouvernement de l'Unité populaire s'apprête à les exproprier.

au fond

touché du doigt

le mythe prend

fin

ce n'était que rêve

achevé

le rêve

il faut se mettre à songer

pour rester éveillé

au bord du gouffre

où

mère patrie et père patrie

batifolent

s'affolent

engendrent quelques nains

gigantesques

pays natal sol sacré drapeau au vent hymnes et

tout le tintouin national

que c'est banal

assoiffés de bêtise

gueule ouverte

abîme rassurant

terreau fertile

pour la mystique des mythiques racines

bien enracinées

pour le plus grand régal

des marchands de canon

de la patrie menacée

au plus profond de l'acier de ses coffres-forts blindés

ou déracinées

pour le plus grand profit

de tous les ethnopsychosociologues

en manque

de sujet bateau

pour naviguer

entre deux

zoos

sur la flaque de leurs chaudes larmes de crocodile sans marigot

merci

merci

merci

ici là-bas ailleurs qu'importe

où que ce soit

je ne suis qu'être humain
 je ne suis qu'un être humain
 terrible fusion
 de petitesse et grandeur
 homme seule mesure de l'homme
 le lieu n'est que décor
 sombre pré carré
 inutile utile
 aux seuls manipulateurs
 du désir
 d'être heureux
 ou malheureux
 je suis devenir
 je suis un devenir
 je suis en devenir
 le devenir du lieu où je suis
 que je pleure ici ou ailleurs
 mes larmes ont le même goût amer de l'amour abîmé
 que je rie ici ou ailleurs
 mon rire charrie la même joie de tendre la main
 que j'enrage ici ou là-bas
 que ce soit là-bas ou ici
 où je me bats
 ce sera toujours
 le même combat
 la même révolte les mêmes raisons
 la déraison de ceux qui veulent faire plier
 la raison
 raison de plus pour tenir la tête haute
 ici ailleurs ou là-bas
 face aux tenants du pouvoir
 ma patrie c'est la route que l'on foule
 c'est la rue qui me happe
 c'est le chemin que je fais
 ma patrie c'est le jour que j'anime
 c'est la nuit que j'embrase
 c'est le rêve que je suis
 ma patrie c'est l'histoire que je crée
 c'est le cri qui me consume
 c'est le poème où je meurs
 ma patrie est le monde
 mon monde n'est pas celui-là

mon monde n'est pas leur monde
ce monde
mon monde est l'univers
l'univers est ma patrie
ma patrie est ta folie

Paris, 11.V.2000

Le constat que fait Vianna de l'état psychique dans lequel se trouvent beaucoup d'exilés lui fait prendre une décision radicale. Puisque, désormais, sa vie se déroule au Chili, il décide de maîtriser l'espagnol et de vivre comme un Chilien. Il ne veut pas se bercer de l'illusion d'un retour à brève échéance. Il se rend compte du danger que signifie le refus d'ouvrir ses valises et de s'installer, du danger de ne plus être "là-bas" sans pour autant être "ici", de vivre dans l'imaginaire d'un pays qui change mais dont on ne vit pas le changement. Il choisit de refaire sa vie au Chili et fait savoir à ses amis brésiliens que, dorénavant, le Brésil est devenu pour lui « *un objet de solidarité internationale* ». De toute façon, il se rappelle que, au moment où il quittait Rio, pendant que l'avion survolait la baie de Guanabara et qu'il regardait le superbe paysage de la ville illuminée, tandis que les larmes coulaient de ses yeux, il avait la certitude qu'il partait définitivement. Il n'y avait rien eu de prémédité dans cette pensée. Elle lui était venue comme ça, sans crier gare. Ce n'est que maintenant qu'il comprend que, instinctivement, il avait découvert que la vraie vie est là où l'on se trouve, où l'on agit, où l'on s'épanouit.

que mon cerveau soit la gâchette
et mon cerveau le fut
que ma main soit le marteau
et ma main le fut
que ma bouche soit le fusil
et ma bouche le fut
que ma douleur soit le plomb
et ma douleur le fut
que ton cri soit la poudre
et ton cri le fut
que mes vers soient les balles
et mes vers le sont
qu'ils aident à couper les rênes
qui freinent notre avenir
le feront-ils un jour?

Paris, 7.X.1976

En mai 1971, Vianna écrit en portugais une pièce, *Vingt-cinq ans après*, racontant l'histoire d'un médecin qui tente de se tenir à l'écart de la politique mais qui se voit pris dans les filets de la répression pour avoir exercé consciencieusement son métier. Sans que Vianna le sache, le même ami qui lui avait trouvé du travail remet le texte à María Maluenda, actrice, metteur en scène, ancienne députée et grande amie de Pablo Neruda. Elle est conquise par la pièce et demande à l'auteur l'autorisation de la traduire et de la mettre en scène. Très rapidement un théâtre est trouvé, la distribution — qui comprend des noms très connus de la scène chilienne — est faite, et les répétitions commencent au début de sep-

tembre. Vianna décide de démissionner de son poste à la CORMU pour suivre les répétitions. Le 22 octobre 1971 a lieu au théâtre *Petit Rex* la “générale”. Le succès est immédiat, et la pièce — qui suscite de nombreuses critiques très positives, des éditoriaux dans les principaux journaux, des émissions de radio et de télévision — reste à l’affiche six mois consécutifs, interrompus seulement par une tournée de quelques jours dans trois villes de province. La pièce fera l’objet, en juin 1973, à Antofagasta (nord du Chili) d’une seconde mise en scène, dont la carrière sera brisée par le coup d’État de septembre.

courageux combattants de la fin annoncée
rêveurs indomptables d’avenir prometteurs
chevaliers méprisés des causes reniées
fugaces prémisses de futurs précurseurs

Paris, 28.V.1993

Vianna est totalement intégré à la vie de son nouveau pays. Proche du Parti communiste chilien sans en être membre — car cette organisation considère que les exilés doivent rester organiquement liés à leurs partis nationaux — il milite au sein de l’Unité populaire et se vit comme un Chilien. Il ne néglige pas pour autant la solidarité due à ceux qui, au Brésil, se battent contre le régime dictatorial. Sur les ondes de deux radios, il réalise deux émissions hebdomadaires de musique et d’information : *Recado* (*Message*), sur radio *Magallanes*, et *Noticias de Brasil* (*Nouvelles du Brésil*) sur radio *Luis Emilio Recabarren*. Son activité de dénonciation des exactions du régime militaire brésilien — et notamment sa pièce de théâtre — lui valent d’être cité comme étant « *un agent de la subversion communiste internationale* » dans un rapport de la division de la Sécurité du ministère brésilien de l’Éducation et de la Culture, publié dans les principaux organes de la presse brésilienne.

Le bonheur professionnel

En juin 1972, les organisateurs d’une manifestation de solidarité avec le peuple bolivien, victime d’une dictature militaire, lui demandent de créer et de mettre en scène un spectacle poético-musical à partir de poèmes et chansons d’auteurs latino-américains, dont il fait une sélection avec l’aide de Carmen Soler, une poétesse paraguayenne exilée. Il a une semaine pour tout préparer avec des étudiants des écoles de théâtre et de danse de l’université du Chili. Il accepte le défi, s’assure le concours de trois professionnels de ses amis — un acteur, un danseur et un musicien — et réalise le spectacle. La seule représentation de *Alas y cadenas* (*Ailes et chaînes*) reçoit un très bon accueil. Vianna est ensuite invité à donner une conférence sur la tragédie grecque pour un groupe d’étudiants de la faculté des lettres de l’université du Chili, lequel désire, sous l’égide du Centre des étudiants, s’organiser en troupe semi-professionnelle, c’est-à-dire entreprendre un travail de qualité professionnelle mais non rémunéré. Le courant passe entre les étudiants et lui. Rémunéré par le Centre, il devient alors organisateur, formateur d’acteurs et metteur en scène du *Teseo* (*Thésée*), ce qui est également un sigle pour *Teatro de la Sede Oriente* (*Théâtre du campus Orient*). Il y réalise successivement trois mises en scène, toujours bien accueillies : *La Visite d’un inspecteur* de J. B. Priestley, *À sept heures cinquante-deux minutes*, qu’il a lui-même écrite en espagnol⁵, *Grand’ peur et misères du Troisième Reich* de Bertolt Brecht. Les travaux préparatoires de la quatrième réalisation du groupe, *Prométhée enchaîné* d’Eschyle, auront tout juste commencé quand surviendra le coup d’État dirigé par le général Pinochet.

Le travail artistique est mené de pair avec l’activité militante. Vianna est de toutes les manifestations et rassemblements de soutien au gouvernement, de plus en plus menacé par les actions de déstabilisation conduites par la droite et l’extrême droite. En octobre 1972, aux côtés de nombreux autres artistes, il participe sans relâche aux groupes qui se constituent pour tenter d’atténuer les conséquences du lock-out des entrepreneurs du secteur du transport routier destiné à semer le chaos dans le pays. Il aide à la récolte des oignons, il charge des sacs de denrées dans des trains, il part sur des camions qui assurent le ravitaillement de villes de la province de Santiago.

⁵ Il s’agit d’une pièce de fiction, mais qui a pour toile de fond des faits historiques. l’assassinat, en octobre 1970, du commandant en chef des forces armées chiliennes, le général Schneider, événement qui a constitué la première tentative de coup d’État après l’élection de Salvador Allende le 4 septembre, mais avant sa prise de fonctions le 4 novembre 1970.

En janvier 1973, après deux ans de résidence provisoire, Vianna demande le certificat de résidence définitive au Chili, qui lui est remis en juin. Ce document lui donne droit à une carte d'identité qui ne porte plus la mention "étranger" et sur laquelle l'indication de nationalité figure au verso, en petits caractères. Le format et la couleur de ce document ne diffèrent en rien de la carte d'identité des citoyens chiliens. Cela aura une grande importance par la suite.

La seconde arrestation

DES CAUSES...

l'innommable survient
car on n'a pas su le nommer
l'indicible étouffe
car on n'a pas osé le crier

la mue est douloureuse
car on n'a pas su la voir venir

Paris, 14.III.1993

le ciel rougeoyait
ce n'était pas le crépuscule
ni même l'aube

le monde était silencieux
dans le fracas des bombes la nuit s'effondrait
des yeux paralysés
cherchaient en vain
un espoir auquel s'agripper

Paris, 30.I.1994

LE MATIN DU ONZE

pour Gérold et Sylviane, en reconnaissance à leur humanité

Aujourd'hui
le soleil ne peut
briller longtemps.
Le bruit des avions
noircit le ciel
et les bombes
fleurissent
au contact des cibles.
La musique funèbre
traverse la ville,
entre par les oreilles
et ressort par les yeux ;
chaque morceau
de pierre
arraché au palais

est un camarade
qui tombe,
nouveau pas
vers la défaite.

C'est décidé.
Il va parler !
Les doigts s'allongent,
emplis de courage
pour faire crier
le discours fatal
qui jette le dernier bouquet
sur le tombeau
de ces trois ans

La fermeté
de la voix
ne cache pas
son émotion.

Le métal sonore
et l'effort des hommes
nous lient
pour la dernière fois.

L'enfer se dédouble,
se multiplie
dans les oreilles,
et revit
dans les mains
enragées
qui souhaitent
détruire les boîtes
de malheur ;
mais la tête
veut aller
jusqu'à la fin
et écoute
jusqu'au bout.

*« Et s'ouvriront
les grandes avenues
par où passera
l'Homme construisant
pour toujours sa liberté. »*

Et déjà les fleuves
de la colère
prennent leur source
dans le sang
des morts d'aujourd'hui,
de tous les morts
assassinés,
massacrés.

Violent
le flot remonte,
éclate dans les yeux,
retombe des collines du visage
pour être dévoré
par les lèvres tremblantes
pour nourrir
l'espoir de l'avenir.

Aujourd'hui
le soleil ne peut
briller longtemps.
Le bruit des avions
noircit le ciel
et les bombes
fleurissent
au contact des cibles.

À chaque
coup de feu
un camarade
renaît.

Et dans la bouche
un goût de Révolution.

Marseille, 14.V.1976

L'IMPÉRATIF DE LA PRODUCTIVITÉ

pour Alberto

sur un toit
au centre de la nuit
noire
gelée
l'œil du fusil
quête son prochain cadavre

Paris, 18.II.1984

*pour la camarade qui brûla la première sa carte de parti,
le 11 septembre 1973, à l'Université, où nous étions*

C'était fini.

Aucun espoir
ne restait
de survivre
au dur combat
de ce matin
de printemps.

La mort était
dans les rues
et ce simple
carré rouge
pouvait bientôt
valoir
notre perte
pour toujours.

Nul
ne voulait
pourtant
se séparer
de sa carte,
personne
ne pouvait
croire
aux flammes
qui l'attendaient.

Les larmes
étaient
plus nombreuses
que les bombes
des soldats
lancées sur nous
comme un dard.

Le ciel
devenu rouge
se collait
à la pelouse

comme
ma main
à ta main.

Il fallait
faire
quelque chose:

*« Tout à l'heure
ils
seront là. »*

Qui
aurait
le courage
de le faire
le premier?

Ce fut
à ce moment,
où tout
nous semblait perdu,
que tes lèvres
s'entrouvrirent
pour bien montrer la face
de notre nouvel avenir.

Tu nous dis,
je me rappelle,
sans même
sécher tes yeux:
« Pleurer ne sert à rien. »

Et d'un geste
empli de peine
les poings
très bien serrés
tu nous donnais
cet exemple
de force et de fermeté.

Sans que ton corps
nous cachât
l'amour
de tous ces instants,

sans que personne
osât
prononcer le moindre mot,
tu fis vite
le pas
que la vie nous demandait.

Et pour plus
que le temps passe,
j'aurai
pour toujours empreintes
sur l'écran
de ma rétine
les rouges
brûlures noires
sur les pointes
de tes doigts.

Et nous tous
nous avons su
à partir de cet instant,
que la vie
est toujours là,
et qu'il faut
recommencer.

dans le train Lille-Paris, 26.V.1976

*à la mémoire des morts au Chili le 11 septembre 1973,
souvenir d'un jour de défaite*

Comme des drapeaux moyenâgeux
en jour de fête bourgeoise
leurs têtes pendaient sinistres
du haut des façades grises

Ils avaient encore les yeux
de leurs beaux premiers ans
pour sourire de la beauté
d'un corps anéanti

Leurs âmes qui ne voulaient
qu'entendre les rires enfantins
faisaient naufrage au son des balles
pénétrant dans notre chair

Leurs visages exposés
au long de tous les chemins
semaient déjà la mort
de notre ennemi et vainqueur

Paris, 31.VII.1976

Tôt le matin du 11 septembre 1973, suivant les consignes données depuis longtemps aux militants de l'Unité populaire en cas de coup d'État, Vianna se rend sur son lieu de travail à l'université. C'est de là que, impuissant comme ses camarades, il suit en direct et par la radio la chute du régime démocratique et l'anéantissement des espoirs d'instauration d'un socialisme réellement humaniste en Amérique latine.

du haut de son sourire verdâtre
il regardait s'effondrer le monde
noyé dans le sang noir
de ceux qui avaient cru au bleu

Paris, 30.IV.1993

Ils sont quatre jeunes hommes et trois jeunes filles à se rendre au domicile de celui qui habite le plus près de l'université, seul refuge qu'ils peuvent gagner avant l'entrée en vigueur du couvre-feu illimité décrété par la junte militaire. La rage au cœur, ils y passent la journée à écouter marches militaires et communiqués des nouveaux maîtres du pays. Ils sont accablés mais tentent d'envisager le futur et s'interrogent sur les moyens de mener le combat contre la dictature.

le ciel est bleu la pluie tombe
les gouttes touchent terre
il s'agit de sang
sang inutilement versé

par ceux qui n'ont rien à y gagner
mais qui sont prêts à tout perdre

au nom d'un faux rêve
auquel ils ne comprennent rien

Paris, 30.IV.1993

Vers vingt-deux heures, la maison est perquisitionnée. Les soldats, bien qu'ils empestent l'alcool, restent polis. Vianna, qui parle couramment l'espagnol du Chili, se fait passer pour un étudiant chilien comme les autres, car la découverte de sa nationalité étrangère peut lui valoir une exécution sur place. La perquisition prend fin. Les militaires n'ont rien trouvé de compromettant et s'en vont en leur souhaitant bonne nuit. Quelques minutes après, pendant que les sept amis se préparent pour aller dormir, des coups de feu nourris éclatent dans la rue, pour s'arrêter au bout de quelques minutes, aussi brusquement qu'ils avaient commencé.

Le silence est lourd. Soudain, on cogne furieusement sur la porte. Le jeune homme qui habite la maison va ouvrir. Immédiatement des coups de feu se font entendre à l'intérieur. Les parents sont violemment sortis du lit. Les jeunes sont rassemblés à coups de crosse dans le patio. Les coups de poing et les tirs en l'air à ras du visage se multiplient. Pendant plusieurs jours, Vianna gardera la trace de la brûlure causée par la chaleur d'un canon de fusil placé à quelques millimètres de sa joue. Abasourdis, les sept camarades s'entendent accuser d'avoir « *tiré contre les forces armées* ».

Tout est très confus. Sous les injures, ils sont sortis de la maison à coups de crosse, de poing et de pied. Ils sont plaqués contre le mur. Ils se préparent à une exécution sommaire. Les parents, sans doute en raison de leur âge, ne sont pas arrêtés. La mère, en bravant les soldats, parvient à leur remettre leurs blousons. Bien que le printemps approche, les nuits de septembre sont encore fraîches à Santiago.

Ce n'est que plus tard que Vianna et ses camarades apprendront que le déchaînement des soldats était dû à une pseudo-information donnée aux militaires par les occupants d'un pavillon proche qui, peu de temps auparavant, avaient eu un conflit de voisinage avec les habitants de la maison. Ces voisins avaient affirmé que c'était de chez eux que partaient les coups de feu.

En file indienne, ils sont conduits à travers les rues désertes vers une caserne assez proche : le régiment de blindés n° 2. Cette unité militaire avait une histoire particulière. Une première tentative de coup d'État avait été prévue pour la fin de juin 1973. Toutefois, faute d'obtenir au moins l'assurance de la neutralité des officiers proches de la démocratie chrétienne, les militaires liés à la droite avaient fait marche arrière. Néanmoins, le commandant de cette caserne, un homme d'extrême droite, avait lancé ses troupes dans la rue. Le soulèvement avait rapidement pris fin grâce à l'action personnelle du général Prats, alors commandant en chef des forces armées et ministre de l'Intérieur, mais qui, considérant ne plus pouvoir assurer l'unité des forces armées, donnait immédiatement sa démission des deux hautes fonctions qu'il occupait. Peu après le coup d'État de septembre, le général Prats sera assassiné à Buenos Aires, où il s'était réfugié. Bien que le nouveau commandant en chef — le général Pinochet, deuxième dans la hiérarchie de l'armée de terre — conspirât déjà, l'officier putschiste avait été écarté de ses fonctions et remplacé par un militaire proche de l'Unité populaire. Le 11 septembre, le régiment de blindés n° 2 est occupé par des parachutistes factieux, mais le commandement reste entre les mains de l'officier loyaliste, qui interdit que l'on tue ou torture dans sa caserne.

C'est pour cela que Vianna considère que cette arrestation quelque peu absurde lui sauve la vie. En effet, le jour même du coup d'État et dans les jours suivants, son appartement est envahi par les militaires à trois reprises. La première fois, les soldats s'y rendent en raison de la dénonciation d'une voisine, partisane déclarée de l'extrême droite ; la deuxième fois, parce que son nom figure sur les registres du service des étrangers en tant que bénéficiaire de l'asile ; la troisième parce qu'il était connu comme auteur dramatique militant de l'Unité populaire. Il pense que, dans ces conditions, s'il avait été arrêté chez lui, il aurait peut-être été exécuté sommairement, car les militaires accusaient les étrangers exilés au Chili d'être « *de dangereux terroristes au service de la subversion marxiste* ».

La caserne

AVEC RAISON !

pour Gyliane Antoine

une balle siffle
un oiseau tombe
un homme a peur
d'autres hommes

Paris, 9.11.1984

un grand silence se fit

les chiens avaient déserté les rues

le vol des vautours s'était arrêté

la lumière ne vibraît plus

l'air était immobile

le temps semblait suspendu

le temps semblait s'épuiser dans le présent

se coaguler dans son instant final

mort abstraction devenue concrète
palpable dans son immobilité
perceptible dans l'absolu de son néant
sensible dans l'omniprésence de l'absence

mort
face-à-face avec le vide absolu
sifflement absent d'une balle non tirée
qui se fait entendre

l'air se remit à frémir

le temps me reprit dans ses rets

Paris, 13.IV.1996

Dans la caserne, les prisonniers sont plaqués au sol, frappés puis interrogés sommairement. Après l'interrogatoire, une petite "mise en scène" fait croire à Vianna que son heure vient de sonner. Ce n'est pas le cas. Il est finalement mis dans une grande salle à l'aspect d'amphithéâtre, où sont assis en tout quelque quatre-vingts hommes surveillés par une vingtaine de soldats armés. Les femmes sont détenues à part. La nuit du mardi et la matinée du mercredi s'écoulaient sans que rien n'arrive. Les prisonniers ne reçoivent aucune nourriture. Lorsqu'un soldat accepte de les accompagner aux toilettes, ils peuvent boire l'eau du robinet.

le feu venant du ciel
est un pont entre deux trêves
et la mort ricane accomplissant sa mission

Paris, 29.I.1994

Mercredi, en début d'après-midi, des coups de feu se font entendre à l'extérieur de la caserne. Immédiatement les blindés sortent. Les prisonniers craignent que les soldats ne reçoivent l'ordre de les exécuter. Vianna et ses amis décident de vendre cher leur peau si l'éventualité se confirme. Ils se partagent les militaires auxquels ils doivent essayer d'arracher le fusil. L'attente est lourde. Les soldats sont aussi tendus que les prisonniers. Soudain, Vianna dit à ses amis : « *Je vais dormir. Si quelque chose arrive, réveillez-moi.* » Il pose la tête sur la longue tablette rattachée au banc, et s'endort malgré le bruit assourdissant des obus qui éclatent tout près de la caserne. Après environ deux heures, le silence se fait, les chars reviennent et quatre nouveaux prisonniers entrent dans la salle. Ils sont assis sur des bancs placés en bas des marches de l'amphithéâtre. Une noria d'officiers défile devant eux leur donnant des coups de bottes sur le visage. Aucun mot n'est prononcé. Une dizaine de minutes s'écoule ainsi, mais le temps semble immobilisé. Soudain, un soldat qui se trouve près de la porte, derrière ses supérieurs, sort discrètement. Quelques instants après, il revient accompagné du commandant du régiment, qui somme les officiers d'arrêter les sévices, en leur rappelant qu'il a interdit la torture dans sa caserne. Les prisonniers comprennent alors pourquoi ils sont encore en vie.

Les militaires ainsi réprimandés quittent la salle. Le même soldat qui était allé avertir le commandant ressort pour revenir tout de suite avec trois petits pains ronds, qu'il offre à trois prisonniers, placés en bas, au milieu et en haut de la salle. Ceux qui reçoivent les pains commencent à les partager avec leurs camarades, mais l'un après l'autre les soldats sortent de l'amphithéâtre et reviennent avec des pains cachés à l'intérieur de leur jaquette. Ils les distribuent, en suppliant les détenus de les manger vite, avant qu'un officier n'arrive. Prisonniers et soldats ont les larmes aux yeux.

Le jeudi 13 septembre, vers huit heures du matin, le commandant se présente dans la salle. Il a dans les mains une boîte à chaussures avec les pièces d'identité des prisonniers. Il annonce qu'il va faire sortir les personnes arrêtées pour simple infraction au couvre-feu, qui vient de prendre fin. Vianna et ses

amis sont persuadés que cela ne les concerne pas, vu les conditions de leur arrestation. À leur grande surprise, ils entendent le nom de l'un d'entre eux. Ils comprennent que l'officier fait ce qu'il peut pour leur rendre la liberté. Après avoir appelé la moitié des présents, le commandant leur dit qu'il part s'occuper de la sortie de ce premier groupe, mais qu'il revient bientôt. Effectivement, une bonne demi-heure après, il est de nouveau là. Il recommence l'appel, mais quelques instants plus tard, des parachutistes entrent dans la salle, le prennent par les bras et s'en vont avec lui et sa boîte à chaussures.

À présent, ils sont environ trente-cinq hommes dans la salle. Une autre demi-heure s'écoule. Il est environ dix heures du matin. Des officiers les sortent brutalement de la pièce et, à coups de poing, de pied et de crosse, les rassemblent dans la cour. Curieusement, ils rendent aux prisonniers leurs papiers d'identité. Les détenus sont entassés dans un petit camion militaire. Vianna et ses camarades revoient leurs amies, placées dans un autre véhicule parmi de nombreuses femmes. Le convoi traverse la ville désertée par les civils mais grouillante de militaires portant un brassard qui les identifie comme putschistes. S'ils portent des brassards, se disent les prisonniers, c'est qu'ils ont besoin de se reconnaître, ce qui doit signifier qu'il y a des militaires non putschistes. Tous ces militants éprouvent le besoin de s'accrocher au moindre signe leur permettant d'imaginer que la résistance armée s'organise.

Le stade Chili

compagne de tous les moments
vissée au cœur de chaque instant
toujours prête à m'offrir ton secret
plus fidèle que la joie de l'amour retrouvé
plus présente que la peur indéfinie des lendemains sans issue

compagne de tous les moments
je te hais

attente infinie de cette fin incertaine
de cette fin toujours menaçante
d'une balle tirée au hasard

Paris, 1.11.1994

Le groupe de prisonniers est débarqué sous les coups devant le stade Chili, un gymnase couvert dans le centre de Santiago, mais aussi haut lieu des rassemblements des partis et mouvements de gauche de la capitale. Les hommes sont introduits dans l'enceinte et placés par terre dans un petit couloir qui se termine par des grilles donnant sur une ruelle, une issue de secours en temps normal. Ils y restent pendant quarante heures, plaqués face au sol, les mains sur la nuque. Sans que l'on sache pourquoi, ce groupe, composé d'environ trente-cinq hommes, est qualifié de dangereux. Les militaires les frappent, marchent sur eux, les injurient. Les prisonniers ne voient pas ce qui se passe. Selon l'humeur de ceux qui les surveillent, celui qui demande à aller aux toilettes est ou non autorisé à le faire. Si la réponse est positive, il doit se lever les mains sur la nuque, malgré le manque d'équilibre qui résulte du long séjour allongé dans une immobilité presque totale, puisque les prisonniers sont collés les uns aux autres en raison de l'exiguïté de l'espace.

Vianna se trouve au premier rang, face à la grille. Ses deux amis — le troisième avait été libéré dans la caserne, rappelons-le — et lui sont les plus jeunes du groupe. D'un commun accord, ils avaient décidé de se placer au premier rang pour tenter de protéger quelques compagnons d'infortune bien plus âgés qu'eux, dont un avait des côtes fracturées. Ils avaient vu juste car des soldats qui passent devant la grille s'amuse à leur donner des coups de crosse. Vianna a les yeux fermés et fait un très grand effort pour dominer la peur qui l'envahit. Il sait que, sans aucune raison, sans aucune logique, sans besoin de prétexte, à tout instant, un militaire peut tuer un prisonnier. Il a besoin de s'accrocher à quelque chose.

Il a besoin d'une mécanique qui le détache de cette réalité absurde. Il a alors une réaction que lui-même trouve curieuse : il se met à répéter sans cesse des textes que, pour lors, il connaît par cœur, comme *Venceremos* (*Nous vaincrons*), la chanson de l'Unité populaire, l'hymne national chilien, le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*. Cela n'a aucun rapport avec la foi, puisqu'il n'est absolument pas religieux. Il s'agit de se détacher de soi par la répétition incessante d'un mot ou d'une phrase, comme les yogis qui répètent un mantra.

Des soldats passent devant la grille. L'un d'entre eux lance aux autres : « *Regardez comme il dort ! On dirait un angelot* ». Et il rit. Vianna sent alors la crosse d'un fusil qui s'abat sur sa tête, puis le sang qui coule doucement de la blessure sur son cuir chevelu.

Les prisonniers ne reçoivent aucune nourriture. Vianna a des hallucinations dues à la faim.

À un certain moment, il demande à aller aux toilettes, moins pour se soulager que pour essayer de boire de l'eau. Par chance, le soldat qui est de garde l'y autorise. Il se lève avec difficulté, perd l'équilibre, se frotte contre le mur en ciment crépi — il est heureux de porter un gros blouson en cuir qui le protège — se rétablit et tente de passer entre les corps. Le soldat lui intime l'ordre de marcher sur les autres prisonniers ou de se recoucher. Il dit que c'est à ce moment-là qu'il comprend, dans la pratique, qu'il faut savoir placer la dignité humaine au-dessus de tout. Il se remet par terre.

Les prisonniers n'ont aucune idée de ce qui se passe dans ce gymnase. Ils entendent le brouhaha des prisonniers — l'enceinte est surpeuplée — ils entendent le bruit que font les nouveaux arrivants, celui des groupes qui partent — vers où ? — et des rafales d'armes automatiques. Ils sont convaincus que leur tour approche.

L'EXPLOIT DU CONSCRIT

pour Maj-Britt Höglund

venez contempler le mort
admirer la beauté du cadavre
la blancheur du fusil
la virginité de la balle
la défloration du sable
teinté de bleu-sang
sous le corps de l'enfant
éclaté
touché par un morceau perdu
de la folie
égarée dans le désert du cerveau
d'un brave jeune soldat
agrippé au pouvoir de sa peur

Paris, 4.]]. 1984

pour Jô

La ronde cria :
« *Qui est là ?* »
personne
ne répondit.
« *Répondez ou je tire !* »
un soldat insista.
Personne ne répondit

et la patrouille tira.

Quand la lune
vainquit
l'épaisseur
des nuages,
sur la neige
il n'y avait
que le cadavre
d'un sourd.

Paris, 3.VI.1976

Dans la nuit du vendredi 14 au samedi 15 septembre, vers trois heures du matin, deux officiers somment les prisonniers de se lever. Sans aucune explication, de la même manière absurde dont se déroulent les événements depuis trois jours, les trente-cinq hommes sont placés dans le grand hall d'entrée, délimité par d'immenses baies vitrées sur la plus longue dimension de la pièce. Ils peuvent marcher, se parler, fumer. Ils peuvent plus facilement obtenir l'autorisation de se rendre aux toilettes — accompagnés par un soldat — et en profiter pour y boire de l'eau. Bien que perplexes, ils échangent des idées, spéculent sur leur avenir, sur le sens des bruits qu'ils entendent, sur l'organisation d'une éventuelle résistance dans le pays, hypothèse qui les enchante mais qui les inquiète, car ils savent que les militaires peuvent les massacrer en un clin d'œil. Lors de visites aux toilettes, ils arrivent à échanger des propos avec d'autres prisonniers parqués sur les gradins et les tribunes. À chaque fois, ils entendent des récits qui font état de prisonniers sauvagement battus, voire tués de sang-froid, devant tout le monde. Ils savent que leur vie ne tient qu'à un fil, qu'elle dépend de l'humeur d'un soldat qui ne cesse d'entendre de la bouche des officiers que tous ces « *marxistes* » avaient planifié le massacre des militaires, le sinistre « *plan Z* », inventé de toutes pièces par les services du renseignement de l'armée pour justifier le coup d'État.

Le chanteur assassiné

De temps en temps, quelques autres prisonniers sont introduits dans la pièce. L'un de ces nouveaux venus est une vieille connaissance de Pedro Vianna. Ils avaient souvent manifesté côte à côte pour soutenir le gouvernement. Il s'agit du chanteur, auteur et compositeur Victor Jara. Ils se racontent les conditions de leur arrestation, et Jara dit être surpris de ne pas avoir été trop maltraité. Au moment où il avait été pris, il avait reçu quelques coups de crosse, dont un avait provoqué une petite coupure sur le visage, mais un pansement recouvrait la blessure. Leur conversation dure seulement quelques minutes, car un officier arrive et appelle quatorze prisonniers présents dans la salle : treize — dont Jara — qui ne faisaient pas partie du groupe des trente-cinq et le garçon chez qui Vianna et ses amis avaient été arrêtés.

L'ami qui restait à ses côtés et lui-même tentent par tous les moyens de savoir ce qu'il advient de ce groupe. Un jeune soldat, avec lequel ils avaient déjà lié conversation, vient leur dire que des quatorze personnes en question, douze viennent de quitter le stade Chili, sans qu'il sache dire pour quelle raison et encore moins vers où, tandis que les deux autres, dont Jara — « *le chanteur* », dit-il — étaient conduits dans les sous-sols, où, explique-t-il, des choses horribles se passent. Ce soldat, dont Vianna dit ne pas savoir encore aujourd'hui s'il était naïvement solidaire ou subtilement sadique, revient un peu plus tard pour leur raconter que Jara avait été tué. Selon lui, dans le stade se trouvait l'officier supérieur qui, sous le gouvernement d'Eduardo Frei, prédécesseur de Salvador Allende à la présidence de la République, commandait l'unité qui avait massacré des ouvriers lors d'une importante grève dans la ville de Puerto Montt, dans le sud du pays. Jara avait composé une valse très connue, qui avait pour titre le nom de la ville et qui dénonçait le massacre. Toujours selon le soldat, le militaire avait ordonné au chanteur de placer ses mains sur une table, les avait réduites en bouillie à coups de crosse, puis

avait placé une guitare sur la table en lui criant : « *Joue Puerto Montt maintenant, connard ! Joue-la, ta petite valse ! Joue-la maintenant !* ». Comme Victor Jara commençait à entonner sa chanson, l'officier aurait dégainé son pistolet et lui aurait tiré une balle dans la tête⁶.

Des odeurs et des saveurs

HALEINE

l'amour est un bout de chemin fait ensemble
un grandir en commun
une vie entière
vécue
durant quelques tours de la montre
ça, messieurs les tout-puissants
personne ne me le prendra
cette croyance au bonheur
cette exigence d'aimer
toutes mes amours sont plus fortes
que vos barreaux
tous mes baisers baume
pour ces blessures que vous m'infligez
toute vie est un coup sur les chaînes
la poésie c'est vie
voilà mes enfants
mes vers qui se cherchent
gauchers
sans lyrisme
cherchant à libérer
les mots
la forme
le geste
le cœur
les utopies
tout ça chemin du four qui rougit
pour nourrir ma poésie
inconnue des boulangers

LE ROI EST MORT VIVE LE ROI

je rentre chez moi
petit recoin où je me gare
quand vous cognez trop fort

⁶ D'après des informations dont Vianna n'a eu connaissance qu'en 2010, l'assassin de Victor Jara serait en réalité le lieutenant Edwin Dimter Bianchi.

et je n'en peux plus
seul
partie foncière du monde
je me sens Phénix
repoussant des cendres
de ce feu sauvage
rallumé par toi
attisé par moi
je fends le ventre
de ce croissant au beurre
et mes dents savourent
le goût du travail humain
dans ce pain au chocolat
je dévore Paris
et mes enfances tristes
dans le chausson
je retrouve
les pommes
de mille ans d'histoire
et je me venge
de toutes les prisons
de toutes les tortures
de toutes les polices
de tous les fascistes
de tout le monde
au nom de tous
leurs victimes
JE MANGE UN GÂTEAU AU CHOCOLAT
c'est le droit
que personne n'ôte à personne
se payer un gâteau au chocolat
même s'il est créé
à partir d'un biscuit
dessiné sur l'emballage
déchiré
couvert de poussière, perdu
dans un coin de cellule
d'un stade-prison
c'est ça l'éternité

un gâteau au chocolat
mordu pour tous par ma bouche

PROLOGUE

je regagne mes vers
le poème est fini
je suis vidé
le bout de chemin est fait
(ça se vit cher, un poème)
il faut relancer le doute
se remettre en question
(manipulerais-je les gens ?)
faire le prochain geste
embrasser les amours suivantes
offrir le prochain gâteau au chocolat
et maintenant
il faut que je dorme

extrait de *Randonnée*
à Paris,
sur les quais du métro
dans le métro
à Albin-Cachot
de six heures à midi et demi
le 20.XI.1976

Le jour se lève, les prisonniers dorment par intermittence, allongés à même le sol de carreaux ou assis le dos contre un mur. Ils sont taraudés par la faim. À un certain moment — Vianna ne sait plus si c'était avant ou après l'assassinat de Jara — passe de main en main le dessin d'un biscuit que quelqu'un avait soigneusement découpé de ses doigts dans un vieux emballage abandonné dans un coin, personne ne sait depuis quand. Chacun le contemple comme s'il s'agissait d'un vrai biscuit, approche de son nez le petit bout de cellophane parfaitement inodore et inspire la plus merveilleuse senteur de tous les temps. Vianna saisit alors réellement toute la puissance de l'imagination humaine.

Le samedi 15 septembre vers onze heures du matin, enfin, les militaires donnent à manger aux détenus. Les trente-cinq prisonniers du groupe venu du régiment de blindés n° 2 mangent pour la première fois depuis l'après-midi de mercredi, lorsque, dans la caserne, les soldats leur avaient offert quelques petits pains. Chacun a droit à une demi-tasse à café de lentilles. Vianna dit que depuis lors il raffole de ce mets, que jusqu'alors il n'appréciait absolument pas.

Des peurs, des doutes, des espoirs

L'après-midi de ce samedi s'écoule lentement, au fil des hypothèses sur la situation dans le pays qu'échafaudent les prisonniers. La plupart d'entre eux veulent croire que tout n'est pas perdu, qu'une résistance s'organise, que les militaires éprouvent du mal à contrôler la situation. Les tirs fréquents qu'ils entendent nourrissent les espoirs. Si les militaires tirent, c'est qu'ils ripostent, s'ils ripostent, c'est qu'on leur résiste. Et si, tout simplement, ils massacrent ? L'intermittence des rafales peut aussi signifier que l'on abat les opposants, qu'ils résistent ou non. C'est d'autant plus angoissant que, toute la journée durant, ils entendent partir des groupes de prisonniers. Le bruit de fond à l'intérieur du

gymnase est bien moins fort. Manifestement il y a moins de monde dans ce stade couvert. L'interrogation est sur toutes les lèvres : que deviennent ceux que les militaires font partir ? Sont-ils libérés ? Sont-ils transférés vers un camp de concentration ? Sont-ils liquidés ? Chacun croit tour à tour à l'une de ces hypothèses, tout en sachant qu'aucune certitude n'est possible.

Il faut pourtant vivre le présent. Alors, les trente-cinq détenus spéculent sur l'heure du prochain "repas", sur les raisons de leur mise à l'écart. Au départ, ils avaient pu penser que le traitement que leur avaient infligé les militaires s'expliquait par le manque de place dans le stade. Cependant, à l'heure qu'il est, ils entr'aperçoivent les gradins et la foule clairsemée des prisonniers, ce qui confirme d'ailleurs que l'armée vide le stade. Comme pour tout le reste, ils ne trouvent aucune réponse sûre. Mais les conversations aident à faire passer le temps. Maintenant qu'ils sont en mesure de se parler, les détenus nouent prudemment connaissance au-delà du cercle limité des petits groupes de deux ou trois militants arrêtés ensemble. Ils se cherchent des amis communs, ils se posent des questions anodines, mais guettent la réponse pour tenter d'évaluer le risque de faire confiance à l'interlocuteur. Ils se racontent mutuellement les conditions de leur arrestation.

Un nouvel assassinat

Au crépuscule, l'atmosphère devient particulièrement tragique pour le groupe des trente-cinq. L'un d'entre eux, Litre Quiroga, directeur du service des Prisons sous la présidence de Salvador Allende, est appelé et conduit dans les sous-sols du stade. Pendant les quarante heures où les prisonniers étaient restés allongés par terre, les militaires s'étaient acharnés sur lui, l'accusant de façon saugrenue d'avoir maintenu en détention un colonel condamné à une longue peine de prison pour une tentative de soulèvement sous la présidence d'Eduardo Frei. Quiroga était très corpulent. Lorsque, dans la nuit précédente, les militaires avaient ordonné aux prisonniers de se lever, il pouvait à peine bouger. Il lui avait fallu l'aide de huit prisonniers pour se mettre debout, sous les hurlements d'un officier qui menaçait de l'achever s'il ne se redressait pas au plus vite. Ça n'avait été qu'à ce moment-là que les prisonniers s'étaient rendu compte du martyre que leur camarade avait enduré quarante heures durant. Il n'avait pas poussé un seul cri ; à peine avait-il laissé échapper quelques grognements étouffés.

Peu après leur introduction dans le hall vitré, Pedro Vianna a avec Litre Quiroga un échange très intense, pratiquement muet. Un soldat donne à Vianna un mégot encore allumé. Tout en tirant une bouffée de la cigarette, il se dirige vers le fond de la salle pour partager le trésor avec ses amis. Il voit alors Quiroga qui, marchant à grand-peine dans la direction contraire, se force à tenir debout. Leurs regards se croisent. Vianna, qui ne le connaissait pas, lui demande s'il fume. D'un signe de tête, l'homme répond positivement. Sans un mot il lui tend le mégot, et Quiroga lui dit merci d'un nouveau signe de tête. Tout avait été dit avec les yeux. Vianna est soulagé lorsque ses camarades lui disent qu'ils approuvent son geste, qu'ils avaient observé de loin.

Après le départ de Quiroga vers les sous-sols, le même jeune soldat qui leur avait décrit la fin de Victor Jara vient les voir environ tous les quarts d'heure, pendant plus de deux heures, pour leur raconter ce que les tortionnaires font subir à l'ancien directeur du service des Prisons. La dernière fois, la phrase est laconique : « *Ça y est. Il est mort.* ».

Vers où ?

Il fait nuit, mais, dans les circonstances, les notions de jour et de nuit deviennent plutôt des repères formels. Chacun, selon son état du moment, marche, s'assied, bavarde, s'assoupit, dort ou fait semblant de dormir pour s'isoler. La surveillance s'est relâchée. Toutefois, fuir le gymnase est impossible, car l'enceinte grouille d'officiers et de soldats. Néanmoins, les prisonniers peuvent maintenant circuler entre leur salle et les toilettes, ce qui leur permet au moins de boire l'eau du robinet, chose d'autant plus importante que, depuis la demi-tasse de lentilles, ils n'ont plus été nourris. Parfois ils croisent une connaissance ou un ami, et parviennent à échanger des nouvelles ou des spéculations.

Le dimanche 16 septembre, aucun doute n'est plus permis : l'armée évacue le stade Chili. Au cours de la journée, le gymnase est peu à peu vidé de ses prisonniers, tandis que les rafales d'armes automatiques continuent de se faire entendre régulièrement à l'extérieur. L'hypothèse d'un massacre systématique à grande échelle est sur toutes les lèvres.

Les trente-cinq se retrouvent les derniers. Les militaires leur disent de se préparer à partir. Ils sont rassemblés près de l'une des sorties du stade. Soudain les coups de feu à l'extérieur deviennent intenses et assourdissants. On entend tirer des armes légères et des armes lourdes. Les prisonniers sont poussés vers le centre du gymnase et plaqués contre le sol. Près d'une heure s'écoule, pendant laquelle les militaires courent d'un côté à l'autre, notamment sur la partie haute de l'enceinte. Finalement le silence se fait. Les prisonniers, mains sur la nuque, sortent du stade sous les coups. Ils entrent de force dans un bus réquisitionné, sont mis à genoux devant les banquettes, les mains en haut du dossier, la tête enfoncée dans le siège, à en perdre le souffle. Les coups de crosse sanctionnent le moindre mouvement. La mort semble flotter à l'intérieur du véhicule. Une fois de plus, le temps paraît figé. Enfin, l'autobus se met à rouler. La traversée de la ville semble sans fin. Cela soulage, car tant qu'ils roulent ils sont vivants, mais cela angoisse, car chaque tour de roue les rapproche d'une destination inconnue qui peut signifier la mort.

Les "grottes" du stade National

journées incongrues
nuits biaisées
matins brumeux
dans l'attente infinie
d'une fin dénoncée

Paris, 30.XI.1993

L'autobus s'arrête. Il est environ vingt-deux heures. Les prisonniers quittent le véhicule, comme d'habitude sous les coups de crosse et les coups de pied. Ils découvrent qu'ils sont derrière les murs d'enceinte du stade National de Santiago. Ils sont poussés vers l'intérieur du stade et placés dans les entrées qui donnent accès aux gradins, entassés sous ceux-ci, sur des plates-formes latérales couvertes d'une épaisse couche de poussière accumulée depuis de longs mois, et où se trouvent déjà plus d'une centaine d'autres prisonniers.

l'écho des images
se brise contre le mur noir
ses mille éclats retombent
sur ma chair meurtrie
la folie d'un instant
volé à la mort
couvre la nuit
de la chaleur moite
de ton corps absent

Paris, 3.XI.1998

Il fait frais. Ils reçoivent une couverture pour deux prisonniers. Les grilles se ferment. Ils se blottissent par groupes de deux, trois ou quatre, enveloppés dans les fines couvertures.

C'est l'aube du lundi 17 septembre, date symbolique, qui marque le début des célébrations annuelles de la fête nationale du 18 septembre. Les prisonniers le savent, mais cela ne change rien à leur situation. Par la grille qui donne sur les "jardins" qui entourent le stade et, à l'opposé, par l'ouverture des marches qui donnent accès aux gradins, la lumière du petit matin envahit cette espèce de grotte dans laquelle se trouvent les détenus. Au bout de chaque plate-forme latérale, il y a d'immenses toilettes, comprenant cuvettes, urinoirs et, parallèlement à l'un des longs côtés, accroché au plafond, un tuyau percé de gros trous placés à intervalles réguliers, somme toute, des douches sans pomme d'arrosage. L'eau est froide, cela va de soi. Mais quelle sensation de liberté lorsque, pour la première fois depuis plus de cinq jours il ne faut pas demander la permission pour se soulager, ni même pour prendre une douche.

Les grilles sont cadenassées, et deux soldats, fusil au poing, montent la garde sur les marches de l'escalier conduisant sur les gradins, dont la partie inférieure est le plafond mansardé de la "grotte". Dans cette "grotte", ils sont certainement plus de deux cents prisonniers. Entre la grille et l'escalier, ils circulent librement, allant des plates-formes aux toilettes, se promenant dans le couloir d'accès et même sur la rampe qui descend vers l'escalier. Selon l'état d'esprit et la personnalité des soldats qui montent la garde, ils glanent des cigarettes, nouent de brèves conversations ou se font rabrouer. Vers seize heures, encadrés par des soldats, arrivent des prisonniers portant un énorme fait-tout, une grosse louche, des bols et des petits pains ronds aplatis, aussi durs que possible. C'est le "repas" quotidien. Dans le fait-tout, une eau grasseuse à la couleur indéfinissable dans laquelle flottent quelques brindilles d'on ne sait quel improbable végétal.

Les prisonniers cherchent dans la foule des amis et des connaissances. La rareté des couvertures conduit à l'élargissement des groupes. Il est moins pénible de placer une couverture par terre — cela isole quelque peu de la poussière et du froid — de s'étendre dessus sur le sens de la largeur, en se collant bien à son voisin, et de se couvrir avec la seconde couverture, placée dans le même sens que celle du dessous.

La routine

La première journée au stade National fait prendre conscience aux détenus que leur séjour en prison va se prolonger. Dès le lendemain, mardi 18 septembre, la routine commence à s'installer. Entre huit heures trente et neuf heures trente, des prisonniers apportent le "café", ou plutôt ce qui en tient lieu, et le sempiternel petit pain. Pedro Vianna, qui n'aime pas le café, échange régulièrement son bol contre le petit pain d'un camarade d'infortune qui ne veut pas ou ne peut pas manger le petit galet farineux. Vers dix heures, les prisonniers sont envoyés sur les gradins ; ce n'est pas un droit, c'est un ordre. Ils y restent jusqu'à seize ou dix-sept heures, quand les soldats les font rentrer dans leur "grotte" ou leur vestiaire. L'immuable "repas" est servi. Les prisonniers placés dans un vestiaire prennent la "soupe" dans l'immense couloir circulaire sur lequel donnent ces pièces, et dès qu'ils finissent de manger ils doivent regagner la "cellule". Entre vingt-deux et vingt-trois heures, la porte du vestiaire est cadenassée et sonne l'heure de l'extinction des feux.

À l'origine, le stade est divisé en secteurs séparés par des grilles : les tribunes hautes et basses, trois secteurs distincts pour les gradins, etc. Les prisonniers sont libres de circuler à l'intérieur du secteur auquel ils sont assignés. Quand ils se rendent aux toilettes donnant sur la coursive supérieure, s'ils s'accrochent aux longs jours de ventilation et se hissent à la force des poignets, ils peuvent voir les familles de prisonniers qui stationnent, voire campent, devant le stade pour tenter d'avoir des nouvelles de leurs proches.

Lorsqu'il fait frais, les prisonniers sont enveloppés dans leurs couvertures. Dès le troisième jour, chacun a eu la sienne et, le temps passant, nombreux sont ceux qui disposent d'une deuxième couverture. S'il fait chaud, les détenus sont torse nu, jambes des pantalons remontées, pieds nus. Quand le soleil frappe fort, certains, notamment les chauves, nouent un mouchoir sur leur tête.

Une bureaucratie minutieuse

Peu à peu, les prisonniers comprennent que l'occupation des secteurs du stade n'est pas laissée au hasard. Indice après indice, ils déduisent qu'ils sont classés par catégories. Il y a trois grilles de classement : deux sont technico-spatiales, la troisième est politico-administrative.

Le premier classement technico-spatial détermine le lieu de couchage : ceux qui n'ont pas encore été interrogés sont dans les "grottes", ceux qui l'ont déjà été sont dans les vestiaires.

Le deuxième classement technico-spatial conditionne le secteur du stade où le prisonnier est placé pendant le jour : il y a un emplacement réservé pour ceux qui doivent être libérés dans la journée, un autre pour ceux qui partent en prison, un troisième pour ceux qui sont envoyés en camp de concentration, un quatrième pour ceux qui doivent partir dans quelques jours en « *liberté conditionnelle* ». Les autres secteurs sont occupés par les prisonniers qui attendent une décision, les plus nombreux, bien entendu. La population du stade est fluctuante. Des gens partent, d'autres arrivent, quelques-uns reviennent. Certains jours, il y aurait eu quelque dix-huit mille personnes détenues au stade National. La

grille politico-administrative, indépendante des deux grilles technico-spatiales, classe les prisonniers en « *normaux* », « *dangereux* » et « *doublement dangereux* ».

Et l'être humain s'adapte...

Sur les gradins, les prisonniers bavardent entre eux, tentent de repérer des amis ou des connaissances dans d'autres secteurs et, le cas échéant, essaient de communiquer avec eux, soit verbalement si les secteurs sont adjacents, soit par gestes s'ils sont éloignés.

C'est ainsi que Vianna et son camarade d'arrestation découvrent que s'y trouvent aussi leurs deux amis faits prisonniers en même temps qu'eux : celui qui avait été libéré par le commandant du régiment de blindés n° 2, un militant très actif des Jeunesses communistes, avait été de nouveau arrêté dans la rue quelques jours après sa sortie de la caserne ; l'autre, celui qui avait été appelé par les militaires la même nuit où Victor Jara avait été assassiné, avait fait partie des premiers groupes transférés du stade Chili au stade National.

La créativité de l'être humain étant infinie, plusieurs jeux font leur apparition dans le stade : un jeu d'échecs aux pièces minuscules moulées dans des bouts de savon blanc et bleu, d'autres aux pièces dessinées sommairement à l'intérieur de capsules de bouteilles, dont sont riches les interstices des gradins, des jeux de dames pour lesquels les pièces sont des capsules de deux sortes de boisson, l'une pour les noires, l'autre pour les blanches, des dominos aux petites plaques dessinées sur le verso de cartons d'emballage trouvés dans les recoins du stade, de mini-jeux de cartes fabriqués selon le même procédé, etc. ; les échiquiers ou damiers sont tracés sur des morceaux de carton ou gravés à même les gradins.

Est-ce qu'on rêve ?

Sur la piste d'athlétisme qui entoure le terrain de jeu, au centre d'un des longs côtés de celui-ci, les militaires ont placé une balise en bois surmontée d'un disque en carton noir. C'est là où doivent se présenter les prisonniers appelés par haut-parleur pour s'entendre communiquer une décision les concernant, recevoir un ordre, être conduits dans un bureau ou pour un interrogatoire. À longueur de temps, une voix impersonnelle se fait entendre : « *Un tel, présentez-vous devant le disque noir* ». Après plusieurs appels, les prisonniers voient un des leurs se diriger en courant vers la balise. Grâce à ces appels, les détenus apprennent parfois qu'un ami ou une connaissance se trouve également dans le stade.

Un jour, à la surprise générale, les prisonniers entendent : « *Augusto Pinochet, présentez-vous devant le disque noir*. » Un silence absolu se fait alors. Que signifie cela ? Un coup d'État dans le coup d'État ? Un renversement de situation ? Un durcissement des positions ? Une proche libération ? L'appel se répète de nombreuses fois, sans que personne se dirige vers la balise. Les conversations reprennent. Toute la journée, entre deux autres noms, les détenus entendent appeler en vain le nom honni. Cette curieuse rengaine est répétée inlassablement pendant les trois ou quatre jours suivants, sans que la situation des prisonniers subisse le moindre changement. Est-ce une blague ? Mais quel militaire oserait se moquer ainsi du tout-puissant général ? Quelques jours encore s'écoulent, pendant lesquels l'appel incongru se fait moins fréquent, puis plus rien.

Un beau jour, les prisonniers entendent de nouveau l'appel saugrenu. Quelques minutes plus tard, il voit un jeune homme courir en direction du disque noir. Pinochet n'est plus appelé à se présenter. Environ une semaine après, le jeune homme se trouve pendant la journée dans le même secteur que Vianna et ses amis, qui ont alors le fin mot de l'histoire. "Leur" Augusto Pinochet est un ouvrier qui travaille dans l'une des usines de transformation du cuivre nationalisées, et l'une des plus combatives. Il a le malheur de porter le même nom que le général. Au moment des arrestations, après les premiers coups de poing et de crosse, la première question posée par les militaires est : « *Quel est ton nom, con-nard !* ». Pris sur son lieu de travail, le jeune homme répond instinctivement à l'interpellation : « *Augusto Pinochet* ». Les coups redoublent d'intensité. Les soldats le somment de cesser de se moquer et de donner son vrai nom. Il a beau expliquer que c'est son vrai nom, rien n'y fait. Pour son malheur, il n'a pas de pièce d'identité sur lui. Son calvaire dure plusieurs jours, jusqu'au moment où l'enquête menée par les militaires permet de constater qu'il s'agit bien d'un homonyme du dictateur. Pendant que son nom était appelé sans cesse, il se trouvait à l'infirmerie du stade, puis enfermé dans un bureau, en attendant que les militaires vérifient son identité.

Un drôle de curé

Le dimanche 23 septembre, le commandant du stade, sanglé dans son uniforme, surgit en haut des tribunes, derrière un microphone sur pied. Il prononce une brève allocution, destinée à informer les prisonniers que, considérant la présence dans l'enceinte d'un nombre important de catholiques, du haut de sa magnanimité il autorise la venue régulière d'un prêtre. Il présente alors le père Juan, auquel il passe la parole. C'est un homme qui paraît avoir la soixantaine bien entamée, chauve, petit, à l'allure sympathique. Parlant l'espagnol avec un fort accent, il explique qu'il est polonais, ajoutant qu'il a « *connu les camps de concentration pendant la seconde guerre mondiale* ». Un long murmure de sympathie se fait entendre parmi les prisonniers. Voilà quelqu'un qui peut bien comprendre leur situation. Mais le curé enchaîne : « *Je me souviens bien du jour où j'ai visité Auschwitz avec Himmler...* ». Les détenus se regardent stupéfaits, se demandant les uns aux autres s'ils ont bien entendu. Aucun doute, tous ont entendu la même chose. « *...qui était un homme très sympathique...* ». Les huées éclatent, et les mots du père Juan sont noyés dans le brouhaha.

Par la suite, cet étrange prêtre vient régulièrement rendre visite aux prisonniers, auprès desquels il ne jouit d'aucune sympathie, non seulement en raison de ses propos du premier jour, mais aussi à cause de son attitude générale. Chaque fois qu'il vient dans le stade, il fait un tour de la piste d'athlétisme muni d'un cartable ouvert, dont il sort en vrac des bonbons acidulés, des cigarettes, des carrés de chocolat, qu'il lance par petites poignées par-dessus la grille qui sépare la piste des gradins et des tribunes basses.

Un jour, il fait le tour des vestiaires après le retour des prisonniers. L'entendant dans la pièce d'à côté, les occupants d'un des vestiaires se mettent rapidement d'accord sur la conduite à tenir. Le père Juan arrive à la porte, souriant, le cartable ouvert, jette en l'air des cigarettes qui, à sa grande surprise, tombent par terre sans que personne fasse un seul geste pour les ramasser. « *Vous ne voulez plus de mes cigarettes ?* », demande-t-il sincèrement surpris. Un détenu lui répond poliment mais fermement : « *Si vous désirez nous offrir des cigarettes, proposez-les-nous comme à des êtres humains. Nous ne sommes pas des bêtes.* » Sans un mot, le père se baisse pour récupérer les cigarettes, qu'il offre ensuite une à une. Avec courtoisie, les prisonniers les refusent.

Toutefois, cet étrange prêtre est incorrigible. Quelques semaines plus tard, vers la mi-octobre, par un après-midi torride, il apparaît derrière le microphone des tribunes. D'une voix particulièrement mielleuse, il tient, à peu près, les propos suivants : « *Aujourd'hui, je n'ai rien à vous offrir... Comme d'habitude, vos familles, qui sont à la porte du stade, m'ont donné des cigarettes et des chocolats pour vous...* ». Les prisonniers découvrent ainsi que les "cadeaux" du père Juan ne sont pas les siens, mais ceux de leurs proches. Et le curé continue, la voix troublée par l'émotion : « *Mais, écrasé par ce soleil de plomb, je marchais sur la longue allée qui conduit de l'entrée jusqu'à cette enceinte... J'étouffais... J'ai regardé tous ces jeunes soldats qui étaient là, le long de l'allée, avec leur casque... Et je me suis dit qu'ils devaient souffrir de la chaleur encore plus que moi... Ils étaient là depuis des heures... Et je me suis dit qu'ils étaient là pour vous protéger... Alors... en votre nom... je leur ai offert les cigarettes et les chocolats que vos familles m'avaient remis pour vous...* ». Les cris de révolte fusent. Furieux et ébahis, les prisonniers huent longuement ce prêtre qui semble avoir une curieuse interprétation de la fraternité chrétienne. Son geste est d'autant plus choquant que, même si quelques soldats acceptent, à l'occasion, de donner une cigarette à un prisonnier, la plupart d'entre eux ne se gênent aucunement pour vendre aux détenus, au prix fort, les paquets de cigarettes qu'ils reçoivent de l'armée.

Une seule fois, vers la fin de septembre probablement, des prêtres dignes de leur fonction peuvent s'adresser aux prisonniers. Ils font partie d'une commission autorisée à faire le tour le stade en compagnie de la presse. C'est ce même jour que le commandant du stade déclare sans ciller qu'il sait pourquoi les Suédois se disent prêts à accorder l'asile à des Chiliens et à d'autres Latino-Américains : « *Ils ont besoin d'améliorer leur race. Ils sont ramollis. Ils ont besoin de la vigueur latine.* »

Le CICR arrive, la Croix-Rouge suit

Au cours de sa deuxième semaine au stade National, Pedro Vianna a l'occasion de s'entretenir avec un représentant du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), qui, accompagné d'un collègue, est autorisé à visiter le stade. L'entretien se déroule sur les gradins, hors de toute présence militaire. Cette

conversation est doublement importante. D'une part, le représentant du CICR est la première personne non détenue à laquelle Vianna peut parler en toute confiance ; en outre, cette présence démontre que les prisonniers ne sont pas complètement abandonnés à leur sort et que, à l'extérieur, on s'inquiète de leur situation. D'autre part, c'est grâce à ce contact que, au Brésil, sa famille apprend par la suite qu'il est en vie. En effet, les noms des membres du groupe dont fait partie Pedro Vianna ne figurent pas sur les listes affichées à la porte du stade, car, comme il a été dit, ce groupe de trente-cinq personnes est étiqueté « *dangereux* », bien que la plupart d'entre elles ne se soient pas connues avant leur rencontre dans la caserne. À ce moment-là, beaucoup d'amis chiliens de Vianna continuent de le croire mort, puisqu'ils n'ont aucune nouvelle de lui.

Une dizaine de jours après la visite du CICR, la Croix-Rouge chilienne est autorisée à installer un poste à l'intérieur du stade National. Grâce à cette présence, les familles peuvent maintenant envoyer de petits colis aux détenus. Les bouts de chorizo, les pots de confiture, les paquets de biscuits, les tablettes de chocolat sont très importants pour les détenus, vu la "nourriture" que leur donnent les militaires. Malgré ces petits compléments, les prisonniers sont très amaigris. Le jour où il quitte le stade, Pedro Vianna constate qu'il a perdu treize kilos en quarante-cinq jours de détention.

Dès les premiers jours au stade National, les prisonniers se rassemblent par petits groupes de cinq ou six, en fonction des affinités politiques, des liens qu'il pouvait déjà avoir avant leur arrestation, du partage des couvertures la première nuit. La solidarité est totale à l'intérieur de ces groupes, dont les membres versent au pot commun ce qu'ils peuvent recevoir de l'extérieur. Cela n'empêche pas la solidarité intergroupes, qui s'exerce à l'égard de ceux qui, comme Vianna et ses amis, ne reçoivent pas encore de colis, puisque personne ne sait qu'ils sont là.

Résistances

la journée
est le long cheminement
de l'aube
rêvant de prendre ses couleurs
au crépuscule

Paris, 25.III.1993

Chaque jour, lorsque les prisonniers sont installés sur les gradins, les militaires ont déjà fait sortir des "grottes" ceux qui seront interrogés dans la journée. Les interrogatoires ont lieu au vélodrome, situé à quelques centaines de mètres du stade proprement dit, mais à l'intérieur du grand mur d'enceinte. En général, peu avant le retour des prisonniers dans les "grottes" et vestiaires, ils voient revenir la cohorte de ceux qui ont subi l'interrogatoire. Dès que la tête de la colonne par dix de front se fait voir, un silence absolu s'impose sur les gradins. Tous les yeux sont fixés sur les revenants. Ceux qui marchent normalement, car ils n'ont pas été malmenés pendant l'interrogatoire, sont naturellement en tête. Mais ce qu'attendent avec anxiété les prisonniers, c'est justement l'arrivée des derniers. Des minutes interminables s'écoulent : il y a plusieurs centaines d'interrogatoires par jour, et personne ne marche vite, tous le monde est très fatigué. Dès que tous sont rentrés, l'ambiance sur les gradins varie selon les résultats du jour. S'il y a peu ou pas d'estropiés, si les plus abîmés ne font que boitiller, les conversations et les jeux reprennent. Si, en revanche, les derniers qui reviennent du vélodrome se traînent comme ils peuvent ou s'ils doivent être aidés par des camarades, le silence persiste jusqu'au retour dans les "cellules". Ce silence est d'autant plus pesant que le nombre de victimes est important.

QUELQUE PART... (FAIT POUR ÊTRE DIT)

pour María Maluenda.

il était seul
il attendait
il s'apprêtait

quel silence

il entendit
les roues
qui blessaient
la chaussée mouillée
et en silence
il brûla
le dernier papier
leurs pas
faisaient grincer
les marches
et dans la cage
de l'escalier

quel silence

il inspira
les dernières gouttes
d'oxygène
sans chaînes
bruyant
un vide de liberté
se fit autour

et quel silence

de fenêtres voisines
fermées en hâte
de verrous
qui tournent vite
de visages peureux
impuissants
il fit grandir
son silence
par trente-trois tours
de chant d'oiseau
par minute
figés en noir
par un candide
pour que lui
candide
l'écoute
dans son dernier silence

trois coups
transpercèrent la porte
trois coups
sonnèrent dans l'estomac

et quel silence

de poésie par terre
de romans foulés par les bottes
de théâtre déchiré
de philosophie tachée de vert

et quel silence

encercla
les matraques sur la peau
les pieds sur le visage
le corps contre le sol
métallique
et le clic des portes en grille
qui se joignent
l'écartant du silence
des portes défoncées
des gestes arrêtés
des glaces brisées
des yeux de haine
latente
des mains de fureur
guillotinée
dans le silence
rougeoyant
des cigarettes
plongeant
comme des étoiles filantes
dans l'océan
de son ventre
il avait conscience

du silence de ses lèvres

et dans les rues

le silence

des putains qui criaient leur prix
des enfants qui gagnaient leur vie
des clochards qui cuvaient leur soûl

le silence

des sorties des cinémas
des repas commandés
des dimanches minuit

le silence

des sirènes qui ouvrent le pas
des têtes qui se détournent
des additions réglées

il reconnut

le silence

de chaque carrefour
de chaque maison
de chaque pavé
pour lesquels
il offrait son silence
le destin fut atteint
et ils le catapultèrent
dans la salle
du silence éternel

des mains qui coupent
du 220 qui passe
des questions qui se succèdent

le silence éternel

des connaissances niées
des amis noyés
des copains reniés

le silence éternel

d'une bouche fermée
d'un cerveau qui s'effrite
d'un homme qui meurt

le silence final

des bourreaux déchus de leur proie
des cadavres vainqueurs
des silences choisis

silence

le grand silence

le silence immortel

de ceux qui surent se taire

silence

de ceux qui firent
de leur silence
un long cri d'espoir
où s'est-elle passée
cette histoire ?

silence

se passe-t-elle encore peut-être

silence

il se peut
que ce soit ici.

Paris, 30.1.1977

Un jour, pour la plus grande joie des prisonniers, la colonne rentre, et tout le monde semble en forme. L'activité habituelle reprend sur les gradins. Tous ceux qui reviennent du vélodrome sont déjà massés derrière le disque noir. Tout est calme. Soudain, les détenus voient un spectacle insolite : quatre prisonniers surgissent tenant par les quatre coins une couverture tendue. C'est incompréhensible, presque surréaliste. Les yeux sont fixés sur cet étrange tableau animé. Ils comprennent que les porteurs consentent un certain effort, et sentent que quelque chose de terrible se passe. Un corps bouge sur la couverture. Tous sont maintenant conscients qu'il s'agit d'un camarade qui vient d'être sauvagement torturé et qui ne peut plus tenir debout. Un long murmure attristé parcourt les gradins. Alors, sous les regards médusés de plus de dix mille personnes, dans un effort monstrueux, que chaque prisonnier éprouve dans ses propres muscles, le corps avachi se redresse, se met à genoux sur la couverture et lève le poing gauche. Dans un silence d'une profondeur cosmique, le groupe avance lentement sur la piste d'athlétisme, vers le disque noir, diamétralement opposé à l'entrée qu'empruntent ceux qui reviennent du vélodrome. Les poings se lèvent. Les militaires, eux aussi, sont paralysés, les yeux rivés sur ce jeune homme qui refuse de contribuer à miner le moral de ses camarades. D'abord tout doucement, les paroles de *Venceremos* (*Nous vaincrons*), l'hymne de l'unité populaire, se font entendre. Les soldats ne bougent pas. Ils sont impassibles. Le chœur s'enfle et se poursuit jusqu'à l'arrivée des cinq devant le disque noir. La victime se laisse alors tomber sur la couverture. Les prisonniers demeurent silencieux, mais leur cœur est chaud. Certains prisonniers connaissent le jeune homme. C'est le fils aîné de Luis Corvalán, secrétaire général du Parti communiste du Chili. Vianna et lui s'étaient parlé par dessus une grille quelques jours auparavant. Il était en pleine forme. Quelques années après, pendant son exil en Bulgarie, il mourra d'une crise cardiaque. Il avait alors un peu plus de trente ans.

Un interrogatoire surprenant

Le risque de torture étant grand, chaque prisonnier redoute l'interrogatoire. Néanmoins, les trente-cinq membres du groupe dont fait partie Vianna ont l'air d'être un peu fous, car, à chaque fois qu'ils peuvent, ils s'adressent aux officiers pour leur demander quand ils seront interrogés. Ils poursuivent cette démarche insolite depuis que, grâce aux conversations avec des prisonniers entrés "régulièrement" dans le stade, ils ont compris qu'ils ne figurent pas sur les listes, car ils n'ont subi aucun interrogatoire d'identité ni rempli aucune fiche. Leur identité avait été relevée dans la caserne, mais le stade National semble avoir sa propre bureaucratie. Le fait qu'aucun des trente-cinq ne reçoive de colis indique que leur présence dans le stade est ignorée de leurs familles ; sauf deux ou trois, dont Vianna, ce sont tous des Chiliens.

Le dimanche 30 septembre, leurs vœux sont exaucés. Avant la sortie sur les gradins, les militaires viennent les chercher. Avec leurs couvertures — ils ne s'en séparent jamais — ils sont deux cents ou trois cents prisonniers rassemblés sur la piste d'athlétisme. Ils ne parlent pratiquement pas. Ils sont anxieux. Ils voudraient à la fois que ça tarde à commencer et que ce fût fini. Chacun sait que son interrogatoire peut mal tourner. Chacun affine son histoire, prépare les réponses aux questions qui paraissent

sent inévitables. La colonne s'ébranle en direction du vélodrome. Une très longue journée commence. En effet, la plupart du temps, ils attendent. Au vélodrome il y a une dizaine de salles d'interrogatoire. Assis sur les gradins, les uns attendent d'être appelés, les autres attendent que tous aient été interrogés. Les prisonniers vont ensemble au vélodrome et en rentrent également en groupe. Chaque interrogatoire dure entre trente minutes et une heure. Ceux qui attendent l'appel guettent la sortie de ceux qui viennent d'être interrogés pour voir dans quel état ils sortent du "bureau". Ils les questionnent sur la manière dont se passent les choses. Les réponses sont brèves. Ce jour-là, tout semble se passer sans violence. Après avoir répondu aux questions de leurs camarades, ceux qui ont été interrogés se mettent à part et échangent leurs expériences avec leurs amis proches.

Vianna est interrogé en milieu d'après-midi. Il entre dans la salle. Il n'y a rien de choquant. Un officier assis derrière un bureau lui dit de s'asseoir sur la seule chaise disponible, placée en face. La chance l'accompagne. Vu les conditions de son arrestation, le nom qui a été enregistré à la caserne est son nom complet. Il a un prénom composé et deux noms de famille, dont un composé lui aussi. Le rapprochement avec l'auteur dramatique Pedro Vianna semble ne pas avoir été fait.

Les questions portent sur la façon dont il est arrivé au Chili, sur où il habite, comment il a trouvé du travail, quel travail c'était. L'officier lui demande s'il fait de la politique au Chili. Un étrange dialogue a alors lieu. *« Non. Je n'aime pas la politique. »*. *« Mais vous avez demandé l'asile politique au Chili. »* *« Oui. »* *« Alors ? »* *« Je sais que pour vous c'est difficile à comprendre. Vous êtes un officier d'une armée démocratique⁷ Vous ne pouvez pas vous imaginer c'est qu'est l'armée brésilienne. Elle est très différente de l'armée chilienne. J'ai été arrêté au Brésil non parce que je faisais de la politique, mais parce que les militaires brésiliens voulaient arrêter ma sœur. J'étais professeur à l'université, je ne voulais pas vivre dans la clandestinité. La seule solution était de partir. Au Brésil ce n'est pas comme au Chili. »*

Vianna sait qu'il joue son va-tout. Si l'officier considère qu'il se moque de lui, il est perdu. S'il le croit, il a une chance. L'officier pose d'autres questions, plutôt anodines, puis revient à la charge : *« Alors, vous ne faites pas de politique ? »* *« Non. Mais pour vous dire toute la vérité... »* L'officier ébauche un sourire presque victorieux. *« ...je n'ai pas de position politique, mais j'ai une position philosophique. »* L'officier triomphe. En ricanant, il fait basculer sa chaise en arrière : *« Ha ! Ha ! Un théoricien de la révolution... »* *« Non ! Pas du tout ! Je suis un adepte de la philosophie du père Teilhard de Chardin. Vous connaissez ? »* *« Non. »* *« C'est un jésuite français qui a des idées, disons... modernes sur la religion. Voulez-vous que je vous les explique ? »* *« Non ! Non ! Ce n'est pas la peine. »*

Depuis longtemps, Vianna porte autour du cou, pendant sur la poitrine, une petite croix en métal doré et plexiglas rouge, qu'un ami brésilien lui a offerte. Souvent, ses camarades chiliens se moquaient de lui en raison de cette croix et des autres colliers à l'allure hippie qu'il portait. Il leur répondait alors que, en cas de guerre civile, cette croix lui sauverait la vie, car elle amortirait l'impact de la balle. Le jour du coup d'État, délaissant les autres colliers, il l'avait mise à l'intérieur de la chemise pour qu'elle ne le gênât pas s'il devait courir.

Il regarde l'officier dans les yeux, sort la croix et la lui montre. *« Je suis chrétien. Je porte toujours cette croix sur moi. Et je la porte à l'intérieur. Si j'étais hippie, je la porterais à l'extérieur. »* Il embrasse la croix et la range à l'intérieur de la chemise.

L'officier a l'air d'accorder un certain crédit à ses propos, mais insiste : *« Si vous ne vous intéressez pas à la politique, vous n'avez pas chez vous de livres politiques, du matériel politique, n'est-ce pas ? »* *« J'ai des livres de philosophie, d'histoire. Je m'y intéresse beaucoup. »* *« Mais pas de matériel subversif ? »* *« Non. »* *« Vous avez les clés de chez vous ? »* *« Oui. »* *« Donnez-les-moi. »* Sans hésiter, Vianna sort son porte-clés et le lui remet. L'officier le pose sur le bureau : *« Je peux y aller, alors ? Je n'y trouverais rien ! »* Intérieurement, le prisonnier tremble, mais demeure impassible. *« Bien entendu. »* De nouveau il a droit à des questions sans importance. Il se maîtrise pour ne pas jeter un seul coup d'œil vers ses clés.

⁷ Jusqu'au coup d'État, la grande majorité des Chiliens trouvait impensable que l'armée prenne le pouvoir, tellement était forte sa réputation d'armée démocratique.

Quelques minutes s'écoulent, puis l'officier clôt l'interrogatoire par un discours énigmatique : « *Nous allons vous observer. Si nous nous rendons compte que vous avez menti, pauvre de vous. Et quand vous sortirez d'ici, nous continuerons à vous observer, et si vous nous avez menti, alors là... !* ».

Il rend les clés à Vianna, qui sent qu'il a gagné la bataille. Même si c'est incroyable, il croit qu'on lui permettra de rester au Chili, ce dont il rêve. Il veut demeurer avec ses camarades, se battre à leurs côtés. Il se sent chilien et il ne veut pas désertier le combat. Il s'accroche à ces quelques mots de l'officier : « *...quand vous sortirez d'ici, nous continuerons à vous surveiller* ». Pour qu'ils le surveillent, il faut qu'il soit au Chili. Il sort de la salle le sourire dans les yeux. Il dit à ses amis qu'il pense qu'il sera autorisé à rester au Chili, ce qui lui permettra de poursuivre la lutte avec eux. Heureux, il se met à attendre le retour vers sa "grotte", en sachant que le lendemain, avec les autres, il sera transféré dans un vestiaire.

Vianna est encore une fois content et surpris de sa chance. Il le sera encore plus, quand, quelques jours plus tard, à partir d'un certain nombre d'indices et d'informations recueillies çà et là, les prisonniers arriveront à la conclusion que le 30 septembre a été le dernier jour où les interrogatoires n'ont pas été accompagnés de violence. À partir du 1^{er} octobre, avant toute question, les détenus sont frappés. Pour les mettre en condition. Il ne s'agit pas de tortures à proprement parler — celles-ci sont infligées en cours d'interrogatoire, selon l'évolution des choses — mais de coups plus ou moins violents.

Un homme de principes, et des hommes qui flanchent

quand on a vu de près
ce dont l'Homme est capable
avoir de l'espoir
pire
de l'espérance
relève de la témérité
mais
des risques il faut savoir en prendre en courir
surtout
quand on a vu de près
tout ce
dont l'Homme est capable

Paris, 29.III.1983

Vianna passe le plus clair de son temps en compagnie de cinq autres détenus : son camarade d'arrestation, le syndicaliste uruguayen aux côtes cassées, un syndicaliste chilien qui travaille dans une banque et à qui les militaires ont cassé plusieurs dents au moment de son arrestation, un ami de ce dernier, arrêté en même temps que lui, et un homme d'une bonne quarantaine d'années, petit de taille, bedonnant, chauve, portant des lunettes. Dès le départ, les autres l'avaient pris pour un petit commerçant, c'est qu'il est d'ailleurs. Cet homme ne connaît personne dans le stade. Depuis la caserne, il avait une attitude curieuse. Chaque fois qu'il voyait un officier, il tentait de lui parler, mais ne recevait que des coups en guise de réponse. Il avait intégré le groupe un peu par la force des choses. Il n'était proche de personne, les cinq autres étaient ouverts, ne l'avaient pas repoussé, et il s'était attaché à eux. Toutefois, lorsque le groupe se met à parler politique, il trouve le moyen de s'en éloigner. Les autres pensent que c'est par crainte, puisque, à chaque conversation, il est question d'organiser les prisonniers, de revendiquer ceci ou cela, d'exiger une désinfection des détenus, car poux et morpions ont fait leur entrée en scène.

Ce dimanche 30 septembre, les prisonniers interrogés rentrent du vélodrome assez tard. Il fait déjà nuit. Mais tout le monde est intact. Les trente-cinq regagnent leur "grotte". Ils ont raté la "soupe",

mais leurs codétenus leur ont gardé du pain et... des bananes, distribuées ce jour-là par la Croix-Rouge chilienne. C'est un festin ! Et ils ont faim. Ils mangent en répondant aux questions de leurs codétenus sur l'interrogatoire. Le petit groupe des six se rassemble, afin de s'installer pour dormir. Ils sont assez fatigués des tensions de la journée. Toutefois, le petit commerçant leur dit qu'il veut leur parler « en privé ». Vu les circonstances, c'est une expression assez inattendue. Ils se mettent alors à l'écart, dans le couloir qui conduit à la grille. L'homme tient les propos suivants, que les cinq autres écoutent de plus en plus médusés à mesure que le discours avance : « *Je suis un homme de droite. J'habite tout près de La Moneda*⁸. *Comme vous le savez, tous les immeubles autour du palais ont été perquisitionnés le 11 septembre. J'avais chez moi un fusil, que j'avais acheté pour tuer les marxistes*⁹ *pendant la guerre civile, car j'étais sûr qu'il y aurait une guerre civile. Quand les soldats sont venus chez moi, ils ont trouvé le fusil, que je n'avais pas du tout caché. Il n'y avait aucune raison de le faire. Je leur ai dit ce qu'il en était, mais ils ne m'ont pas cru et m'ont arrêté. D'ailleurs, vous avez dû remarquer que, depuis la caserne, j'essayais de raconter mon histoire, mais on ne m'avait jamais laissé parler. Aujourd'hui, enfin, j'ai pu m'expliquer. L'officier qui m'a interrogé m'a écouté attentivement, puis m'a dit que n'importe qui pouvait lui raconter la même histoire, que c'était trop facile, que si je voulais qu'il me croie, il faudrait que je lui prouve que j'étais vraiment un homme de droite. Il voulait que je lui dise des noms de gens qui, dans le stade, tentent d'organiser les prisonniers, de réorganiser les partis politiques. Je lui ai répondu que j'étais un homme de droite, que j'avais acheté un fusil pour tuer les marxistes, mais loyalement, de face, pendant la guerre civile, et que je n'étais pas un délateur. Il m'a répondu que c'était mon problème. Ou je lui démontrais que j'étais un des leurs, en lui donnant des noms, ou alors j'irais en prison. Je lui ai dit que j'irais en prison, mais jamais je ne serais un délateur. Attention ! Je ne vous dis pas tout ça pour me faire bien voir. Je vous le dis, parce que si, moi, j'ai agi de la sorte, d'autres ne le feront peut-être pas. À chacun sa conscience... Je vous dis ça, parce que je trouve que vous vous exposez beaucoup. Faites attention à vous.* » Son petit discours fini, il fait demi-tour et se dirige vers les toilettes, laissant les cinq autres, muets, figés, les larmes aux yeux. Quelques jours après, celui qui refuse d'être un délateur part en prison. Ce jour-là, Vianna comprend vraiment l'inanité des stéréotypes et des idées préconçues au sujet des êtres humains.

Bien entendu, il y aussi des prisonniers qui ne résistent pas à la torture et parlent, ou acceptent d'identifier des militants passés inaperçus dans la foule des détenus. Car il y a des cas surprenants, tant avaient été arbitraires les arrestations effectuées au cours des premiers jours qui avaient suivi le coup d'État. Par exemple, un jour, les prisonniers reconnaissent un dirigeant syndical d'une certaine importance tranquillement assis au milieu de quelques dizaines d'autres détenus placés dans le secteur destiné aux personnes qui seront libérées dans la journée, mais, bien entendu, ils ne le saluent pas pour ne pas risquer d'éveiller les soupçons des militaires ; un autre jour, ils apprennent par un codétenu que, arrêté pour simple infraction au couvre-feu, un militant, que les militaires n'ont pas identifié comme tel, a été libéré sans être envoyé au stade. Ils s'en réjouissent : « *Encore un qu'ils n'ont pas eu !* ». En revanche, lorsqu'un prisonnier encagoulé, encadré par quelques militaires, défile lentement devant eux, regardant longuement chacun, ils ont le souffle suspendu. Et quand le bras anonyme se lève, pointe le doigt sur un détenu que les soldats font immédiatement sortir du rang, immobiles, le regard droit — il est interdit de baisser la tête ou de détourner les yeux — ils ont les dents serrées, ils ont honte pour celui qui n'a pas eu la force de résister. C'est en partie leur défaite aussi. Passés ces instants de peur, les militaires, le délateur et ses victimes partis, ils restent longtemps encore en silence, la rage au cœur, meurtris par leur impuissance.

Le vestiaire

Comme ils l'avaient prévu — les rouages essentiels de la bureaucratie mise en place dans le stade commencent à ne plus avoir de secrets pour eux — le lundi 1^{er} octobre, ceux qui avaient été interrogés la veille sont transférés dans les vestiaires. Si dans ces nouvelles "cellules" ils sont protégés du vent et des possibles chutes de température pendant la nuit, ils sont cependant beaucoup plus entassés que dans les "grottes". Un petit couloir, sur lequel donne la pièce réservée aux douches — froides — et

⁸ Le palais présidentiel, bombardé par les avions des putschistes le jour du coup d'État.

⁹ La droite chilienne appelait ainsi les partisans de l'Unité populaire.

aux cuvettes de W-C, conduit dans une pièce garnie de bancs fixés au sol le long des murs latéraux. Hormis les toilettes, ils disposent de quelque 40 m² au sol, y compris l'espace réservé aux bancs. Ils sont soixante-dix prisonniers à devoir y dormir. Vianna et les cinq autres membres de son groupe réussissent à se trouver dans le même vestiaire. Pour eux, rester ensemble est très important.

Vianna, son compagnon d'arrestation, les deux syndicalistes de leur petit groupe et deux autres détenus s'occupent d'organiser la vie du vestiaire, avec l'accord de l'ensemble des prisonniers, qui apprécient leur tonus et leur esprit d'initiative. L'emplacement où chacun dormira est bien défini : ils se répartissent par petits groupes, de manière à pouvoir libérer quelques couvertures qu'ils utilisent pour s'isoler du sol carrelé ; les plus petits dorment sous les bancs, les places sur les bancs étant réservées aux plus âgés et à ceux qui ont des problèmes de santé. Parmi ces derniers, il y a un asthmatique. Les deux premières nuits sont très difficiles pour lui — dès qu'il est couché, il étouffe — et pour les autres — les bruits qu'il fait en inspirant l'air réveillent ceux qui dorment. S'il s'assied, il respire plus facilement, mais ses pieds occupent l'espace où doit dormir un autre prisonnier. Dès le troisième jour dans leur nouvelle "cellule", à force d'argumenter, les prisonniers obtiennent que cet homme, gêné de gêner ses camarades, puisse dormir dans le grand couloir sur lesquels donnent les vestiaires, assis sur une chaise placée à côté du soldat qui monte la garde devant la porte.

Le rythme des journées n'est guère modifié par le passage de la "grotte" au vestiaire. Ils boivent le "café" à la même heure, sauf que désormais ils le font dans le grand couloir. Ensuite, ils doivent aller sur les gradins, comme d'habitude jusqu'à seize heures trente ou dix-sept heures. À cette heure-là, revenus dans le couloir, ils boivent le liquide infect qui, avec le petit pain rassis, tient lieu de déjeuner-dîner, et ils rentrent dans le vestiaire. Les soldats n'y pénètrent que très rarement.

Une université ouverte

Bien que dans les vestiaires ils soient plus tassés que dans les "grottes", les prisonniers peuvent mieux s'organiser car ils sont moins nombreux. Néanmoins, dans la "grotte", jusqu'à l'heure du coucher, ils pouvaient se déplacer sur un espace plus vaste, tandis que, dans le vestiaire, ils sont toujours les uns sur les autres. Le petit groupe qui oriente l'organisation de la nouvelle "cellule" sait combien l'inactivité peut être nuisible dans ce genre de situation. Il propose alors que chaque soir, après la "soupe", ait lieu une causerie. Il mène une enquête pour savoir qui peut faire un exposé et sur quoi. Les thèmes sont les plus variés. Pour des raisons évidentes, les sujets politiques sont écartés. Il y aura des causeries sur les origines du jeu d'échecs, sur l'île de Pâques, sur la structure de la matière, etc. À quelques jours d'intervalle, Vianna parlera de la tragédie grecque et des origines du théâtre, puis racontera l'histoire des nombres. Lors de la seconde causerie qui a lieu dans le vestiaire, un des soldats chargés de la garde reste à la porte et écoute attentivement le conférencier. Le lendemain, ils sont deux, puis, les jours suivants, ils sont plusieurs, très intéressés par ces "leçons". Après la fin, quand les prisonniers se lèvent, les soldats échangent quelques mots avec eux et disent combien ils sont impressionnés par l'"érudition" des détenus. Il arrive même que l'un d'entre eux s'enhardisse et pose une question lors des échanges qui suivent la prestation du "maître".

Comme lorsqu'ils sont couchés il ne reste plus un seul millimètre carré de sol libre, il faut éviter d'aller aux toilettes pendant la nuit. Seuls ceux qui dorment près de la porte des cabinets peuvent le faire sans perturber le sommeil de leurs camarades. Mais ils n'y sont pas placés par hasard... Aussi, dès que la causerie s'achève, commencent les allées et venues entre la grande pièce et les toilettes. Lorsque tous y ont fait leur tour, les prisonniers commencent à étendre les couvertures par terre. Avant que les lumières s'éteignent, ils puisent dans leur petit trésor alimentaire, parcimonieusement consommé, car personne ne sait quand un des membres du groupe restreint recevra le prochain colis.

L'expulsion

L'ORDRE D'EXPULSION SUR LE TERRAIN DE JEU

*pour Henriette Taviani, en guise de merci
d'un réfugié brésilien venant du Chili*

Combien de fois
as-tu servi

de plateau magique
aux œuvres
des nouveaux artistes ?
Combien de fois
as-tu été
débordée par les drapeaux
et le rouge
de notre jeunesse ?
Combien de fois
as-tu ouï
la chaude voix
de ton ami:
le peuple ?
Combien de fois
as-tu frémi
fécondée par la sueur
coupante
de l'ouvrier du charbon ?
Combien de fois
as-tu participé,
pelouse verte,
au grand rêve
d'un avenir de paix ?
Mais soudain
tout est changé !
Chez toi
je suis à nouveau
devenu l'étranger.
Chez toi
je suis battu,
torturé, humilié.
Chez toi
j'en suis content
car ici
c'est la vie ou la mort.
Chez toi,
pelouse verte,
de verts soldats ont les doigts
sur leurs froides gâchettes.

Et maintenant
tout est changé
Maintenant
tu pousses à l'ombre
de nos cadavres pendus.
Maintenant
tu dors au son
de nos cris étouffés.
Maintenant
tu vois à l'aube
tous les morts de la journée.
Maintenant
tu sers de route
aux bottes militaires.
Maintenant,
pelouse verte,
ton engrais n'est que le sein,
que le sang de nos martyrs.
Et quand un jour,
dans ce stade-prison,
pour l'ultime fois,
ils crieront mon nom,
une dernière fois
je te verrai,
pelouse rouge,
qui m'est désormais
interdite.

Paris, 13.V.1976

Le mardi 2 octobre, au milieu de la matinée, Vianna est sommé par haut-parleur de se présenter devant le disque noir. Il quitte les gradins avec appréhension. Un appel peut signifier le mieux — l'ordre d'aller chercher un colis auprès de la Croix-Rouge (mais il n'a pas de famille au Chili, et seules les familles sont autorisées à remettre des colis), voire l'annonce d'une libération dans la journée (il pense toujours aux paroles prononcées par l'officier qui l'avait interrogé) ou le pire — un nouvel interrogatoire, une confrontation avec un délateur, l'annonce d'un transfert vers un camp de concentration ou la prison.

De nombreux autres étrangers sont également appelés. Que peut signifier cela ? Les prisonniers passent leur temps à tenter d'interpréter les moindres signes, à essayer de faire des rapprochements, dans l'espoir de comprendre ce qui peut leur arriver, à l'instant ou plus tard. Pour compenser ses inquiétudes, Vianna veut voir dans l'appel une preuve supplémentaire de l'officialisation de sa présence dans le stade. En effet, c'est la première fois depuis son arrivée dans cette enceinte que les haut-parleurs crachent son nom. Il attend devant le disque noir. Les prisonniers passent la majeure partie de leur temps à attendre les petits événements routiniers qui rythment leur longue attente. Et pendant qu'ils

attendent, ils pensent. Mais la pensée qui ne dispose pas de repères sûrs a tendance à s'égarer, et souvent dans les mauvais méandres des supputations.

Un officier arrive au disque noir. Un à un il appelle les noms de ceux qui s'y trouvent, tous étrangers : « À la suite de votre interrogatoire, une décision a été prise à votre égard. Vous êtes expulsé du Chili. » À chaque fois, l'intéressé accueille ce "verdict" avec soulagement. Vu les circonstances, c'est la moins mauvaise des solutions. Jusqu'au dernier moment, Vianna espère entendre : « Vous êtes placé en liberté conditionnelle. » Il est aussi prêt à se faire signifier un placement en camp ou en prison. La seule chose qu'il ne veut pas écouter est ce qui depuis un moment ressemble à un refrain : « Vous êtes expulsé du Chili. » Il veut y rester. Il souhaite y rester. Il tient à y rester. Pour lui, le plus important est de rester au Chili, d'être près de ses camarades et, d'une manière ou d'une autre, participer avec eux à la lutte contre la dictature. Il entend la voix de l'officier qui égrène son nom à rallonge, et le refrain qui revient pour finir comme un couperet : « ...expulsé du Chili. » Finies les illusions. Il peut faire demi-tour et regagner les gradins, où l'attendent ses amis, anxieux d'apprendre la raison pour laquelle il avait été appelé devant le disque noir. Il s'y dirige lentement, en essayant d'assumer la nouvelle réalité.

Une certitude et beaucoup d'interrogations

Arrivé sur les gradins, il informe ses camarades, qui sont presque aussi déçus que lui. Pour eux, il n'est pas un étranger. C'est un des leurs. Ils discutent de la situation. Ils lui disent de ne pas s'en faire, de leur faire confiance. Bientôt ils renverseront la dictature, et il pourra revenir. Les illusions sont coriaces...

Après la déception, arrivent les inquiétudes. Expulsé, certes, mais quand ? Comment ? Vers où ? Vers le Brésil ? Autant dire vers la mort. Une nouvelle attente commence, peuplée de nouvelles angoisses. Oseraient-ils le renvoyer au Brésil, au mépris des traités sur l'asile ? Vianna se met à supputer l'avenir. Ses camarades l'y aident, en tentant de le rassurer, ce qui n'est pas évident.

Les prisonniers n'ont aucune connaissance de la situation à l'extérieur du stade, et encore moins de la façon dont réagissent les pays européens. Ils ont la certitude que les États-Unis approuvent le coup d'État, puisque les Américains y sont pour beaucoup. Ils sont aussi sûrs que les pays du bloc soviétique le condamnent. Sur un lambeau du seul journal qui paraît pour le moment, *La Tercera*, bien entendu totalement contrôlé par les militaires, ils avaient appris que la Chine avait reconnu le régime militaire. Ils étaient restés stupéfaits, bien qu'ils n'eussent pas encore su que l'ambassade chinoise à Santiago avait refusé d'ouvrir ses portes à ceux qui voulaient s'y réfugier, y compris à ceux qui se déclaraient maoïstes, allant même jusqu'à refouler les quelques-uns qui étaient parvenus à sauter par-dessus le mur. Enfin, ils ne savent rien de rien. Alors, pourquoi des militaires qui n'avaient pas hésité à faire donner l'aviation contre le palais présidentiel se gênaient-ils pour livrer des réfugiés à leurs congénères latino-américains ? Vianna a de quoi être inquiet.

Heureusement, les tâches routinières sont là pour l'occuper. Il y a l'organisation des causeries, les petits détails liés à l'organisation de la vie dans le vestiaire, les conversations sur la vie en prison. Bien qu'il soit l'un des plus jeunes de sa "cellule", il jouit d'un certain prestige, entre autres, parce qu'il est au Chili en tant que victime d'une dictature militaire. Il a aussi écrit une pièce sur la torture. Il est l'un des rares étrangers dans le vestiaire, car les autres se sont plus ou moins regroupés par nationalités lors du transfert depuis la "grotte". Seuls deux ou trois Chiliens plus âgés ont connu la répression de la fin des années quarante et du début des années cinquante, déclenchée par González Videla, un traître, qui, après avoir été élu à la présidence de la République grâce à la gauche, unie dans un Front populaire, avait promulgué une loi de « Défense de la démocratie », qui lui permettait de s'acharner en toute légalité contre les militants de gauche, notamment les communistes. D'ailleurs, la rumeur courait que les militaires avaient installé un camp de concentration à Pisagua, au même endroit où, en son temps, González Videla avait fait interner des milliers de Chiliens. Plus tard, on saura que ce n'était pas une simple rumeur. L'un des compagnons d'arrestation de Vianna, celui dont il n'aura été séparé que quelques jours à la fin de son séjour au stade National, y passera plus d'un an par la suite.

Une lueur d'espoir, et la folie nécessaire

Environ une semaine après, entre le lundi 8 et le jeudi 11 octobre — Vianna n'est pas très sûr de la date —

avant huit heures, les militaires viennent chercher les étrangers dans les vestiaires. C'est la grande inquiétude. Est-ce l'expulsion ? Si oui, vers où ? Il n'y a pas de choix, il faut y aller. Ils ne savent pas s'ils reviendront. Par mesure de précaution, ils disent adieu à leurs camarades, aussi inquiets qu'eux-mêmes. Ils quittent les "cellules" et sortent dans le couloir. Un rapide coup d'œil autour et chacun s'aperçoit que tous les étrangers du secteur sont dans la même situation. Ils n'ont pas trop le temps de se poser des questions. Les soldats les poussent dehors.

Très vite, ils sont sur le terrain de jeu, en compagnie des autres étrangers détenus dans les divers secteurs du stade. Ils sont entre six cents et huit cents. Un officier, qui se présente comme le « *responsable des étrangers* », leur ordonne de se mettre en rang par dix. Il n'est pas antipathique, plutôt souriant, affable, lançant de petites plaisanteries, ne criant jamais. Muni d'un porte-voix, il les informe qu'ils sont rassemblés là car le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) doit leur rendre visite. Personne ne sait ce qu'est cet organisme, quelles sont ses compétences, ce qu'il vient faire. Mais le simple titre de l'organisation les rassure, notamment la référence aux Nations unies. En tout cas, il est clair que ce ne sont pas des gens supposés leur vouloir du mal. L'attente se fait moins pesante.

IL FAUT VIOLER LES FRONTIÈRES ISSUES DE LA COLONISATION

sur la ligne étroite
de sa frontière
un homme marche
conscient
du danger de la chute

Paris, 21.XI.1984

Ce matin, sur le terrain de jeu, Vianna a une réaction totalement absurde à première vue. Il l'explique pourtant. Il ne s'agit point d'une explication *a posteriori*. Pendant que les faits se déroulent, il a une parfaite conscience de la folie de son geste et de ses motivations. Selon lui, il faut d'abord comprendre que dans des situations comme celle qu'il vit, la stratégie des geôliers consiste à tenter de réduire le prisonnier à sa condition animale. Toutes les énergies du prisonnier sont instinctivement occupées à deux choses : se maintenir en vie, avec le moins de dégâts possible, et manger. Tout le reste, au moins pour Vianna, est le résultat d'un effort délibéré de la raison. Il faut que, par tous les moyens compatibles avec l'objectif qu'il poursuit, le prisonnier affirme sa condition humaine, que l'ennemi tente d'anéantir. D'une manière ou d'une autre, il faut qu'il s'invente un domaine où il est encore capable d'imposer son choix. Peu importe s'il est dérisoire. Tant qu'il peut choisir, il sait qu'il demeure un être humain. Comment cependant exercer ses facultés de choix lorsque la moindre incartade, le moindre faux pas est sanctionné par les coups de pied, de poing, de crosse ou de feu ? Lorsque sa vie ne vaut strictement rien pour ceux qui ont la certitude de pouvoir abattre impunément un prisonnier ?

D'abord, Vianna trouve un curieux moyen d'affirmer son humanité, un moyen contre lequel les militaires ne peuvent rien — ne serait-ce que parce qu'il leur est inconnu — mais qui peut mettre sa santé, voire sa vie, en danger. Lorsqu'il arrive au stade National, il constate que, depuis son arrestation, il n'a pas déféqué. Il décide alors de ne pas le faire tant qu'il n'aura pas été interrogé. À partir d'un certain moment, ses proches camarades s'aperçoivent de la situation et le questionnent. Il leur explique sa décision, se fait traiter de fou, mais tient bon. Il reste pratiquement trois semaines sans aller à la selle. Il n'ira que le 1^{er} octobre, et c'est un fleuve de sang qui s'écoule de lui. Peu importe. Il sait que les militaires n'ont pas réussi à briser sa volonté. Il avait pris une décision et s'y était tenu. Le sang qu'il voyait se répandre dans cette cuvette à la turque était le sang d'un être humain, pas celui d'un simple animal.

L'absurdité de ce processus — mais tout est absurde dans le Chili de Pinochet — est la même qui préside au geste qu'il accomplit ce matin d'octobre, mais qui se situe sur un plan différent. Le risque qu'il prend ne dépend plus seulement de lui. Il ne s'agit plus d'affirmer sa volonté sur lui-même, mais sur l'incarnation de l'adversaire qu'il a face à lui. Vianna pense aujourd'hui que les événements qui se déroulaient depuis le 30 septembre — son interrogatoire, la notification de son expulsion et la présence annoncée du HCR — se sont combinés pour provoquer chez lui le besoin irrépressible d'affirmer son

humanité non plus dans le secret de son intimité, mais face à celui pour qui il n'est rien d'autre qu'un mort en sursis.

Ce matin-là, les détenus étrangers n'ont pas encore pris leur "café", car ils ont été ramassés dans leurs "cellules" avant la tournée quotidienne. Les agents du HCR tardent à arriver, certainement du fait des maîtres du pays eux-mêmes. Il est déjà dix heures du matin. Or, justement le jour où les prisonniers doivent rencontrer ceux dont la fonction première est de les protéger, il ne faut pas qu'ils aient une raison aussi banale de se plaindre. Les militaires décident donc de leur faire apporter l'infect breuvage et le sempiternel petit pain rassis sur le terrain de jeu, où ils sont toujours debout, en rang par dix. L'organisation militaire est implacable : pour la distribution du "petit déjeuner", il faut que les détenus se rangent en file indienne. Vu le nombre de personnes concernées, le passage d'une formation à l'autre prend naturellement du temps. Néanmoins, il faut faire vite. Le HCR peut arriver à n'importe quel moment.

Comme tous les soldats chiliens, ceux qui se trouvent dans le stade sont des appelés du contingent à qui leurs officiers ont dit et répété que « *les marxistes* » avaient conçu un plan pour « *exterminer tous les militaires* » le 18 septembre, lors du défilé de la fête nationale, et que seule la « *découverte du plan Z* » avait motivé le coup d'État. Et, bien entendu, les concepteurs et instigateurs de ce plan ne pouvaient être que ces « *marxistes étrangers* » qui profitaient « *des largesses de l'Unité populaire* » et n'avaient pour objectif que la « *désagrégation de la société chilienne pour lui imposer la dictature du prolétariat* ».

Les soldats commandent aux prisonniers de se mettre en file indienne, « *et plus vite que ça !* » Leurs cris sont appuyés par les coups de crosse. C'est absurde. C'est injuste. C'est insensé. Vianna voit la crosse qui s'abat sur lui. De façon à la fois rationnellement instinctive et instinctivement rationnelle, sa formation militaire ressort, et il pare le coup, selon les règles de l'art, le bras plié à quarante-cinq degrés, la main en coupe. Le soldat, un jeune homme qui ne doit pas avoir plus de dix-huit ans — Vianna en a vingt-cinq — a, lui-aussi, reçu une formation militaire. De manière réflexe, il retourne le fusil, l'arme, le pointe sur ce fichu étranger qui ose lui résister. Moins d'un mètre les sépare. Autour, tous, prisonniers et soldats, sont figés, les yeux braqués sur cet affrontement totalement inattendu. Vianna pose les poings sur ses hanches, regarde le soldat dans les yeux. Il sait que le soldat peut tirer, et qu'aucune sanction ne le frappera. Il sait que d'autres ont déjà été tués devant leurs camarades. Un de plus, un de moins, qu'importe. Dix-huit mille personnes l'auront vu, auront poussé un cri d'horreur, auront été envahies par la révolte impuissante, et la routine aura repris son emprise sur les êtres. Mais il a besoin d'affirmer publiquement sa capacité de résister, d'affirmer pour lui même qu'il est capable de choisir, même si ce choix signifie sa fin. De façon absurde, il choisit de ne plus accepter ces coups absurdes qu'il subit depuis quelque quatre semaines absurdes et que, jusque là, il avait acceptés pour préserver sa vie. Il y va de son humanité, de sa dignité vis-à-vis de lui-même. Ils sont là, pupilles contre pupilles. Il parie sur la dignité, sur l'humanité du soldat. Le prisonnier s'adresse au militaire, tout bas, entre les dents, mais avec une certaine douceur : « *Tire connard ! Tire ! Dix-huit mille personnes te regardent. Tire ! Tire connard ! Tire !* ». Ni avant ni après, Vianna n'a échangé un regard aussi intense avec qui que ce soit. Le soldat non plus certainement. Un silence absolu règne entre les deux hommes et autour d'eux. Sans décoller ses yeux de ceux du prisonnier, le soldat baisse lentement le fusil. Lentement, militaire et détenu se tournent le dos, sans un mot. Le tout ne dura pas une minute.

Le syndicaliste uruguayen — qui reste son compagnon de "cellule" — et quelques Brésiliens qui connaissent Vianna l'entourent et le traitent de fou. Il est d'accord, c'était fou. Mais ce coup de folie lucide lui avait été indispensable. Et puis, les soldats ne cognent plus, ne crient plus. Les prisonniers boivent enfin leur "café" et mangent leur pain rassis quotidiens.

Le HCR

Enfin, les agents du HCR arrivent. Ils se présentent, expliquent aux détenus que la mission de leur organisme est de protéger les réfugiés, et leur disent qu'ils sont tous des réfugiés selon la convention de Genève. « *Non ! Non ! Pas les conventions de la Croix-Rouge de 1949. Il s'agit de la convention de Genève de 1951 sur les réfugiés.* » De ce fait ils sont placés sous la protection du HCR, qui s'occupe de trouver un pays pour les accueillir. Ils distribuent des formulaires de plusieurs pages qu'il faut remplir.

Certains sont méfiants. Et s'il s'agit d'une ruse des militaires chiliens ? Ou des militaires de leurs pays d'origine ? Mais non ! Ça n'a aucun sens. Les questions du formulaire portent essentiellement sur l'état civil. Les militaires, ceux d'ici et ceux de là-bas, le connaissent depuis longtemps. Ils n'ont aucun besoin de monter une telle comédie. C'est absurde. Certains n'en démordent pas. Le personnel du HCR tente de les rassurer par tous les moyens dont ils disposent, notamment leurs cartes de service.

Le formulaire contient une rubrique précise : « *Indiquez, dans l'ordre de préférence, cinq pays où vous souhaiteriez être réinstallé* ». Comme ses codétenus, Vianna réfléchit longuement. Puisqu'il doit quitter le Chili contre son gré, il souhaite rester le plus proche possible de cette société à laquelle il a adhéré corps et âme. Il faut donc rester en Amérique latine. Le seul hic, c'est que, à l'exception du Mexique et du Venezuela, tous les autres pays, ou presque, sont sous la coupe de dictatures militaires ou de régimes militaires à façade civile. Au Pérou, néanmoins, le régime militaire est « *progressiste* ». C'est un pays voisin du Chili. Va donc pour le Pérou en tête de liste. Suit le Mexique, où il sait que quelques Brésiliens sont réfugiés depuis des années. Curieusement, l'idée d'aller au Venezuela ne traverse même pas son esprit. De toute façon, cela ne lui semble pas très important. L'un ou l'autre des deux pays qu'il a déjà inscrits sur la liste voudra bien de lui. « *Faut-il vraiment indiquer cinq pays ?* » La réponse est assez diplomatique. « *Personne ne peut vous contraindre à écrire quoi que ce soit sur le formulaire. Vous pouvez même ne mettre aucun nom de pays. Mais il vaut mieux donner cinq noms. On ne sait jamais...* » Alors, Vianna passe en revue les pays européens. Son critère est très spécifique : le théâtre. Le choix est vite arrêté. L'Italie, pour le *Piccolo Teatro* de Milan, la Pologne, car Grotowski y a son laboratoire théâtral, la République démocratique d'Allemagne, puisque le *Berliner Ensemble* s'y trouve. La liste est complète, le formulaire est rempli.

Les agents du HCR finissent de ramasser les feuilles. Sous peu, les prisonniers auront de leurs nouvelles. Il faut rester confiant. Les choses vont s'arranger. On s'occupe d'eux. De toute façon, quelqu'un viendra désormais leur rendre visite régulièrement. « *À très bientôt.* » En effet, deux ou trois jours après, l'une des personnes qu'ils avaient rencontrés lors de la première visite, une jeune femme, probablement italo-argentine, se présente. Les détenus étrangers se sentent protégés. Ils reprennent espoir. Pour la première fois, ils peuvent envisager sérieusement leur libération. La joie n'éclate pas cependant. « *Et les camarades chiliens ?* » Le HCR ne peut rien pour eux. Il ne peut pas s'occuper des nationaux. Le réfugié est, selon le droit international, « *quelqu'un que se trouve hors de son pays* ». Et ce n'est pas simple pour le HCR d'imposer à la junte militaire sa présence dans le stade pour s'occuper des seuls étrangers.

Hardiesses

Le jeudi 11 octobre approche. Là, aucun doute sur la date. Le coup d'État a un mois ce jour-là. Depuis plusieurs jours, les prisonniers les plus militants réfléchissent à cette date symbolique. Il faut faire quelque chose pour marquer le coup. Une idée surgit : « *À midi, on fait une minute de silence.* » C'est simple, et il n'est pas interdit de se taire. Le bouche à oreille commence. L'idée n'est pas mauvaise, mais le geste ne doit pas passer inaperçu. Il est vrai que le brouhaha est permanent pendant la journée. Mais il n'est pas sûr que le silence soit total. « *Bon. Alors, à midi, on se lève et on fait une minute de silence.* » La consigne complète commence à circuler.

Le jour fatidique arrive. Les plus engagés sont anxieux. Ça marchera ou pas ? Midi sonne. Les premiers prisonniers se lèvent. Presque tout le stade suit. Le silence est presque total. Comparé au boucan qui règne d'habitude dans l'enceinte, c'est un grand succès. C'est leur première manifestation collective. Et c'est important. L'affaire du jeune Corvalán¹⁰ aura lieu quelques jours après. Quelques journées s'écoulaient encore, et un événement inattendu survient.

Souvent, dans l'après-midi, des départs ont lieu. Les prisonniers libérés sont rassemblés sur le terrain de jeu, toujours en rang par dix. Lorsqu'ils y sont tous, un étrange rituel commence. Un à un, colonne par colonne, les prisonniers avancent jusqu'à l'un des buts et lâchent leur couverture par terre. C'est le sésame. Pas de couverture, pas de sortie. Presque une semaine durant, aucune sortie, du moins collective, n'avait eu lieu.

¹⁰ Cf. page 55.

Ce jour-là, huit cents détenus au bas mot — peut-être plus de mille — sont sur le terrain de jeu. Le rituel se déroule lentement. Il fait très chaud. L'impatience de ceux qui, sous le soleil, attendent de pouvoir avancer pour déposer leur couverture sur le tas qui se forme se fait de plus en plus sentir. Soudain, le prisonnier dont c'est le tour jette sa couverture avec un geste appuyé. Le suivant accentue encore le geste. Le troisième le fait avec véhémence. Alors, sur les gradins, quelqu'un applaudit. Les autres prisonniers, qui regardent attentivement le déroulement de la sortie, suivent. Tout le stade applaudit. Le quatrième sortant s'arrête à côté de l'amas de couvertures, tient la sienne par l'un des bouts et la fait tourner très vite avant de la jeter avec rage. Les applaudissements redoublent. Le héros lève le poing gauche. C'est le délire. Les militaires sont dépassés. Sans doute craignent-ils l'émeute. Ils accélèrent le mouvement. Les sortants doivent aller au pas de charge. Ils se bousculent. Les tas de couvertures se multiplient, les uns à côté des autres. L'atmosphère est frénétique. Les applaudissements ne s'arrêtent plus. Les cris fusent. Les rares sortants qui, timorés, n'accomplissent pas le geste rituel pour marquer d'une façon ou d'une autre leur solidarité sont hués. L'hymne *Venceremos* se fait de nouveau entendre. Les militaires pressent encore les opérations. Les détenus laissent maintenant les couvertures pratiquement sur place. Ça y est. Le dernier sortant s'est débarrassé de sa couverture. Tout le monde est épuisé. Militaires et prisonniers sont abasourdis, perplexes.

Seule conséquence immédiate : les rassemblements en vue des départs ne se font plus sur le terrain de jeu, mais dans les coursives du stade, loin des yeux de ceux qui restent en détention. Vianna pense que cet événement a pesé lourd dans la décision des militaires de vider au plus vite le stade National. Il est vrai que la junte y était aussi tenue par la date du match de qualification pour la coupe du monde que l'équipe chilienne devait jouer contre celle de l'URSS. Les Soviétiques avaient déjà annoncé qu'ils refusaient de jouer contre l'équipe chilienne, de se rendre au Chili et, encore plus fermement, de jouer dans le stade-prison. Mais pour que le Chili soit déclaré vainqueur par forfait de l'adversaire, il faudrait encore que son équipe soit présente sur le terrain, dans un stade en conditions d'accueillir un match. Il n'empêche, ce jour-là, les généraux chiliens ont dû comprendre le danger que représentait le maintien ensemble d'un si grand nombre de prisonniers. En tout cas, Vianna en est convaincu.

Une douce illusion

Le lundi 15 octobre, un peu après dix heures, les haut-parleurs égrènent plus d'une centaine de noms d'étrangers. Les prisonniers appelés sont rassemblés dans un tronçon du large couloir interne situé dans la partie basse du stade. Pratiquement toutes les nationalités latino-américaines — hormis la chilienne, bien entendu — sont représentées dans le groupe. Est-ce la libération ? Toutefois, ils ne voient que des militaires autour d'eux. Où sont les agents du HCR ? Les militaires vont-ils braver la communauté internationale et renvoyer les prisonniers dans leur pays d'origine ? Comme à chaque fois que la routine est brisée, l'incertitude envahit les détenus. L'attente n'est pas longue. Chacun est pris en photo — face et profil, avec plaquette d'identification — et doit signer une déclaration pour certifier qu'il a été bien traité pendant son séjour dans le stade. Personne ne s'y refuse. À l'extérieur, il sera toujours temps de dénoncer la violence du régime militaire, la torture et l'arbitraire. À présent, le doute n'est plus permis. Ils sont sur le point de retrouver la liberté. La séance photo prend fin. Ils sont placés dans un secteur des tribunes supérieures, juste en dessous des cabines de radio. Ils sont détendus.

De loin, par signes, Vianna fait savoir à ses amis chiliens que tout va bien. Il regrette de ne pas avoir pu leur donner l'accolade d'adieu. Les soldats sont gentils avec les prisonniers, bavardent avec eux, leur offrent des cigarettes. Le temps passe, rien n'arrive. Les autocars qui doivent les transporter sont en retard, dit-on. Ce n'est pas grave, pensent-ils. Une heure de plus, une heure de moins... Vers quinze heures, le sympathique officier qui, quelques jours auparavant, s'était présenté comme le responsable des étrangers arrive et lance aux soldats : « *Aucun Argentin, aucun Brésilien, aucun Uruguayen ne sort.* » Perplexité et consternation générales. Que peut signifier une telle consigne ? Un simple choix technique dû au manque de place dans les autocars ? Les Brésiliens constituent le groupe national le plus nombreux. Ceci peut expliquer cela. Une demi-heure plus tard, les prisonniers d'autres nationalités que les trois discriminées commencent à partir. Ceux qui restent demeurent confiants et disent « *À bientôt* » à ceux qui s'en vont.

À l'abandon

Les heures s'écoulaient. Ceux qui sont restés attendent. Vers dix-sept heures, comme à l'accoutumée, les prisonniers rentrent en direction des "grottes" ou des vestiaires. Sauf les Argentins, Brésiliens et Uruguayens qui auraient dû quitter le stade ce jour-là. Les soldats qui montent la garde sont également rentrés pour accompagner les détenus. Chaque fois qu'un militaire passe, ces étrangers abandonnés s'adressent à lui pour demander quel sort on leur réserve. Aucun ne le sait. La nuit tombe. La situation devient absurde. Ils ont faim. L'heure de la "soupe" est passée. Apparemment, on les a oubliés. Vingt heures sonnent. Ils s'apprêtent à passer la nuit sur les fauteuils métalliques, enveloppés dans leurs couvertures. Un adjudant passe : « *Qu'est-ce que vous faites là ? ! !* » « *Nous aurions bien aimé le savoir ! ! !* » « *Vous ne pouvez pas passer la nuit ici.* » Le militaire se gratte la tête. « *Bon... Dans mon secteur, j'ai un vestiaire vide. Je vais vous y placer pour la nuit. Mais, attention !, je vous mettrai dehors à cinq heures, car demain j'ai un arrivage. Allez ! En route !* »

FAIT DIVERS

un homme
mis au cachot
y cherche une étoile
la trouve et l'attrape
l'embrasse
l'étreint
éclate

encore un prisonnier classé :

« SUICIDES »

Paris, 13.XII.1977

Le vestiaire disponible se trouve du côté opposé. Les prisonniers descendent vers le terrain de jeu, que traverse la colonne, l'adjudant en tête. « *Allez ! Couchez-vous ! À cinq heures je vous ramène là où je vous ai trouvés.* » Ils sont plusieurs dizaines de détenus à s'y entasser comme ils peuvent. Ils bavardent entre eux, spéculant sur les raisons susceptibles d'expliquer la situation *sui generis* dans laquelle ils se voient. Aucune des hypothèses évoquées n'est satisfaisante. Il faut dormir. Demain il sera temps d'éclaircir les choses. Comme promis, à cinq heures l'adjudant les réveille. Ils se débarbouillent et, vers cinq heures et demie, sous la conduite du militaire, commencent à se diriger vers les tribunes. À peine les premiers ont-ils posé le pied sur la piste d'athlétisme, qu'un prisonnier sort en courant par l'une des issues du secteur où ils viennent de passer la nuit : « *Mon adjudant ! Mon adjudant ! Un détenu s'est pendu !* » Le silence se fait. « *Allez ! Allez ! Au pas de charge !* ». L'adjudant les place au même endroit où ils se trouvaient la veille et s'en va s'occuper du pendu. Les prisonniers ont un goût amer dans la bouche. Ils se remettent à attendre. Ce qui leur arrive a quelque chose d'inouï. Les soldats qui les surveillent sont incapables de leur donner une explication. Ils paraissent aussi déroutés qu'eux. Le temps est encore une fois suspendu.

En fin de matinée, l'officier chargé des étrangers fait son apparition. Assailli de questions, il n'a qu'une réponse : « *Il faut attendre.* ». Quelques heures plus tard, en début d'après-midi, il revient, accompagné d'un officier très grand, large d'épaules, baraqué, imposant, portant des lunettes noires sur un visage impassible. Il se tient à côté de son collègue, les bras croisés en dessous de la poitrine. Celui que les détenus connaissent déjà prend la parole : « *Je viens vous dire au revoir... [Ça y est !, pensent les prisonniers, cette fois-ci on part !] Je suis appelé à d'autres fonctions. Je quitte le stade et je voudrais vous présenter mon remplaçant [dont il ne prononce pas le nom, bien entendu]. C'est lui qui s'occupera de vous désormais.* » Et les deux officiers partent, laissant sans réponse les questions pressantes des détenus au sujet de leur sort et de leur nourriture. En tout cas, ils ont l'impression d'avoir perdu au change. Le nouveau responsable des étrangers est à l'opposé de son prédécesseur, homme

affable et souriant. Vers dix-sept heures, encore un événement surprenant : on leur apporte la “soupe” sur place. Tout cela est définitivement très déroutant. Comme la veille, les autres prisonniers sont rentrés dans leurs “cellules”, et ils sont là, de nouveau seuls, à se demander ce que peut signifier tout cela. Comme la veille, vers vingt et une heures, le même adjudant passe. « *Encore là ?* » « *Eh oui !* » « *Mais enfin ! Vous ne pouvez pas passer la nuit là tout seuls ! Bon, venez. Le vestiaire est toujours vide. Mais vous le savez déjà : à cinq heures, tout le monde debout !* ». La fin de la journée de ce mardi 16 octobre semble identique à celle de la veille. Les spéculations vont bon train, mais la perplexité demeure.

La terre tremble

Les prisonniers entament les préparatifs pour passer une nouvelle nuit d’incertitude. Plusieurs d’entre eux se sont déjà allongés. Soudain, une secousse. Ils se lèvent. Le mouvement vers la porte, déjà cadenassée, s’amorce. Une nouvelle secousse, un peu plus forte. En restera-t-on là, ou un tremblement de terre commence-t-il ? Le couloir d’issue du vestiaire est déjà plein. Avec trois autres détenus, Vianna cogne sur la porte métallique, sommant le soldat de garde d’ouvrir. Ils savent que si le militaire ne s’exécute pas, il y aura au moins des blessés. La pression sur eux se fait sentir. Ils insistent. Ils sont calmes, mais ils crient vers le soldat qu’il y aura des morts s’il n’ouvre pas la porte immédiatement. Plusieurs prisonniers crient. Il y a des personnes qui sont prises de panique au moment d’un tremblement de terre. Vianna et ses trois camarades sont plaqués contre la porte. Ils argumentent toujours. La terre commence à trembler. Clic ! Bruit de chaînes. La porte s’ouvre. Des soldats pointent sur les prisonniers leurs fusils armés. Tous les détenus sortent dans le couloir. C’est fini. Est-ce vraiment fini ou y aura-t-il un nouveau tremblement de terre ? L’hypothèse est fort plausible. Les prisonniers discutent longuement avec les soldats, qui finissent par accepter de ne pas remettre le cadenas sur la porte. Ils sont aussi inquiets que les détenus. Cette question est importante, car nombreux sont les êtres qui redoutent les tremblements de terre au point de ne plus se maîtriser lorsqu’une simple secousse survient. Comme d’habitude, plusieurs répliques sans gravité se font encore sentir, empêchant les plus craintifs de fermer l’œil.

Retour au bercail

Mercredi 17 octobre. Cinq heures du matin. L’adjudant les réveille. Une demi-heure plus tard, ils fouillent la piste d’athlétisme, pour aller vers “leurs” tribunes. La journée s’écoule sous le signe des hypothèses, sitôt formulées, sitôt abandonnées, à la suite d’un argument de bons sens qui les rend immédiatement caduques. L’officier qui s’occupe d’eux ne vient pas les voir. C’est à peine si, de temps en temps, à travers l’ouverture qui mène dans le couloir interne, ils l’entr’aperçoivent qui passe. Ils attendent. Ils ne savent pas ce qui les attend.

L’heure du retour des prisonniers dans leurs “cellules” approche. Aucune information, aucune nouvelle. L’impression est celle d’un disque rayé que l’on ne peut ni arrêter ni faire avancer. Vianna prend une décision : il va rejoindre ses amis dans “son” vestiaire. Il le communique à ses compagnons d’infortune — qui se demandent s’il n’a pas perdu la tête — et monte quelques marches en direction de la sortie des tribunes. Les soldats qui montent la garde — auxquels, depuis deux jours, les détenus achètent des cigarettes et avec lesquels ils parlent relativement longtemps — sont parfaitement au courant de la situation insolite dans laquelle se trouvent ces quelques dizaines d’étrangers. D’un ton neutre, Vianna s’adresse au soldat posté devant la sortie : « *Je regagne mon vestiaire.* » Avec un haussement d’épaules, le soldat s’écarte et le laisse passer.

Il franchit l’ouverture qui débouche sur le couloir interne — seul chemin permettant d’éviter la grille qui sépare les tribunes des gradins — et marche d’un pas assuré le long de ce couloir gris en béton apparent. Personne ne lui pose de question. Il a conscience de l’absurdité de sa situation. Certes, les prisonniers circulent seuls pour aller de leur “cellule” ou des gradins jusqu’au disque noir, mais, à présent, il quitte de son propre chef l’endroit où les militaires l’avaient placé et passe d’un secteur à un autre sans aucune autorisation. Il ressort sur les gradins, en se demandant comment le responsable du secteur de “son” vestiaire réagira, car il a l’intention de se présenter à lui. Il aime les choses claires.

Lorsqu’il arrive sur la portion des gradins où se trouvent ses amis, les détenus finissent de rentrer vers

les “cellules”. L’adjudant est à l’entrée du couloir, surveillant le mouvement. En voyant Vianna qui s’adresse à lui, il s’exclame : « *Encore là ? !* ». Le prisonnier lui explique la situation qu’il vit depuis plus de deux jours et lui communique qu’il a décidé de revenir auprès de ses amis. La réaction du militaire le surprend. « *Pour moi, vous avez quitté le secteur. Vous n’êtes plus là. Vous n’existez plus pour moi. Si vous voulez rester là, c’est votre problème. Je ne vous connais pas. Je ne vous vois pas. Je ne sais pas que vous êtes là.* »

Vianna va vers “son” vestiaire. Ses amis l’entourent et veulent savoir ce qui lui est arrivé. Il le leur explique par le menu, pendant qu’ils avalent la “soupe”. Entrés dans leur “cellule”, ils continuent de parler, jusqu’à l’heure de la causerie. Après celle-ci, pendant qu’ils savourent quelques biscuits et un peu de confiture, ces mets succulents arrivés dans un colis reçu par l’un d’entre eux, les amis passent en revue différentes explications possibles, sans arriver à une conclusion sur ce qui arrive au groupe d’étrangers dont la procédure de sortie a été arrêtée en cours de route.

Une surprise inquiétante

Le samedi 20 octobre, après deux journées parfaitement anodines, Vianna est depuis peu sur les gradins, où il bavarde avec ses amis. Il est content d’être avec ses camarades chiliens. D’où il se trouve, il voit le groupe des étrangers qui attend la sortie, toujours sur les mêmes tribunes. Il apprendra plus tard que le vestiaire “provisoire” était devenu leur “cellule” habituelle. Il est environ dix heures. Les haut-parleurs commencent à appeler des détenus. Comme d’habitude, le silence se fait. Ce sont des prénoms et des noms manifestement brésiliens. Vianna redouble d’attention. Est-ce enfin le départ ? Soudain, il pâlit, son sang se glace. Il se tourne vers ses amis : « *Ce sont les militaires brésiliens.* » « *Comment peux-tu le savoir ?* ».

L’explication est assez simple. Selon la coutume ibérique, qui perdure également en Amérique latine, presque tout le monde porte le nom de son père et celui de sa mère. Toutefois, bien que ce soit toujours le nom du père qui serve de repère, la tradition hispanique le place avant le nom de la mère, tandis que la tradition lusitanienne procède à l’inverse. Or le haut-parleur vient de cracher le nom complet de Pedro Vianna selon l’ordre usité au Brésil, contrairement aux fois précédentes, quand il était appelé à la façon chilienne. En outre, plusieurs jours auparavant, une rumeur, sortie on ne sait d’où, signalait la présence de militaires brésiliens dans le stade. C’est donc vrai, et cela explique la suspension du processus de sortie des Brésiliens.

Vianna est profondément inquiet. Doit-il obtempérer ou faire la sourde oreille ? Il réfléchit vite. Ne pas y aller ne pourrait qu’aggraver son cas. Tôt ou tard, les militaires chiliens finiraient par venir le chercher, et il serait accusé de refus d’obéissance. Il se dit aussi qu’il y a une petite chance que les choses se passent bien. Somme toute, sa présence dans le stade est officielle, il figure sur les listes du HCR. Néanmoins, il sait également que tout est possible, y compris que les fascistes chiliens le livrent à leurs congénères brésiliens. Il tient à donner l’accolade à ses amis. Il leur dit que c’est peut-être la fin pour lui. Ils ont tous les larmes aux yeux.

Une quinzaine de Brésiliens se retrouvent au pied du disque noir. Un militaire les conduit dans le secteur des cabines de radio. Ils sont placés dans un couloir qui longe un grand hall. L’attitude des militaires chiliens — officiers et soldats — est détendue. Ils acceptent d’offrir des cigarettes aux prisonniers, les autorisent à se rendre dans les toilettes — accompagnés, naturellement — et ne font pas montre d’hostilité à leur égard. Après une attente relativement courte, mais qui, pour les prisonniers, semble se prolonger outre mesure, un militaire chilien appelle le premier nom, sous sa forme brésilienne.

Des inquisiteurs muets

Vianna est le quatrième ou le cinquième du groupe à être appelé. Il est introduit dans une grande pièce, dont la première partie forme une sorte de grand vestibule. Il se voit face à quatre hommes en civil, mais à l’allure militaire. D’après leur type physique — l’un des quatre, un gros malabar, est mulâtre, phénotype pratiquement inexistant au Chili — ce sont, évidemment, des Brésiliens. Même si les apparences sont souvent trompeuses, un autre signe ne laisse planer aucun doute sur l’origine des ces indi-

vidus. Ils ne parlent absolument pas. Ils s'adressent au prisonnier par gestes. L'un d'entre eux se met à fouiller Vianna, allant jusqu'à lui indiquer d'enlever ses chaussures, qui sont minutieusement examinées. Les militaires brésiliens donnent l'impression de chercher de fausses semelles ou de faux talons. La scène, en elle-même, a quelque chose de ridicule.

La fouille achevée, les officiers brésiliens poussent le prisonnier dans la deuxième partie de la pièce. Leur attitude extrêmement agressive fait comprendre à Vianna qu'il risque gros. Aucun mot n'a été prononcé. Il se prépare au pire. À sa grande surprise, il est accueilli par deux jeunes officiers chiliens, assis à une longue table rectangulaire, l'un du côté opposé au prisonnier, l'autre à un chevet. Le premier dit au détenu de s'asseoir, sort une fiche et commence l'interrogatoire d'identité. Vianna prend deux décisions : puisque les Brésiliens — qui sont autour — ne se présentent pas en tant que tels, il ne parlera qu'espagnol et, puisqu'il va mourir — il en est certain — il décide de s'amuser au dépens des militaires. Inconsciemment, il tente de gagner du temps. Un temps dérisoire.

« Nom ? » « Comme on le porte au Chili ou comme on le porte au Brésil ? » Pour lui, c'est une façon de signifier à tous qu'il a compris de quoi il s'agit. « Comme au Brésil. Prénom ? » « Pedro Marcos. ». L'officier chilien l'inscrit sur la fiche. « Nom ? » « de Almeida » Ce nom de famille existe en espagnol, mais s'écrit avec "y". « Non. Non. Almeida, avec "i". ». Le Chilien déchire le papier et prend une nouvelle fiche. « Pedro Marcos de Almeida... » Le prisonnier poursuit « Gomes ». Or, en espagnol, ce nom de famille s'écrit avec "z". « Non ! Gomes, avec "s", pas avec "z" ». L'officier en a assez. Il déchire la fiche, en prend une troisième et la passe à l'un des Brésiliens. Tout est à recommencer. Le militaire brésilien indique du doigt chaque espace à remplir. « Pedro Marcos de Almeida, Almeida avec "i", attention avec "i". Avec "i". ». Bien entendu, l'insistance totalement superfétatoire conduit le sbire brésilien à écrire le nom avec un "y". Le même cirque se reproduit avec Gomes, puis avec Vianna. « Non. Non. Vianna, avec deux "n". » À chaque fois, une fiche est déchirée et l'exercice recommence avec un nouveau formulaire vierge. Les Brésiliens, qui n'ont toujours pas prononcé le moindre mot, ne cachent pas leur agacement. Vianna est ravi de ce piètre amusement. Vingt minutes sont nécessaires pour remplir la fiche. Les deux officiers chiliens semblent trouver plutôt drôle, ce jeune Brésilien qui se moque, en espagnol, de ses compatriotes militaires qui ne maîtrisent pas l'espagnol. Le prisonnier ne manque pas d'enregistrer ce détail.

Nouvel interrogatoire

L'un des officiers chiliens sort une feuille contenant des questions préparées d'avance. Du coin de l'œil, Vianna constate que la liste est longue. Une trentaine de questions, sans doute. À la quatrième question posée — quelque chose comme « *Alliez-vous beaucoup au théâtre ?* » — il comprend le "piège" que lui tendent les Brésiliens et en déduit le sens de la dernière question de la série. Il décide de semer le trouble. Après avoir répondu à cette quatrième question, il ajoute : « *Et en plus, une de mes pièces a été jouée avec beaucoup de succès d'octobre 1971 à mars 1972.* »

Effectivement, les militaires chiliens sont déroutés. Quelle question veulent poser les Brésiliens maintenant ? Il y a un petit moment de flottement. Soudain, l'officier chilien qui dirige l'interrogatoire s'exclame : « *Mais alors vous êtes vous ?* » « *Bien entendu que je suis moi* ». « *Et pourquoi ne l'avez-vous pas dit ?* » « *Je n'ai jamais dit que je n'étais pas moi* ». L'officier consulte un dossier. « *Lors de votre interrogatoire, le 30 septembre, vous n'avez pas parlé de vos activités théâtrales ! Pourquoi ?* ». « *Personne ne m'a posé de question sur le sujet. Et l'officier qui m'interrogeait avait bien précisé que je devais me contenter de répondre aux questions qu'il posait.* »

Désormais, les choses se passent comme si les militaires brésiliens n'étaient pas présents. C'est un nouvel interrogatoire chilien qui commence. Vianna y voit une petite possibilité de gagner du temps. Et le temps, dans de telles circonstances, peut jouer un très grand rôle.

« *Savez-vous que votre pièce a été financée par le Parti communiste ?* ». « *Mais non. Jamais !* ». « *Insinuez-vous que je mens ?* » « *Non. En aucune façon. Mais, que je sache, la pièce a été financée par les recettes de billetterie et la publicité placée dans le programme.* » « *Et quelle publicité ?* » « *Quelques commerçants et, essentiellement, la Caisse d'épargne* ». Le militaire triomphe : « *Dirigée par des communistes ! Savez-vous que María Maluenda est une communiste !* ». Vianna ne peut plus reculer. Avec le plus grand cynisme, il répond : « *Non. J'ai connu María Maluenda en tant que femme* »

de théâtre, une artiste qui s'est intéressée à ma pièce, a voulu la traduire et la mettre en scène, ce que, d'ailleurs, elle a très bien fait. » « Qu'importe ! C'est une communiste, et c'est le Parti communiste qui a financé votre pièce. » « Si vous le dites, cela doit être vrai. Toutefois, je ne le savais pas. Si je l'avais su, je ne l'aurais pas accepté, car je ne me mêle pas de politique. Je suis un artiste... et je ne veux pas que mon art soit corrompu par la politique. »

Les Brésiliens ne cachent pas leur agacement, mais les Chiliens les ignorent sans aucune gêne. *« Et pourtant, vous avez demandé l'asile politique au Chili ! »*. Ça y est. Le prisonnier est arrivé à ses fins. Après avoir donné les mêmes explications que lors du premier interrogatoire, il ajoute : *« Et, justement, le Chili m'a accordé l'asile. Ce n'est pas un gouvernement qui me l'a accordé. C'est l'État chilien. En tant que réfugié, je suis sous la protection des Nations unies, mais en tant que bénéficiaire de l'asile, je suis sous la protection de l'État chilien. Et, ici, l'État chilien c'est vous. Je suis sous votre protection. Si quelque chose m'arrive, vous en serez les responsables. Ne l'oubliez pas. Vous avez l'obligation de me protéger. »*

Vianna ne se fait pas d'illusion quant au pouvoir de persuasion de son raisonnement juridique. Néanmoins, le message qu'il veut transmettre est simple : s'il disparaît et si le HCR en demande des comptes, la junte aura beau jeu de s'excuser en mettant en avant l'erreur d'un lieutenant. Certes, aucune punition grave ne lui sera infligée, mais il paraît certain que les officiers en poste dans le stade National touchent des primes importantes. Le détenu veut jouer sur l'intérêt direct du jeune officier. Celui-ci ne laisse transparaître aucune réaction. *« Vous êtes-vous mêlé de la politique chilienne ? » « Non. Je vous ai dit que je ne m'intéresse pas à la politique. En outre, étant étranger, je ne me serais pas permis de le faire. J'ai une grande dette envers le Chili, qui m'a accueilli et qui me protège. Je n'aurais pas trahi la confiance qui m'a été faite. »*

Le second officier, qui, jusqu'alors, n'était pratiquement pas intervenu, s'adresse à son collègue : *« Tu ne vois pas qu'il se fout de notre gueule ? » « Absolument pas, rétorque le prisonnier, sans la moindre hésitation, je vous dis exactement ce que je pense. » « Peut-être pas... », répond l'officier à son collègue. Et se tournant vers le prisonnier : « Que pensez-vous de ce qui s'est passé au Chili ? »*

La question est délicate. Enhardi par l'état d'esprit de son interrogateur, Vianna décide d'aller très loin, tout en demeurant profondément sincère : *« Lorsque j'attendais dans l'ambassade du Chili à Rio la délivrance du sauf-conduit pour quitter le Brésil, j'avais demandé aux diplomates chiliens de me donner à lire des textes sur votre pays, pour avoir une idée de la société qui allait m'accueillir. Parmi les livres qu'ils m'ont prêtés, il y en avait un qui reproduisait les programmes des candidats à l'élection présidentielle de 1970. J'ai lu les trois textes. »* Il marque une pause pour bien peser ses mots. *« Je pense que si le programme de l'Unité populaire avait été respecté intégralement, si tout ce qui était prévu avait été réalisé, mais rien que ce qui était prévu, nous ne serions pas dans cette situation, moi prisonnier, et vous à m'interroger. »*. Après un silence, pendant lequel les deux hommes se regardent fixement, l'officier dit, en ébauchant un soupir : *« Peut-être avez-vous raison... »*.

Vianna sent qu'ils sont arrivés au bout. Que va-t-il se passer ? Les Brésiliens vont-ils prendre le relais ? Tout ce qui vient de se passer n'aura-t-il servi qu'à lui faire gagner quelques dizaines de minutes ou ses arguments auront-ils pour effet de modifier le cours prévisible des choses ? L'officier réfléchit. On frappe à la porte et on la pousse. Sur le seuil, un militaire chilien dit à la cantonade : *« Si vous voulez déjeuner, il faut vous dépêcher. Le service prend fin. »* Le lieutenant ordonne à Vianna de s'asseoir au fond de la pièce, face tournée vers la porte, sur une chaise placée derrière une petite table, dit au soldat qui se trouve dans le "bureau" de surveiller le prisonnier, puis part manger, suivi de son collègue et des quatre Brésiliens.

La vengeance mesquine

Une demi-heure s'écoule, pendant laquelle Vianna, épuisé par l'effort, tente de se détendre, sans cesser d'envisager ce qui peut suivre. Soudain, les quatre militaires brésiliens entrent en trombe dans la pièce. Ils s'approchent du prisonnier. L'un d'entre eux pose sur la petite table un morceau de papier sur lequel est écrit, d'une belle écriture : *« 25 años después »*. Il donne de petits coups sur l'épaule gauche de sa victime, puis lui montre du doigt le bout de papier, en faisant une moue interrogative. En espa-

gnol, le prisonnier répond : « *C'est le titre de ma pièce sur le Brésil qui a été jouée à Santiago.* » Tout en répondant, du coin de l'œil droit il voit le poing d'un des Brésiliens qui s'abat sur son visage, pendant qu'un autre tire la table qu'il a devant lui. Sachant que se raidir ne fait que rendre le coup plus douloureux, il relâche tous les muscles de son corps. Le poing de l'officier l'atteint en plein sur le côté droit de la face, il part d'un côté, la chaise de l'autre. Il est un peu étourdi, mais n'a pas très mal. Les méthodes de relaxation employées dans le théâtre lui ont permis d'amortir le coup. Avantage bien dérisoire. Les militaires brésiliens sont bien formés aux techniques de l'interrogatoire musclé. Ils soulèvent le prisonnier étalé sur le sol et le replacent sur la chaise. Impassible, le soldat chilien observe la scène. Vianna est entouré par les quatre tortionnaires. Postés sur les côtés, deux d'entre eux lui donnent des coups de genou sur les côtes, celui qui est derrière lui applique des coups de poing sur le haut du dos, tandis que celui qui est devant le gifle et lui donne des coups de poing sur la poitrine et l'abdomen. Il se dit que ses ruses n'ont servi à rien et que son heure commence à sonner.

Un répit

Les Brésiliens ne cognent pas longtemps, car l'officier chilien qui dirigeait l'interrogatoire arrive en courant : « *Arrêtez ! Arrêtez ! Je vous ai déjà dit qu'il s'agit d'un réfugié officiel. Arrêtez !* » Les Brésiliens cessent instantanément de frapper. Vianna ne bouge pas un muscle, mais il exulte intérieurement. Il comprend qu'il a remporté la manche. Il ne connaît pas la suite, mais il a maintenant la certitude que son discours a rendu prudent le jeune lieutenant. Cela lui permet de gagner du temps. Combien de temps, il ne le sait pas. Mais c'est déjà énorme. Bien entendu, les militaires brésiliens ne cachent pas leur mécontentement. Tout se passe très vite dans la tête du détenu. Il perçoit l'évolution des choses plutôt qu'il ne raisonne. Les six officiers se mettent à l'écart pour conférer. Le soldat, dont le visage était resté de marbre jusqu'alors, ne pouvant être vu de ses supérieurs, ébauche un sourire en direction du prisonnier.

Vianna tente de saisir les propos des militaires. Ce qu'il entend, lui permet de reconstituer approximativement le dialogue entre Chiliens et Brésiliens : « *Je vous avais dit : c'est quelqu'un qui bénéficie officiellement de l'asile au Chili, qui est sous la protection de l'ONU. Il faut que je demande une autorisation au ministère !* » « *Et combien de temps est-ce que ça va prendre ?* » « *Quarante-huit heures, environ.* » Et là, l'un des Brésiliens hausse la voix, pour que le prisonnier l'entende : « *Bon ! Ce n'est pas plus mal. Comme ça, nous aurons le temps de bien préparer les choses pour lui faire déguster tout ce qu'il décrit dans sa petite pièce de théâtre.* »

Le prisonnier comprend que les Brésiliens lui font savoir qu'ils ont l'intention de le liquider. L'un des deux militaires chiliens, celui qui n'avait pratiquement pas parlé pendant son interrogatoire, le prend par le bras, le fait lever, le conduit vers une porte latérale, l'introduit dans une pièce aveugle dans laquelle il y a une autre porte et où se trouvent déjà deux autres prisonniers brésiliens interrogés avant lui, chacun debout dans un coin, tourné vers le mur. L'officier le place dans la même position, à un troisième angle du cagibi.

Après un long moment de silence, ceux qui l'avaient précédé dans la pièce lui demandent en murmurant, s'il n'y a pas trop de dégâts. « *Non, ça va. Et vous ?* » « *Ça va. Mais la situation est très grave.* » « *Sans doute.* » « *Ils veulent nous liquider.* ». « *C'est sûr.* » Et ils replongent dans le silence, chacun tentant d'imaginer ce qui pourra se passer par la suite. Vianna se dit qu'il dispose de quarante-huit heures. Mais pour quoi faire ? S'il reste enfermé dans ce cagibi ou ailleurs, ce délai ne servira à rien. Il faut pouvoir avertir le HCR. Comment ? Il n'en sait rien. Il ne peut pas s'empêcher de passer en revue toutes les tortures que dénonce *Vingt-cinq ans après*. Il est terrifié. L'imagination peut être très douloureuse.

Le temps, pourtant capital vu les circonstances, n'a plus aucun sens. Vianna est incapable de préciser la durée de son séjour dans le cagibi. Entre une et deux heures, probablement. À un moment donné, un quatrième prisonnier vient occuper le coin libre de la pièce. Tout à coup, la porte située à l'opposé de celle par laquelle ils y avaient été introduits s'ouvre. Le même lieutenant qui les y avait placés leur dit de sortir et les conduit vers les tribunes supérieures, avec ordre de s'asseoir et de ne pas parler. Il doit être environ seize heures.

Enveloppé dans sa couverture, le détenu regarde en direction du secteur où sont ses amis chiliens. Ils sont là, accrochés à la grille de séparation qui les empêche d'aller plus loin. La distance qui les sépare est considérable, mais ils se voient. Comme ses camarades lui font des grands gestes interrogatifs, Vianna, le plus discrètement possible, fait glisser le long de son cou sa main droite tendue, de gauche à droite, pour leur signifier qu'il joue sa vie. Puis, il montre la Cordillère et, de ses doigts repliés, indique l'autre côté, c'est-à-dire la direction du Brésil. Il espère que ses copains auront compris, et qu'ils sauront et pourront agir ; en réalité, il veut croire qu'ils feront la seule chose susceptible d'avoir des effets concrets : avertir la personne du HCR qui vient au stade. Toutefois, il ne sait même pas si elle est venue aujourd'hui et, le cas échéant, si elle est encore là. En tout état de cause, il ne peut rien faire d'autre pour l'instant. Il garde l'espoir, cependant, car ses amis ont abandonné la grille et il ne les aperçoit plus. Certainement ils tentent de faire quelque chose.

Sans tourner la tête, les détenus Brésiliens qui avaient été appelés le matin, placés à l'écart des autres prisonniers étrangers assis sur les tribunes, essaient de se parler à voix très basse pour s'expliquer mutuellement la situation dans laquelle ils se trouvent, ce qui n'est pas très simple. L'heure de rentrer dans les "cellules" arrive, mais la quinzaine de Brésiliens interrogés depuis le matin n'est pas concernée. Peu après le départ des autres vers les vestiaires, une bonne surprise : on vient leur apporter la "soupe". Si on les nourrit... En outre, comme ils doivent se déplacer pour aller chercher leur bol, ils sont plus à l'aise pour échanger quelques mots sur leur situation respective. Il en ressort que cette quinzaine de Brésiliens risque gros, très gros. Ils boivent le liquide infect lentement. Un peu avant dix-huit heures, le sinistre officier qui s'occupe des étrangers surgit et, sèchement, leur intime l'ordre de regagner leurs "cellules". Dans la foulée du départ, ils en profitent pour se donner encore des détails sur leurs cas. Vianna va rejoindre ses amis chiliens, tandis que les autres vont vers le vestiaire qu'ils occupent en commun depuis quelques jours.

L'attente et la séparation

Lorsqu'il arrive dans le secteur de "son" vestiaire, Vianna est entouré par ses amis, surpris et contents de le voir. Ils lui disent immédiatement qu'ils ont informé la jeune femme du HCR qu'on veut le renvoyer au Brésil. Ce n'est pas tout à fait ça, mais peu importe. Ils ont fait ce qu'il fallait. Il n'a pas le temps de leur dire merci qu'ils lui annoncent une nouvelle encore plus importante : cette dame est encore là. Depuis une heure elle aurait dû être partie, mais elle a inventé un prétexte après l'autre pour retarder son départ, au cas où il reviendrait. « Où est-elle ? ». La voilà qui vient vers lui. Elle doit s'en aller à dix-huit heures, dernier délai, insiste l'adjudant chargé du secteur, qui toutefois les laisse s'entretenir en tête-à-tête. À toute vitesse, Vianna lui expose la situation et lui donne les noms des Brésiliens concernés. Elle part consciente de l'enjeu et de la durée du sursis : quarante-huit heures. Elle promet de faire l'impossible. Commence alors la plus longue des attentes.

Vianna entre dans le vestiaire. Il a mal partout, particulièrement sur les côtes droites, frappées par les coups de genou du malabar brésilien. Il s'assied par terre, adossé à un mur. L'échange de nouvelles commence. Il raconte à ses camarades le déroulement de la journée et apprend que le lendemain, en fin d'après-midi, au moment du retour dans les "cellules", aura lieu une réorganisation du regroupement des prisonniers. Ceux-ci ont appris, entre autres, que les étrangers seront séparés des Chiliens. C'est encore un coup dur pour lui. Au moment le plus difficile de tout son séjour dans les geôles de Pinochet, il sera séparé de ses camarades les plus proches. Il tentera de l'éviter, mais n'y croit pas vraiment. Ses amis lui expliquent qu'ils avaient obtenu de l'adjudant responsable du secteur l'autorisation de faire une petite fête avant la dispersion des occupants du vestiaire, mais que, s'il était trop mal en point, s'il voulait se reposer, la célébration serait annulée. « *Il n'en est pas question !* », répond-il. Au contraire. La fête le distraira. Quelqu'un arrive avec un tube de pommade décontractante que, à la demande des prisonniers, l'adjudant est allé chercher à l'infirmerie. Un ami l'aide à étaler le baume sur son dos. Ça soulage un peu, mais il a toujours mal partout. Qu'importe ! Allons, que la fête commence !

Une petite fête

Tour à tour, chacun chante, dit un poème, raconte une histoire, joue un petit sketch, raconte des souvenirs. Avant de passer au “banquet” — les petits trésors alimentaires arrivés dans les colis ont été mis en commun — on demande à Vianna de chanter une chanson brésilienne. Il s’y refuse, car il chante faux. « *Aucune importance ! Il faut que tu chantes, sauf si tu as trop mal.* » « *Non. Ce n’est pas ça. D’accord. Je vais chanter, mais pas une chanson brésilienne. Lorsque j’ai dû fuir le Brésil, le peuple chilien m’a accueilli, a manifesté une immense solidarité à mon égard, tout comme il l’a fait à l’égard de tous les persécutés d’Amérique latine. Depuis le 11 septembre, vous m’avez tous accepté comme l’un des vôtres. Je ne sais pas si dans quarante-huit heures je serai encore en vie. Je l’espère, mais on ne sait jamais. En tout cas, tant que je vivrai, je ne vous oublierai pas. Pour vous remercier de votre amitié, de votre solidarité, je vais chanter une chanson chilienne, bien éculée, mais qui, en ce moment, vous dira combien j’aime ce pays et son peuple.* » Et, chantant aussi faux que d’habitude, il massacre une vieille chanson traditionnelle — *Si te vas para Chile (Si tu pars pour le Chili)* — dans laquelle un Chilien qui vit hors de son pays demande à quelqu’un qui part au Chili de dire à sa bien-aimée qu’il s’ennuie d’elle. Émus, nombre de ces hommes ont les yeux mouillés, et tous baignent dans une atmosphère de fraternité.

Stationnés dans le couloir d’entrée, les soldats qui sont venus les regarder tentent de cacher leur émotion, sans toujours y parvenir. Ils disent aux prisonniers combien ils vont regretter les causeries auxquelles ils s’étaient habitués et qui leur avaient appris tant de choses.

La réorganisation du stade

Le dimanche 21 octobre, dans l’après-midi, les prisonniers sont conduits par groupes sur le terrain de jeu et redistribués selon des critères qui demeurent obscurs pour eux, sauf celui qui implique la séparation des étrangers des Chiliens. Par la suite, les détenus s’apercevront qu’il s’agissait de la première étape de l’évacuation totale du stade, les prisonniers ayant été regroupés selon leur sort : expulsion pour les étrangers, liberté conditionnelle, prison ou camp de concentration pour les Chiliens.

Dans le vestiaire où Vianna est désormais placé, se trouvent également les autres Brésiliens en sursis. Tous espèrent que lundi la représentante du HCR leur apportera de bonnes nouvelles. Ensuite, chacun raconte dans le détail la façon dont s’était déroulé son interrogatoire et, plus ou moins longuement, les raisons qui expliquent l’acharnement des militaires brésiliens à son encontre.

Quelle surprise !

La vie dans le stade est toujours riche en surprises.

Lundi 22 octobre : les prisonniers sont déjà sortis de leurs “cellules”. Le groupe des étrangers est assis dans les fauteuils métalliques des tribunes. Soudain, ils voient passer l’officier sympathique qui leur avait dit adieu six jours plus tôt. Ils se disent qu’il est peut-être venu chercher quelque chose. Ils attendent avec impatience que son remplaçant, l’officier à l’allure nazie, vienne les voir, car ils ont beaucoup de questions à poser, notamment sur la date de leur départ. Cependant, c’est l’officier sympathique qui revient. Il leur dit bonjour, souriant comme à son habitude, dit quelque chose à un soldat puis s’en va.

Les prisonniers s’approchent du soldat, un jeune homme avec lequel ils parlent fréquemment. Il leur dit que l’officier sympathique est revenu dans le stade. La conversation se poursuit pendant quelques minutes, et le soldat finit par leur raconter, à voix très basse et au moyen d’un certain nombre de sous-entendus, que l’officier antipathique avait été chassé de ses fonctions et exécuté, car il avait laissé l’ambassadeur de Suède sortir un prisonnier du stade sans autorisation, pour le conduire à la représentation diplomatique suédoise. Plus tard, ils auront confirmation du geste de l’ambassadeur de Suède. Quant à l’exécution de l’officier, l’histoire reste parfaitement plausible.

Le HCR fait des efforts

Ce lundi, dès qu’il peut, Vianna rejoint le petit groupe en compagnie duquel jusqu’à la veille il avait

vécu sa détention. Entre ses amis chiliens et lui, il y a la grille qui sépare les gradins des tribunes, mais ils peuvent se serrer les mains et se parler. Tous ses amis partagent avec lui l'anxiété qui monte à mesure que la fin du délai de grâce approche. Avec lui, ils guettent l'arrivée de la jeune femme du HCR. Que veut dire son absence ? Les militaires lui auraient-ils interdit l'entrée du stade ? Ses propos n'avaient-ils été que paroles en l'air ?

Le moment de regagner les "cellules" ne va plus trop tarder. Vianna rejoint le groupe des étrangers dont il fait partie depuis vingt-quatre heures. La tension est extrême parmi les Brésiliens, notamment chez ceux qui se préparent à être massacrés le lendemain. Et le HCR ? Où est-il ? Où est cette jeune femme, leur seul contact avec l'extérieur ?

Vers seize heures ils l'aperçoivent. Elle s'excuse presque : « *Ma présence dans le stade n'aurait servi à rien, elle était plus utile à l'extérieur.* » « *Bien sûr ! Bien sûr ! Quand on y réfléchit, c'est une évidence.* » Le HCR fait tout ce qu'il peut pour sortir les étrangers de là. Il s'occupe en priorité de ceux qui sont en danger immédiat. Il faut garder l'espoir. Tout ira bien. Il est clair qu'elle-même essaie de se convaincre que les choses vont s'arranger. Malheureusement, le HCR ne peut rien faire pour les Chiliens. Néanmoins, il faut savoir que des comités de solidarité avec les prisonniers se sont créés. À l'étranger, les opinions publiques sont choquées par ce qui se passe au Chili. Elle s'en va, promettant de revenir le lendemain, le plus tôt qu'elle pourra.

La fin ?

l'anneau de feu délimitait un cercle de paix
les flammes se rapprochaient
la nuit s'achevait
s'engouffrant dans les étoiles défaillantes
l'amour se voyait exilé
dans les recoins infinis de la vie
la perte se frayait chaque jour un chemin
le deuil devenait habitude
la mort tentation

le prix de l'aurore est la fin de la nuit
l'espoir est la fin de l'oubli

Paris, 3.11.1994

Mardi 23 octobre. Les Brésiliens en sursis savent que la journée sera décisive. Ils sont graves. Chacun fait un grand effort pour ne pas permettre que son anxiété accentue celle des autres. Ils parlent peu. Sortis sur les gradins, ils savent que, d'un instant à l'autre, les haut-parleurs peuvent les appeler. Ils savent que dès le premier appel ils connaîtront leur sort. L'ordre des noms de famille leur indiquera s'ils auront à faire aux Chiliens — pour partir — ou aux Brésiliens — pour mourir. Ils n'exagèrent pas leurs craintes. Un Brésilien est déjà mort dans le stade. Selon le récit des témoins de la scène, il avait été victime d'une péritonite, mais les militaires avaient refusé de l'envoyer à l'infirmerie.

Vers dix heures, comme la fois antérieure, une voix indifférente retentit : « *Pedro Marcos de Almeida Gomes Vianna.* » Les autres noms suivent. La même quinzaine de personnes que le samedi précédent. Il n'y a plus de doute. Ce sont les militaires Brésiliens. C'en est fini pour eux. Ils disent adieu à leurs camarades. Ils s'étreignent fraternellement, ceux qui restent et ceux qui partent vers le rendez-vous macabre. Ils sont économes en paroles. « *Bonne chance !* » « *Quand vous serez à l'étranger, dénoncez ça.* » « *Courage !* ». Ils suivent le soldat qui les conduit vers leurs bourreaux. Pour la dernière fois.

Par rapport à la fois précédente, l'attitude des militaires chiliens à l'égard de cette poignée d'hommes a radicalement changé. Les prisonniers sont alignés debout, le dos tourné à un mur. Qu'ils demandent une cigarette à un soldat ou l'autorisation d'aller aux toilettes, la réponse est la même : « *Non.* ». Il leur

est interdit de se parler. Face à eux, un jeune officier chilien, assis sur une chaise qu'il fait basculer en arrière pour la laisser revenir immédiatement à la position normale, pendant qu'il balaie la rangée de prisonniers du fusil mitrailleur qu'il tient nonchalamment. Il a l'air de s'amuser. De temps en temps, avec un sourire, il libère la gâchette, puis la presse, tout en la bloquant de nouveau pour que le coup ne parte pas. Vianna, qui apprécie à sa juste valeur l'adresse du militaire, se dit que l'officier doit penser que, si le tir part et tue l'un d'entre eux, il lui aura ainsi épargné les souffrances de la torture qui, de toute façon, aurait abouti à la même conséquence.

L'attente se prolonge. Au fond de cette espèce de grand hall où ils se trouvent, ils voient les quatre militaires brésiliens, toujours en civil, qui vont et viennent, transportant les instruments de torture : une gégène, les différentes pièces d'un "perchoir", de grosses matraques, une fêrule, bref, la parfaite panoplie du tortionnaire modèle.

Ils gardent tous le silence. Même s'ils avaient été autorisés à parler, il n'est pas certain qu'ils auraient eu envie d'ouvrir la bouche. Chacun est plongé dans ses pensées. Comme tous les autres probablement, Vianna se demande ce qu'ils vont lui faire. « ...*Tout ce qu'il décrit dans sa petite pièce de théâtre* », avaient-ils dit. Jusqu'où résistera-t-il ? Il s'imagine les pires choses. Pourvu qu'il ne mette pas trop longtemps à mourir. C'est son seul souhait. Il a très peur, mais il reste serein. Contrairement à la situation qu'il avait vécue au Brésil presque trois ans auparavant, cette fois-ci, les tortionnaires n'ont pas pour objectif de le forcer à donner des noms ou des adresses. Il ne milite pas avec ses compatriotes, il ne connaît que de banales généralités sur l'organisation des divers groupes d'opposants brésiliens présents au Chili. À peine connaît-il de vue quelques-uns de ses camarades d'infortune, sauf un, qu'il avait côtoyé quelques années plus tôt au Brésil, mais dans un cadre plutôt amical que politique. Il sait que les militaires brésiliens lui en veulent à mort, mais il s'agit d'une simple vengeance contre un jeune homme qui les a trompés, qui a écrit une pièce « *diffamatoire* » à l'égard de l'armée de son pays, qui n'est qu'un « *agent de la subversion* ». Il sait que tout ce qu'il peut perdre est la vie. Il ne court aucun risque de devenir un délateur. L'honneur est sauf. Il espère qu'il saura mourir dignement. Il pense à ses vingt-cinq années de vie, et trouve qu'elles ont été bien remplies. Il ne regrette rien de ce qu'il a fait. Il est sereinement terrorisé.

De temps en temps, ces hommes, qui se savent condamnés, échangent un regard furtif. Et ils comprennent que, fondamentalement, ils éprouvent les mêmes sentiments. Ils sont pâles, leurs visages sont graves. Vianna se rappelle un précepte qu'il a appris à l'âge de neuf ans et qu'il a toujours tâché d'appliquer : « *Dans la vie, il faut avoir la force pour changer ce qui peut l'être, la patience pour accepter ce qui ne peut pas l'être et, surtout, la sagesse pour savoir distinguer ce qui peut de ce qui ne peut pas l'être.* » Sans doute, la situation dans laquelle il se trouve relève-t-elle du second cas de figure. Il n'y peut strictement rien. Tout ce qu'il peut faire, c'est assumer sa totale impuissance.

Combien de temps s'est-il écoulé depuis qu'ils sont là ? Certainement plus d'une demi-heure, probablement moins d'une heure. Mais le temps a-t-il encore un sens ? Au fond du hall, les militaires brésiliens passent et repassent. « *Pourvu qu'on en finisse* », se dit Vianna. Son imagination le tourmente un peu trop. Il est difficile de s'empêcher d'imaginer ce qui va bientôt se passer. Il se rappelle une à une les tortures qu'il dénonce dans *Vingt-cinq ans après*. Au moins, il est le premier de la file. Logiquement, il doit être le premier à se voir conduire dans la salle du non-retour. Il est placé juste en face de l'escalier qui conduit directement du "jardin" au secteur des cabines de radio où ils se trouvent. Par ce boyau long, gris et étroit, il aperçoit, quelques dizaines de mètres plus bas, une frange de sol cimenté éclairée par un rayon de soleil.

Soudain, Vianna voit une voiture noire qui s'arrête juste au pied de l'escalier. Il en sort un militaire qui, malgré son âge, grimpe les marches en courant. C'est le colonel responsable de ce secteur du stade. Essoufflé, il entre dans le hall et confère à voix basse avec les quelques officiers chiliens présents, qui, dès qu'ils l'ont vu arriver sont allés le rejoindre. « *Ah !, pense Vianna, c'était lui qu'on attendait. Le massacre va pouvoir commencer.* » Les quatre militaires brésiliens, toujours en civil, se tiennent groupés, en retrait.

Un brusque changement

Pendant que les officiers chiliens vont vers les Brésiliens, le colonel s'approche de la rangée des prisonniers et, d'une voix affable, les questionne : « *Mais comment cela ? On ne vous a pas dit de vous asseoir ?* », puis, sans transition, ordonne, à la cantonade : « *Soldats ! Allez chercher des bancs !* ». Et il regarde en souriant étrangement la quinzaine de prisonniers plongés dans la plus profonde perplexité.

Quatre soldats reviennent portant deux bancs bleus. « *Asseyez-vous !* » Les prisonniers restent immobiles. Il y a là un manque de cohérence, comme si, dans une salle de cinéma, le projectionniste, en changeant de bobine, s'était trompé de film. « *Asseyez-vous. Mais voyons ! Asseyez-vous.* »

Au fond, à voix très basse, les officiers chiliens et brésiliens se parlent. Ces derniers, toutefois, ont des mines renfrognées. Les prisonniers s'assoient lentement, en se regardant toujours perplexes, en s'interrogeant des yeux. L'air mécontent des bourreaux brésiliens les rassure un peu. Néanmoins, il se peut qu'il ne s'agisse que d'un simple ajournement, que d'une nouvelle attente angoissante.

Le colonel, qui affiche maintenant un large sourire, leur tend son paquet de cigarettes : « *Voulez-vous fumer ?* » Tous ceux qui fument — et peut-être même certains qui ne fument pas — prennent une cigarette. Le colonel les regarde d'un œil amusé. Toujours souriant, Il attend que les prisonniers aient tiré quelques bouffées. Il y a quelque chose de sadique dans ce sourire. Les militaires brésiliens ont disparu. Officiers et soldats chiliens observent la scène de loin, le visage impassible.

La terreur

« *Y en a-t-il parmi vous certains dont la femme est également ici dans le stade ?* » Les prisonniers ont le sang glacé. Le goût de la cigarette devient amer. « *C'était ça, alors ! Ils vont torturer les femmes pour faire parler les hommes !* », pensent-ils. L'illusion, si illusion il y a eu, a été de courte durée. Ils se taisent. « *Alors ?* ». Silence. Le colonel repose la question. Les prisonniers se regardent. Ceux qui sont célibataires et ceux dont la femme n'a pas été arrêtée ou n'est pas au Chili se taisent, conscients de la tragédie que vivent leurs camarades susceptibles de répondre "oui" à la question posée. Ils doivent décider en leur âme et conscience. Personne n'a le droit de décider à leur place. Tous sont abasourdis. Aucun d'entre eux ne s'attendait à cela.

« *Alors ? Y en a-t-il parmi vous certains dont la femme est également ici dans le stade ?* » Au ralenti, quatre ou cinq bras se lèvent timidement. Le colonel sort d'une de ses poches une feuille de papier et un stylo : « *Inscrivez leur nom ici.* » La feuille passe d'un mari terrifié à l'autre. Personne n'ouvre la bouche. Les mains tremblent en écrivant les noms demandés. Le colonel reprend le papier et le tend au soldat le plus proche : « *Allez chercher ces dames.* ».

Il offre encore des cigarettes à ses proies, le sourire narquois toujours sur ses lèvres. Il s'éloigne pour converser avec les autres officiers, laissant les prisonniers livrés à leur désarroi. Ils se parlent à voix basse, les hommes mariés se demandant ce qu'ils vont faire. Environ un quart d'heure s'écoule lentement, trop lentement.

Enfin !

Voilà le soldat qui revient, précédé des femmes. Elles entrent, restent près de la porte, droites, blêmes, l'inquiétude sur le visage. Les prisonniers, assis, demeurent immobiles. Hommes et femmes se regardent intensément, les yeux transformés en points d'interrogation. Le colonel fait quelques pas vers eux, contemple la scène amusé, son regard allant d'un groupe à l'autre. Personne ne bouge. On dirait une photo. « *Alors ? N'êtes-vous pas contents de revoir vos femmes ?* ». Silence et immobilité. « *N'avez-vous pas envie d'aller les embrasser ?* » Immobilité et silence. « *Allez-y ! Allez-y ! Que vont-elles penser ?* »

En silence, les hommes concernés se lèvent et rejoignent leurs femmes. Les couples s'étreignent sobrement. Leurs lèvres se touchent à peine. « *Asseyez-vous ! Asseyez-vous Mesdames.* » Les prisonniers se serrent sur les bancs. Le colonel les regarde longuement. « *Bien, j'ai fait venir vos femmes parce que j'ai pensé que ce que j'ai à vous dire les intéresserait aussi. Je voulais qu'elles entendent en même temps que vous ce que je dois vous annoncer.* » Il marque une pause, puis lâche d'un seul trait : « *Demain, je dois vous remettre au Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés.* »

Ils n'en croient pas leurs oreilles. « *Tous ? Les femmes aussi ?* » « *Oui. Les femmes aussi* ». Ils se regardent. Rêvent-ils ? Quel est-il, ce miracle ? Est-ce encore une blague ? Non. Ce serait trop. Maris et femmes s'étreignent pour de vrai. Est-ce possible ? Le cauchemar prend fin ? Demain, seront-ils vraiment à l'abri ? Cette merveilleuse jeune femme du HCR a-t-elle réussi à leur sauver la vie ? Mais pour quoi tout ce cirque ?

Vianna s'en donne une explication relativement simple. La veille, lorsque l'autorisation de livrer les prisonniers aux militaires brésiliens était arrivée — probablement délivrée par le ministère de la Défense ou le Haut Commandement des forces armées — les bourreaux avaient déjà quitté le stade. Apparemment, ils arrêtaient leur service à dix-sept heures.. Le colonel en avait pris connaissance avant de partir. Le lendemain, il avait dû passer prendre ses ordres au ministère, où il avait reçu les instructions concernant la remise des prisonniers au HCR le jour suivant. Ces instructions avaient dû suivre la voie du ministère des Affaires étrangères. Si le colonel avait tant couru, c'est parce qu'il savait que dès le matin la quinzaine de Brésiliens devait être livrée à ses tortionnaires. Or il ne pouvait pas remettre au HCR des gens en mauvais état, puisque la junte tenait à la fiction du bon traitement accordé aux détenus.

Vianna se dit que, parfois, la vie tient vraiment à très peu de choses. Il était le premier de la file. Que se serait-il passé si la voiture du colonel avait eu un accident ou si un pneu avait crevé ? Si un groupe de résistants avait réalisé un attentat contre son véhicule ? Peu importent les hypothèses. Encore une fois, la chance l'avait favorisé.

Le sadisme en action

Le colonel interrompt les effusions des prisonniers. « *Maintenant, il faut préparer votre départ. Pour que je puisse vous remettre au HCR, il faut remplir des fiches de sortie et, pour cela, il faut que je vous fasse prendre en photo.* » « *Mais c'est déjà fait ! Il y a plus d'une semaine ! Nous avons même signé le papier disant que nous avons été bien traités !* » « *Ça ne compte pas. Il faut tout recommencer.* » « *Bien. Allons-y* » « *Non. Pas si vite. Je vous donne rendez-vous à quinze heures.* »

Il dit à un soldat de reconduire les femmes. Celles-ci parties, il reprend : « *Bien, maintenant vous allez vous préparer. Et je veux tout le monde bien rasé !* » « *Quoi ? ? ?* » « *Oui ! Pour la photo, il faut que tout le monde soit bien rasé.* ». L'un des prisonniers proteste : « *Mais, mon colonel, je ne me suis jamais rasé. Jamais ! Même quand j'étais adolescent, je ne me rasais pas !* » « *Il faut se raser pour la photo !* » « *Tout ? Je ne peux pas au moins conserver ma moustache ?* » « *Non. Je vous veux tous le visage lisse. Pas un seul poil* » « *Mais, mon colonel ! Ma femme ne me reconnaîtra plus !* » « *Il faut être beau pour la photo. Ni barbe ni moustache !* » « *Mais...* » « *Faites comme vous voudrez. Mais pour sortir, il faut la photo, et pour la photo, il faut avoir le visage glabre. Allez ! Allez vous préparer. Le rendez-vous pour la photo est à quinze heures. Il ne vous reste plus beaucoup de temps.* ». Le colonel a l'air de s'amuser beaucoup du désespoir de ce prisonnier. « *Allez ! Allez ! Dépêchez-vous !* » Plusieurs voix l'interpellent : « *Vous allez nous donner des lames...et du savon...* » « *Des lames ? Du savon ? Mais pas du tout ! Débrouillez-vous !* » Et il rit. « *Mais comment va-t-on faire ?* » « *Ce n'est pas mon problème. Allez ! Et rappelez-vous : celui qui ne sera pas bien rasé ne sera pas pris en photo. Et sans photo, pas de sortie. Allez ! Allez !* ».

Ils sortent dans le couloir intérieur. Ils ne sont même pas escortés. Ils sont soulagés, mais ils demeurent prudents. Tant qu'ils ne seront pas vraiment à l'abri, tant qu'ils ne seront pas dans un autre pays, ils resteront sur leurs gardes. Ils n'oublient pas qu'ils avaient déjà été appelés pour sortir quand tout avait été annulé en raison de l'arrivée des militaires brésiliens. Et ils avaient déjà signé le "certificat de bons traitements", et ils avaient déjà été pris en photo. La photo ! Il faut qu'ils se dépêchent. Il est près de treize heures. Leur camarade qui ne s'est jamais rasé jusqu'alors est furieux, il ne s'y fait pas. Ses amis le consolent. « *Ta barbe et ta moustache repousseront !* » Il faut faire vite. Ils décident de se séparer pour chercher des lames de rasoir dans les recoins du stade, entre les rigoles qui traversent de haut en bas les gradins et les tribunes. Il faut aussi ramasser des bouts de savon. Rendez-vous dans une demi-heure au vestiaire.

Vianna en profite pour faire une rapide incursion sur les gradins pour expliquer à ses amis chiliens où en sont les choses. En le voyant, ils sont surpris mais soulagés. Plus tôt, ils avaient entendu qu'on

l'avait appelé par son nom à la brésilienne. Ils avaient craint le pire. « *Bon, salut ! Au fait, n'avez-vous pas une lame de rasoir ?* » « *Mais tu rêves !* ». Il leur raconte l'exigence du colonel, puis il part en examinant les rigoles.

Comme convenu, ils se retrouvent dans le vestiaire. Résultat de leurs explorations : quelques morceaux de savon, deux lames de rasoir rouillées, et même un bout de miroir. C'est Byzance ! Ils se préparent à une petite séance de torture. Dans le meilleur des cas — celui des prisonniers qui avaient le visage glabre au moment de leur arrestation — ils portent des barbes qui poussent depuis plus de quarante jours. L'eau est froide, naturellement. Il faut s'y mettre. Ils nettoient les lames le mieux qu'ils peuvent, et la tonte commence. Quand ils ont fini, leurs visages écorchés saignent. Mais ça y est ! Le colonel n'aura pas de prétexte pour retarder leur départ.

Il est presque quinze heures. Ils attendent impatients que l'on vienne les chercher pour la photo. Quinze heures trente. Seize heures. Rien. Ils s'adressent pour la nième fois à l'adjudant responsable du secteur de couloir où ils se trouvent, lequel n'en sait rien. On viendra les chercher. Seize heures trente. L'adjudant en sait autant qu'eux. Dix-sept heures. Personne ne vient les appeler. Bon, ce sera pour demain matin, certainement.

La "soupe" arrive. Il y a de fortes chances pour que ce soit la dernière fois qu'ils ingurgitent le liquide infect. Pourvu qu'il n'y ait pas de changement de programme. Ils sont tout de même inquiets, car il n'y a pas eu de photo. Ils se remettent à spéculer. Ce soir, ils ont du mal à s'endormir. Jusque tard dans la nuit, ils se parlent à voix basse. Est-ce vrai que demain ils quitteront le stade ? Et pour où ?

Et alors ?

Ils se réveillent tôt ce matin du mercredi 24 octobre. Ils attendent avec impatience. Le "café" arrive. Ils espèrent que les militaires viendront les appeler sans trop tarder. Ils sont envoyés sur les tribunes, où, depuis la réorganisation du stade, ils s'installent pendant la journée. Ils posent régulièrement des questions aux soldats, qui ne savent pas quoi leur répondre.

L'officier responsable des étrangers fait une apparition en début d'après-midi. « *Patience. Vous allez partir. Mais il faut attendre. Patience.* » « *Et les photos ?* » « *Quelles photos ?* » Ils le lui expliquent. « *On verra.* » Il repart. Les minutes se traînent. Plus le temps passe, plus leur inquiétude monte. L'heure de rentrer dans les vestiaires approche. Voilà l'officier qui arrive. « *Alors ?* » « *Il y a eu un petit contretemps. Vous partirez demain.* » Et il n'est déjà plus là. L'adjudant les fait rentrer dans le couloir. Encore la "soupe" ! Ils dorment mal cette nuit. Ils commencent à se dire que ce n'est pas fini. Quelque chose a dû se passer. Mais quoi ? Ils sont impuissants. Demain on verra.

Rien n'est parfait

Jeudi 25 octobre. Encore une fois, ils se lèvent tôt. Leurs regards sont des points d'interrogation. Quitteront-ils le stade aujourd'hui ou non ? Chaque minute qui s'écoule sans que rien n'arrive fait grandir leur pessimisme. Le "café" arrive. Est-ce enfin le dernier ? Si au moins on venait les chercher pour la photo, ce serait bon signe. Ils s'agitent dans le couloir. L'adjudant n'est pas là. De toute façon, il n'aurait rien à leur dire. Ce n'est qu'un pion de plus. Au demeurant, un pion plutôt sympathique. Le voilà qui arrive, une tablette à pince à la main. Il commence à égrener des noms.

Enfin ! Enfin, on les appelle pour la photo. Du moins, ils espèrent qu'il s'agit de cela. Ça y est. Des Argentins et des Uruguayens sont également appelés. C'est bon signe. Ou alors... ? À l'exception de deux d'entre eux, tous ceux qui avaient dû affronter les militaires brésiliens sont appelés. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ils posent la question à l'adjudant. « *Je n'en sais rien. Ils ne sont pas sur la liste.* » « *Renseignez-vous. Ce n'est pas normal.* » La perspective de la libération leur fait perdre un peu la tête. Y a-t-il quelque chose de normal dans tout cela ? « *Venez !* » « *Non. Nous n'y allons pas sans eux. Il n'y a pas de raison pour qu'ils ne soient pas sur la liste. Ça doit être un oubli.* » Décidément, ils semblent oublier où ils sont. Une raison... ! « *Venez. J'irai me renseigner. Venez ! Vous partez !* » « *Nous ne partirons pas sans eux.* » « *J'irai me renseigner.* » Ils suivent l'adjudant. Les deux exclus s'en vont vers les tribunes.

Les prisonniers sont massés dans la partie large du couloir, près d'une des sorties. Des soldats les surveillent. Les femmes arrivent. L'adjudant revient. « *Et alors ? Nos camarades ?* » « *Il n'y a pas d'erreur. Ils ne sont pas sur la liste.* » « *Nous ne partirons pas sans eux. Ou tout le monde part ou personne ne part.* »

Voilà la dame du HCR. Ils se pressent autour d'elle. « *Nous allons vous conduire dans un refuge. Vous êtes autorisés à y rester au maximum dix jours. Ce n'est que pour préparer votre départ.* » C'est donc vrai. Ils partent. « *Mais il manque deux personnes. Tout le monde doit partir.* » « *Comment, il en manque deux ?* » Ils lui expliquent la situation. Elle part se renseigner. L'attente est longue. Elle revient. « *Ce n'est pas clair. Effectivement, il y a un problème avec ces deux personnes. Je reviens.* » Elle disparaît par la sortie. « *Quoi ? Elle s'en va ?* » Quelques minutes après elle est de nouveau là. « *Je tâche de comprendre ce qui se passe.* » Elle s'engouffre dans le couloir, revient avec un officier chilien. Ils ressortent.

Quelqu'un demande à l'adjudant : « *Et la photo ?* » « *Quelle photo ?* »

La jeune femme du HCR revient vers eux. « *Bien... Il y a un problème. Les militaires ne veulent pas laisser partir ces deux personnes.* » « *Nous ne partons pas sans eux !* » « *Écoutez...* » « *Non. Nous n'allons pas les abandonner* » « *Écoutez, il vaut mieux partir. Nous nous occuperons de les faire sortir.* » « *Essayez encore. Dites-leur que nous ne sortirons pas sans nos camarades.* » Elle les regarde effarée. « *Il faut partir. Vous serez à l'abri dans le refuge, et nous tâcherons de faire sortir les deux autres.* » « *Essayez encore une fois !* »

De nouveau elle se perd dans les couloirs. Ils discutent entre eux. Ils savent qu'ils ne sont pas en position de force. Ils savent qu'il faut partir, mais ils sont déchirés. On ne peut pas abandonner ainsi un camarade. « *De toute façon, nous pourrions peut-être mieux les aider si nous sommes dehors. Ici nous ne pouvons rien faire.* », lance quelqu'un. « *Oui, c'est vrai. Si nous pouvons téléphoner, nous pourrions prévenir sa famille,* dit Vianna se référant à l'un des deux prisonniers, *ma famille connaît la sienne. Son père est un militaire que le mien a très bien connu. Il pourra peut-être faire quelque chose.* »

La jeune femme revient encore une fois. « *Alors ?* » « *Il n'y a rien à faire pour l'instant. Pour l'un, la chose paraît simple, et nous le ferons sortir assez vite. Pour l'autre [celui qui a été un camarade d'enfance de la sœur de Vianna], c'est plus compliqué. Les Chiliens veulent lui faire un procès. Ils refusent de le laisser sortir. Ils nous donnent toutes les garanties...* » « *On sait ce que valent leurs garanties...* ». « *Écoutez, faites-nous confiance ! En fin de compte, nous avons réussi à vous faire sortir d'ici, n'est-ce pas ? Nous concentrerons toutes nos énergies pour les faire sortir au plus vite. Pour l'un c'est simple. Ce sera demain, certainement. Pour l'autre, ce sera plus compliqué, mais nous y arriverons.* » « *Y a-t-il un téléphone là où nous allons ?* » « *Oui.* » « *Nous pourrions appeler ?* » « *Je ne sais pas... Appeler où ?* » « *Le Brésil. Pour avertir son père, qui est militaire. Ma famille connaît la sienne.* » « *Ça c'est une excellente chose. Oui. Nous expliquerons la chose à la responsable du refuge, et vous pourrez appeler. C'est très bien.* » « *Vous ne les lâcherez pas ?* » « *Bien sûr que non, voyons ! !* » Elle ressort encore une fois, puis revient. « *Encore un peu de patience. Bientôt nous partons.* »

Quelques-uns vont sur la tribune parler à leurs camarades, leur expliquer qu'ils partent mais qu'ils feront tout ce qu'ils pourront pour les sortir de là. « *Bien sûr, il faut que vous sortiez ! De toute façon, dehors vous serez plus utiles que dedans !* » Vianna demande à son compatriote l'autorisation de faire avertir son père. « *Je ne voudrais pas mêler mon vieux à ça. C'est mon problème.* » « *Écoute, si quelque chose t'arrive sans qu'il ait tenté de te sortir de là, il t'en voudra, il m'en voudra, bien qu'il ne me connaisse pas personnellement.* » « *Ça risque de lui poser des problèmes.* » « *Mais non ! Il est dans le cadre de réserve. Mais il connaît certainement des gens qui peuvent faire pression sur les militaires chiliens. On a bien vu qu'ils font copain-copain !* » « *Je ne voudrais pas créer de problèmes pour mon père. Il n'a rien à voir avec tout ça ! Fais ce que tu veux. Mais qu'il laisse tomber si ça doit poser un problème. Tant pis ! J'assume.* » Ils reviennent auprès des autres dans le couloir. « *Alors ?* » « *Rien. On attend.* »

Encore une fois, un prisonnier interpelle l'adjudant : « *Et la photo ?* » « *Mais qu'est-ce que c'est cette*

histoire de photo ? Vous avez déjà tous été pris en photo depuis longtemps ! » À plusieurs, ils lui racontent les propos tenus par le colonel l'avant-veille. « Curieux... Personne ne m'a parlé de photo. » « Et pourtant, c'est le colonel qui l'a dit. Allez vous renseigner, s'il vous plaît. » « Mais si je vous dis que personne ne m'a parlé de photo ! » « Il ne manquerait plus qu'au moment de partir on nous dise qu'il manque la photo. Allez vous renseigner, s'il vous plaît. » L'adjudant, bonhomme, accède à la demande des prisonniers. Quelques instants après, il revient. Il est formel : « Il n'y a aucun besoin de vous prendre en photo. »

C'était une blague. Une blague sadique, qui avait valu aux prisonniers des visages écorchés. En entendant les propos de l'adjudant, celui qui ne s'était jamais rasé pousse alors un cri de rage et gratifie le colonel de nombreuses épithètes bien senties. Ils attendent toujours. Ils ne savent pas quoi, mais ils attendent. Il doit être midi passé. Soudain, ils entendent la voix de l'adjudant : « En rang ! Vous partez ! »

Derniers adieux

Encore une fois, Vianna a une réaction curieuse. Il se tourne vers l'adjudant : « Est-ce bien sûr ? Cette fois-ci c'est la bonne ? » « Oui. Les autobus sont là, on vous attend. » « Très bien. Alors, vous attendez. Je vais aller dire au revoir à mes amis. »

Et sans attendre de réponse, il tourne sur ses talons, à la façon militaire, et va vers les gradins dire adieu à ses amis chiliens.

Ils sont émus. « Nous comptons sur toi pour dénoncer tout ça à l'étranger. » « Ne vous en faites pas. Je connais mon devoir. » « Bonne chance ! » « Je ne vous oublierai pas. » Vianna et son compagnon d'arrestation s'étreignent longuement. Ils pleurent. Ils se quittent en levant le poing gauche. « Allez ! Il faut partir ! »

Dehors

Vianna revient vers le groupe, qui le trouve un peu téméraire. « Tout le monde est là ? » En file indienne ils franchissent la dernière barrière. Derrière celle-ci, quelque peu bousculé par des militaires fébriles, un homme de stature élevée, imposant, portant un costume blanc cassé, tendu mais chaleureux, leur dit en espagnol. « Oldrich Haselman du HCR. Vous êtes libres. Vous êtes sous la protection des Nations unies. Montez vite. »

Dans l'autobus, escorté par des véhicules militaires, l'agent du HCR explique aux prisonniers qu'ils sont conduits vers un refuge organisé par le HCR dans un collège tenu par des religieuses belges et placé sous la protection du drapeau suisse. Les classes étant suspendues *sine die*, les locaux sont vides. Ils sont autorisés à séjourner pendant dix jours dans ce refuge. Cette période sera mise à profit pour organiser leur départ vers un pays d'accueil. Un repas les attend, et toutes les explications nécessaires leur seront données par les personnes responsables du lieu. À travers les vitres du véhicule, ils contemplent la ville. Depuis le transfert du stade Chili au National, Vianna n'avait pas vu les rues de Santiago qu'il avait si souvent arpentées à longueur de journée et de nuit. Les rues sont toujours désertes. Les militaires sont partout. L'état de siège est toujours en vigueur. Ça et là, on voit encore les traces des rares combats qui ont eu lieu dans la ville depuis le 11 septembre. La même désolation. La seule différence, peut-être, est l'absence des coups de feu. C'est un paysage de défaite.

Le refuge

Ils arrivent devant la maison qui les attend. Effectivement, le drapeau rouge à la croix blanche flotte sur le toit. Les carabiniers¹¹ montent la garde devant le bâtiment. Les prisonniers libérés entrent dans le refuge, dans un grand hall aux carreaux bleus. La responsable du lieu — Yvonne Tabbush, une fonctionnaire de l'UNESCO mise, à sa demande, à la disposition du HCR — son adjoint — Björn, un jeune coopérant suédois, lui aussi volontaire, éternellement en sabots, un drôle de sourire éclairant sa barbe touffue — et trois religieuses belges leur souhaitent la bienvenue. Leur cauchemar est fini. On va leur montrer où ils seront installés, puis ils iront manger.

¹¹ Membres d'un corps militaire équivalant à la gendarmerie française, mais qui exerce sa mission de police aussi en région urbaine.

« *S'il vous plaît !* » Il y a quelque chose de plus urgent. En compagnie de la jeune femme du HCR, Vianna s'adresse à la responsable du refuge pour lui expliquer qu'il faut qu'il appelle le Brésil immédiatement. Personne n'oublie les deux camarades restés au stade National. « *Oui, bien entendu. Nous nous occupons d'établir la communication. Ce n'est pas très simple, mais on y arrive.* » Yvonne Tabbush s'adresse à l'une des sœurs, qui part s'occuper du problème. À cette époque-là, les communications internationales passaient encore obligatoirement par une opératrice...

« *Venez. Voilà : à l'étage, il y a le dortoir, ainsi que quelques chambres à deux lits, où les couples seront installés en priorité. Il y a également des douches et des sanitaires. Vous pouvez monter, en attendant le repas. Là-bas, c'est le jardin, où vous pourrez aller prendre le frais. Naturellement, il convient de rester loin de la porte. On ne sait jamais. Voici la salle à manger.* » Celle-ci est une grande pièce, où de longues tables sont déjà dressées. Les réfugiés se demandent s'ils ne rêvent pas. Pour la première fois depuis un mois et demi, ils vont enfin manger de la vraie nourriture, assis sur une vraie chaise, à une vraie table, avec de vrais couverts. Même si tout n'est pas encore complètement réglé — ils sont encore au Chili — le cauchemar paraît en effet avoir pris fin. Et leurs camarades ? « *Alors, l'appel ?* » « *La sœur s'en occupe.* » Une autre religieuse part s'enquérir de l'établissement de la communication, puis revient : « *La communication a été demandée. Ça ne doit plus tarder.* » Ils sont de nouveau dans la grande entrée, et regardent gourmands le jardin derrière les portes-fenêtres. « *On peut y aller ?* » « *Oui. Mais attention à ne pas vous approcher de la sortie. Ne tardez pas. Allez voir en haut et prendre une douche, si vous le voulez* — tout le monde souhaite, sans doute, prendre une vraie douche — *puis nous allons manger.* »

« *Pedro Vianna ! Pedro Vianna ! Vous pouvez aller là !* » Il entre dans la cabine que Yvonne Tabbush, Björn et les sœurs lui indiquent. La communication est de mauvaise qualité. Il rassure sa mère. Tous les deux surmontent leur émotion. Il lui explique la situation des deux Brésiliens restés au stade. « *Appelle-le et dis-lui d'activer tous ses contacts militaires, de revêtir son plus bel uniforme et de grimper dans le premier avion pour Santiago. Son fils est vraiment en danger. Qu'il ne perde pas une minute. La vie de son fils en dépend.* » Il donne également à sa mère le nom de l'autre prisonnier. Cela peut toujours être utile. « *Je t'embrasse. Dès que je serai ailleurs, je t'écirai. Je t'embrasse.* »

Le général a pris l'avion pour Santiago, et sa présence a certainement donné encore plus de poids aux démarches du HCR. Quelques jours plus tard, son fils arrivait au refuge. Quant à l'autre détenu brésilien resté dans le stade, grâce au HCR, l'après-midi même il venait rejoindre ses camarades. Il dira à Vianna que, pendant tout l'"interrogatoire brésilien" de ce dernier, il avait été dans la salle, par terre, caché derrière un bureau, là où les militaires l'avaient placé, en lui disant de ne pas bouger et de ne pas faire de bruit. Vianna est très surpris, mais, à la réflexion, il se dit que c'est vrai que ce camarade l'avait précédé dans la grande pièce, et qu'il n'avait été parqué dans le cagibi qu'après lui, Vianna, bien après. En outre, le garçon lui dit : « *J'ai tout écouté. Je me disais que tu étais devenu fou de parler comme ça aux Chiliens, surtout quand tu leur as lancé...* » Oui, effectivement c'était les mots qu'il avait prononcés, exactement ceux-là.

Ils sont lavés, mais ils gardent les mêmes habits salis dans les geôles de Pinochet. Quelques-uns ont pu emprunter des chemises ou des maillots de corps à ceux qui étaient là avant eux et qui avaient pu récupérer des vêtements. Ils sont à table. Ils mangent. Ils ont faim. Ils sont tous très amaigris. Et ils mangent. Les sœurs apportent de grands saladiers, les uns après les autres. Ils ne sont pas pressés. Le temps a changé de dimension.

On ne va pas où on veut

« *Il faut que vous soyez bien conscients d'une chose : vous ne pouvez rester ici que dix jours. Il y a des pays qui sont prêts à vous accueillir. En principe, ce sont la France, la Suède et la Suisse.* » « *Mais j'avais demandé le Pérou, ou le Mexique.* » « *Pour l'instant, il n'y a que ces trois pays. Et il faut faire vite.* » « *Mais sur le formulaire que nous avons rempli...* » Yvonne Tabbush est gentille, mais ferme : « *Oubliez le formulaire. Ce n'était qu'indicatif, au cas où... Les choses ont changé, et il faut faire vite. Vous n'êtes autorisés à rester ici que dix jours, ne l'oubliez pas. Plus tard, peut-être y aura-t-il d'autres pays. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. Demain nous aurons la confirmation de la volonté de*

ces trois États de vous accueillir. Et il faudra organiser tout ça. Je compte sur vous pour que tout se passe pour le mieux. Allez vous reposer, vous promener dans le jardin, mais ne vous approchez ni du portail ni des murs. Si vous avez besoin de moi, je suis là, et Björn aussi. »

Quelqu'un qui a de la famille en liberté demande : *« Est-ce que l'on peut recevoir de la visite ? »*
« Certainement pas à l'intérieur. Nous négocions avec les carabiniers pour que vous puissiez parler à des parents ou à des amis par la fenêtre grillagée à côté de la porte d'entrée. L'autorisation ne devrait plus tarder. »

Il fait beau. Quelques-uns vont s'allonger, d'autres se promener dans le jardin fleuri, chauffé par le soleil d'un printemps austral bien avancé. Vianna est dérouter. France, Suède, Suisse... Il n'avait inscrit aucun de ces pays sur sa liste. Il faut s'y faire. Ce n'est pas le moment de discuter. Il y aura une cordillère et un océan entre le Chili et lui. C'est triste. Il pleure, seul dans un coin du jardin. Il aurait tant voulu rester avec ses camarades, résister à leurs côtés. Il ne s'était jamais senti étranger dans ce pays. La plupart de ses amis étaient chiliens, il mangeait comme un Chilien, il suivait les horaires chiliens, il travaillait et il militait avec des Chiliens, la plupart du temps, même en prison, il parlait le "chilien", y compris, d'un commun accord, avec les autres Brésiliens, qui lui répondaient en portugais. La société chilienne était devenue la sienne. Dans dix jours, un nouvel exil démarrera. Il faudra tout recommencer. Un nouveau pays, de nouvelles mœurs, de nouvelles habitudes, un nouveau climat, une nouvelle langue. À ceci près que, cette fois-ci, s'il avait pu décider, il n'aurait pas choisi de partir. Il aurait choisi la lutte clandestine. Mais, là, il n'a pas de choix. Les militaires lui en imposent un.

Pour la première fois en un mois et demi les réfugiés dorment sur un matelas, à l'abri, entourés d'affection et de solidarité. Ils ne sont pas encore libres, mais ils ne sont plus des prisonniers.

Le lendemain matin, Yvonne Tabbush réunit les réfugiés. C'est confirmé. Les trois pays disposés à les accueillir sont ceux qu'elle avait indiqués. Un représentant de chacun d'entre eux expliquera les conditions d'accueil respectives. Pour la Suède, ce sera Björn. Les réfugiés doivent s'inscrire pour au moins un pays. Ils peuvent le faire pour les trois. Il convient de s'inscrire pour au moins deux pays. Les listes seront soumises aux autorités compétentes, qui feront connaître rapidement leur décision.

Vianna décide que, en principe, il s'inscrira pour la France et la Suède. À ce moment-là, la Suisse est pour lui associée à deux stéréotypes : un pays bucolique parsemé de vaches bien grasses — ce qui ne lui plaît pas trop — et le coffre-fort du capitalisme mondial, qu'il abhorre. Il n'a aucune envie d'y aller.

Quant aux visites, les réfugiés sont autorisés à s'entretenir avec des gens de l'extérieur à la fenêtre grillagée, pendant cinq minutes. Ils pourront se faire apporter des effets personnels, mais tout sera fouillé par les carabiniers, qui pourront confisquer ce qu'ils voudront. Attention donc aux objets de valeur. S'il y en a, il faudra que leurs proches les confient à Yvonne Tabbush, car son sac n'est fouillé que superficiellement, voire pas du tout. Toutefois, elle ne peut pas faire passer trop de choses à la fois. Il convient de s'en tenir à l'essentiel. Ceux qui ont des parents ou des amis à avertir doivent le lui signaler.

Dès que la responsable du refuge finit ses explications, les réfugiés qui ont des noms et des numéros de téléphone à lui communiquer l'entourent. Elle note tout patiemment, puis va s'occuper d'établir les contacts, organiser les appels.

Naissance d'une amitié

Vianna est avide d'action. Il n'a aucune envie de passer ses journées à attendre passivement la suite des événements. Il éprouve un profond besoin de prendre en main son destin et de se sentir utile. Il décide d'aller voir la responsable du lieu. *« Si tu as besoin d'aide, si je peux servir à quelque chose, compte sur moi. Je suis prêt à faire n'importe quoi. Je n'en peux plus de ne rien faire. »* Elle en est ravie. *« Veux-tu t'occuper des inscriptions, d'organiser les listes par pays ? »* *« Bien sûr. Quand ? »* *« Dès demain ». « D'accord. Il faudra trois tables. Une par pays. Je trouverai deux autres personnes pour aider. »* *« Parfait. Vous pourrez vous installer dans le jardin. Il fait beau. »* Il est vrai que, à Santiago, entre le début de septembre et la fin de juin, il ne pleut pratiquement jamais. *« Alors, nous commençons demain après les exposés. »* *« Je vais préparer tout ce qu'il faut cet après-midi. »*

Cette conversation marque le début d'une profonde amitié entre Yvonne Tabbush et Pedro Vianna,

laquelle ne se démentira pas jusqu'au décès de cette femme extraordinaire, au début des années quatre-vingt-dix, à New York, où elle s'était installée après avoir vécu les premiers temps de sa retraite dans le Midi de la France — un séjour de plusieurs années — à son retour du Chili.

Trois pays, trois styles

Dans l'après-midi, Björn explique quelles seront les conditions de l'accueil en Suède : dans un premier temps, les réfugiés seront nourris et logés aux frais de l'État, puis ils seront rémunérés pour apprendre le suédois et pourront louer un logement. Ensuite, ils seront aidés pour trouver un travail ou auront une bourse pour poursuivre leurs études supérieures. Il parle de la vie en Suède, du climat, des mœurs. Malgré la rudesse du climat, le pays semble sympathique, et l'accueil qui leur est promis paraît aux réfugiés des meilleurs que l'on puisse souhaiter.

Le lendemain matin, les représentants de la France et de la Suisse se prêtent successivement au même exercice. Selon ce que comprennent les réfugiés, le premier est l'attaché culturel auprès de l'ambassade, le second, « *le chef de la police de Berne* ».

Le Français, jeune, élégant, très avenant, beau gosse, est relativement bref. Est-il besoin de présenter la France à ces jeunes hommes et à ces jeunes femmes, presque tous diplômés de l'université ? Non, sans aucun doute. Il se contente donc de faire savoir que les réfugiés, s'ils le désirent, seront nourris et logés aux frais de l'État pendant trois mois, délai qui pourra être renouvelé une seule fois. Ils auront des cours de français, et on les aidera à trouver un travail, un logement ou à poursuivre des études.

Le Suisse, dans un costume blanc, le visage carré, les cheveux en brosse, une cicatrice lui barrant le front, est assez brusque, d'une franchise presque agressive. « *La vie en Suisse est très dure pour les étrangers. Il n'y a pas beaucoup de travail pour des intellectuels. Vous pourrez trouver des emplois peu qualifiés. Vous, que faites-vous ?* » « *Je suis sculpteur.* » « *Ah ! Peut-être trouverez-vous une place dans un cimetière, pour graver les noms sur les tombes. Et vous ?* » « *Je suis peintre, Monsieur.* » « *C'est bon. En Suisse nous avons besoin de peintres en bâtiment. Vous trouverez certainement quelque chose.* » Il promet aux réfugiés sang, sueur et larmes. Lorsque, en 1974, à Pâques, quelques Brésiliens réfugiés en Suisse viendront rendre visite à leurs camarades installés en France, ils raconteront des merveilles sur l'accueil qui leur a été réservé. Par exemple, le sculpteur et le peintre ont des ateliers pour travailler, et ont déjà réalisé des expositions...

Dans l'après-midi, les tables sont installées dans le jardin. Les réfugiés font la queue, une, deux, parfois trois fois. L'ambiance est décontractée, empreinte de bonhomie. Les réfugiés se taquinent, plaisantent sur les choix qu'ils font, en expliquent les raisons. Vianna se sent revivre. Il agit. D'une certaine manière, il reprend en main son devenir. Quelques heures après, fier, il remet les listes à la responsable du refuge.

Des gens hors pair

Yvonne Tabbush. Quelle femme extraordinaire. Avec diplomatie, elle sait tenir tête aux carabiniers qui surveillent le refuge. Plusieurs fois, elle fait montre de courage, versant même parfois dans la témérité. Au volant de sa voiture, munie d'un laissez-passer qui l'autorise à circuler même pendant les heures du couvre-feu, elle sillonne Santiago, du refuge au HCR, du HCR aux magasins pour faire des courses pour les réfugiés. Infatigable, elle est toujours disponible, prête à expliquer autant de fois que nécessaire ce qui n'est pas immédiatement compris. Sensible, sachant rire et maniant l'humour avec une grande finesse, elle a l'art de cacher sa préoccupation permanente, car elle sait que, malgré tout, la situation est très précaire, que les militaires chiliens peuvent, d'un moment à l'autre, changer d'avis au sujet des réfugiés. Mais elle tient à ne pas inquiéter ceux dont elle a la responsabilité. Et pourtant — Vianna l'a bien connue par la suite — elle était une femme qui, dans sa vie personnelle, manquait d'assurance, hésitait beaucoup avant de prendre une décision, s'empêtrait dans les rets des affaires administratives, était victime de son ingénuité et de sa bonne foi, qui faisaient d'elle une proie rêvée pour les affairistes en tout genre.

Trois religieuses belges d'une efficacité, d'une gentillesse et d'une discrétion à toute épreuve, Yvonne Tabbush, de famille juive égyptienne et de nationalité britannique, Björn, un jeune pacifiste suédois, dont les réfugiés n'ont jamais connu le nom de famille. Avec ce quintette qui se dévoue pour eux, ces

réfugiés de presque tous les pays d'Amérique latine ont sous les yeux un concentré d'une certaine Europe solidaire qui leur ouvre ses portes.

Encore dans le refuge, ils apprennent le courage et la force morale dont font preuve les ambassadeurs de France — Pierre de Menthon — et de Suède — Harald Edelstam, déclaré *persona non grata* par la junta militaire chilienne après avoir sauvé un prisonnier brésilien, en le sortant *in extremis* du stade, sans autorisation et grâce à la complicité de l'officier dont un soldat avait annoncé aux prisonniers l'exécution — ainsi que celui de Suisse, entraîné par ses deux collègues. Tous les trois apportent au HCR un soutien inestimable.

Sauver l'essentiel

Vianna a un compagnon avec lequel il vit depuis la fin de 1967 et qui, se tenant totalement à l'écart de la politique, n'a pas été molesté au Brésil. En mars 1972, il était allé rejoindre son ami au Chili, où il s'était inscrit dans une école supérieure de sciences économiques pour préparer l'équivalent du DEA français. Le jour du coup d'État, il n'accompagne pas Vianna à l'université, car il a une jambe dans le plâtre. Par pure chance, les trois fois où les militaires envahissent leur appartement, il n'y est pas. Un jour, après la décision des militaires de lever le couvre-feu pendant quelques heures dans la journée, il est arrêté dans la rue et conduit à l'École militaire, tout simplement parce que les soldats trouvent qu'il a les cheveux trop longs. Après les avoir coupés, ils le relâchent. Tant que le nom de Vianna n'apparaît pas sur les listes accrochées aux grilles du stade National, il fait le possible et l'impossible pour le localiser, pour savoir si son ami est en vie. Il prend même des risques inconsidérés, jusqu'à aller au ministère de la Défense pour s'enquérir du sort de son compagnon. Il faillit ne pas en sortir. Un détail le met sur ses gardes, cependant, et lorsque l'officier qui le reçoit s'absente un instant du bureau pour chercher un dossier, il part sans demander son reste.

Dès qu'il apprend que Vianna se trouve dans le refuge, il y va tous les jours et lui apporte des habits et des effets personnels. Par l'intermédiaire d'Yvonne Tabbush, il lui fait passer tous ses manuscrits, archives de presse et documents personnels. Il ne quitte le Chili que le lendemain du départ de son ami, après avoir remis à un comité de solidarité, soigneusement emballées, toute leur bibliothèque (plus de mille volumes) et toute leur discothèque (quelque six cents disques), que les militaires avaient laissées pratiquement intactes — curieusement, seuls trois livres, fort coûteux, d'économie et de philosophie marxistes avaient été volés — bien que les soldats ne se fussent pas privés de s'approprier habits, montres et autres objets de valeur.

Avec le produit de la vente de l'appartement de Vianna, le comité, auquel il donne procuration, doit se charger de procéder à l'envoi des livres et des disques. L'ironie du sort fait que tous les paquets aient été entassés avec des centaines d'autres et n'aient jamais pu être identifiés, malgré tous les efforts d'Yvonne Tabbush, pendant les années où elle était restée au Chili. Vianna en avait été tellement affecté, que, déjà installé en France, pendant plus d'un an il avait refusé d'acheter un disque ou un livre, se contentant des prêts que pouvaient lui faire ses amis.

Un visiteur inattendu

La vie dans le refuge est pour l'instant tranquille. Les listes sont faites, et les réfugiés attendent les réponses. Quelques amies et amis chiliens de Vianna prennent le risque de venir le voir à la fenêtre grillagée. Ces retrouvailles sont toujours empreintes d'une grande émotion. Elles sont très brèves mais n'en demeurent pas moins intenses. Elles sont d'un grand réconfort pour lui, tout en faisant grandir sa frustration, causée par ce départ contraint et forcé.

Peu d'événements viennent déranger la routine. Un jour, en milieu de matinée, trois ou quatre réfugiés, dont Vianna, sont dans le grand hall. L'un d'entre eux regarde vers le jardin. « *Mais, je rêve ? Est-ce une hallucination ?* »

Les autres fixent le coin de verdure que pointe le doigt indigné. « *Non ! Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qu'il fait là ? C'est bien lui ! C'est le curé Juan !* » Oui. C'est bien lui, qui devise paisiblement avec l'un de leurs camarades. D'autres réfugiés entendent leurs exclamations. Les sifflets et les huées se déchaînent. Certains veulent aller botter les fesses à l'intrus. « *Mais quel culot ! Comment a-t-il fait pour entrer ici ? Allez ! On y va !* »

Yvonne Tabbush arrive sans comprendre ce qui se passe. « *Pourquoi cette agitation ?* » Indignés, les réfugiés lui indiquent le curé. « *C'est un nazi ! Un ami de Himmler ! Par où est-ce qu'il est passé ?* » « *Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est moi qui l'ai fait entrer.* » « *Tu es folle ! C'est un nazi ! C'est lui-même qui l'a dit au stade !* » « *Au stade ?* » « *On t'expliquera. Il faut le virer. Mets-le dehors ou on s'en charge.* » « *Attendez ! Du calme ! C'est un prêtre. Il est là parce qu'un de vos camarades a voulu le voir. J'en ai demandé l'autorisation aux militaires, et il est venu. Je n'avais aucune raison de ne pas le laisser entrer. Qu'est-ce que c'est que votre histoire ?* » Ils lui racontent ce qui s'était passé au stade. « *Quoi ?* » Tous confirment que le récit est authentique. « *Je m'en occupe !* » En moins de deux, le curé est poliment mis dehors et prié de ne plus remettre les pieds dans le refuge. Elle lui dit simplement qu'elle n'est pas en mesure d'assurer sa sécurité.

Les réfugiés demandent des explications à leur camarade. C'est un militant, chrétien fervent. Pour lui, Juan est avant tout un curé. Peu lui importent les absurdités qu'il peut dire, c'est le seul curé auquel il pense pouvoir parler. Dans le stade, il le voyait discrètement chaque fois qu'il passait. « *Dans le stade, d'accord. C'est bizarre, mais on peut comprendre. C'était le seul prêtre disponible. Mais ici ! Tout de même ! Nous sommes dans un collège religieux. Ce n'était pas difficile de demander aux sœurs de te trouver un curé ! Enfin !* » « *Mais j'étais habitué à lui parler. Alors, j'ai demandé à Yvonne de le faire venir.* » « *Tu es vraiment un cas !* » L'après-midi même, les sœurs font venir un prêtre, et tout rentre dans l'ordre.

Les remerciements

Cela fait probablement huit jours qu'ils sont dans le refuge. Les réponses arrivent. Vianna est acceptée par la France et par la Suède. Il faut se décider. Selon quels critères, toutefois ? Il ne veut pas partir. Ce n'est pas son choix. Il faut se décider vite. Le délai de dix jours arrive à expiration. Il faut préparer le départ. Le jeune homme met en balance le climat sous lequel il faudra vivre et la langue qu'il faudra apprendre. La France l'emporte. Les choses se précipitent.

Vianna n'est pas sûr des dates exactes qui marquent les derniers jours dans le refuge. Il ne se souvient plus du jour précis du départ des réfugiés pour la Suède et la Suisse. Il a cependant une certitude : le départ pour Paris se fait le mercredi 7 novembre dans l'après-midi. Il sait aussi que, avant le départ du premier groupe, ils ont organisé une fête pour remercier les sœurs, Yvonne Tabbush et Björn de leur solidarité sans faille.

C'était probablement le samedi 3 novembre, peut-être le dimanche 4. C'est à cette occasion que les réfugiés remettent à leurs anges gardiens les cadeaux qu'ils avaient prévus à l'avance. Les sœurs reçoivent un très beau Christ en croix, réalisé par le sculpteur du groupe, avec le matériel qu'elles avaient fourni sans en connaître la véritable destination. Björn a droit à un objet d'artisanat brésilien qu'un réfugié avait pu récupérer de chez lui. Quant à la responsable du refuge, elle reçoit un très grand mobile en cuivre entré clandestinement dans le refuge et qui la laisse pantoise. « *Comment avez-vous fait pour passer ça ?* » Amusés, les réfugiés lui racontent l'histoire.

Ils avaient fait leur choix et s'étaient cotisés pour l'achat. Pour faire entrer le cadeau encombrant dans le refuge, sans que la destinataire le sache, bien qu'elle soit la seule en mesure d'accomplir l'exploit, une véritable conspiration avait été organisée. Le compagnon de Vianna avait acquis l'objet et, chaque jour, avait remis à Yvonne deux ou trois pièces du mobile, dûment enveloppées. Officiellement, il s'agissait d'objets pour l'un ou l'autre des réfugiés, afin de ne pas éveiller les soupçons. La responsable du refuge n'y avait vu que du feu. « *Je suis vraiment bien naïve !* », dit-elle entre rires et larmes. La fête se poursuit. Il y a des chansons, de petits discours, de grands sourires et encore quelques larmes émues.

Les derniers préparatifs

Les jours qui précèdent les départs sont très tendus. Il y a des rumeurs selon lesquelles, à l'aéroport, les militaires fouillent les bagages, confisquent l'argent et déchirent papiers d'identité et diplômes. Avec Yvonne Tabbush et Björn, les réfugiés tiennent conseil. Elle trouve la solution. Elle achète des sacs de marin et de grandes enveloppes. Chacun prépare autant d'enveloppes que de besoin, en y mettant tout ce qui est important et qui risque d'être volé ou détruit par les militaires. Le jour du départ, la respon-

sable du refuge doit remettre le sac au diplomate chargé de les accompagner, qui lui-même le remettra au commandant de l'avion. Vianna roule très serré ses originaux, coupures de presse, papiers d'état civil et autres documents importants. Il en remplit plusieurs enveloppes. L'ensemble des enveloppes du groupe qui s'en va à Paris tient dans un seul grand sac bleu marine.

Pour ce groupe — une bonne trentaine de réfugiés, une dizaine de nationalités — la plus grande source de tension est cependant ailleurs. Le délai de dix jours est déjà dépassé. Le lieu où ils doivent être hébergés en France n'est pas encore disponible, mais ce n'est pas le plus grave, car une solution provisoire pourrait être mise en œuvre. La grande question c'est qu'il est extrêmement difficile de trouver un vol qui ne fasse pas escale dans l'un des pays d'origine des réfugiés. Différentes hypothèses sont envisagées : scinder le groupe, prendre un vol qui emprunte la route du Pacifique (c'est le principe de Christophe Colomb à l'envers !), négocier encore quelques jours de délai.

Enfin, le 6 novembre, la situation se clarifie. Le lendemain il y a un vol qui fait escale à Buenos Aires et à Dakar, puis une escale technique à Nice, avant de se poser à Paris. En tout, dix-sept heures de voyage. Il n'y a pas d'autre solution. Seuls deux Argentins doivent partir avec le groupe, mais il s'agit de deux jeunes hommes qui prennent le risque de se faire rapatrier. Les quelques autres Argentins partiront un ou deux jours après, par un vol qui fait escale au Brésil.

Le personnel du CICR arrive pour préparer les sauf-conduits nécessaires pour le départ en bonne et due forme. « Le » sac est prêt. La crainte est profonde. Tant qu'ils ne seront pas dans l'avion d'Air France, tant que celui-ci n'aura pas décollé, tant qu'il n'aura pas quitté l'espace aérien chilien, ils ne seront pas totalement rassurés. En outre, le futur se présente de façon on ne peut plus incertaine.

Le départ

chassée par les juges la victime partit
ressassant son horreur la menant au combat
déploiement infini de pièges impuissants
le désespoir foncier seul atout de sa vie

Paris, 27.IV.1993

Mercredi 7 novembre. L'heure arrive. L'autobus — *una micro* — est là. Le diplomate qui les accompagne également. Les réfugiés sont prêts. Yvonne Tabbush aussi, tenant elle-même "le" sac. Les militaires qui les escortent sont à pied d'œuvre. En file indienne, ils passent entre les carabiniers qui montent la garde devant le refuge. Des ami(e)s de Vianna sont là. Son compagnon aussi. Les adieux sont rapides et émouvants. Deux de ses amies lui apportent une rose. « *Bonne chance ! Ne nous oublie pas.* » « *Courage ! Ne m'oubliez pas.* ».

Dernière traversée de la ville. Arrivée à l'aéroport. Ils sont massés devant le contrôle. La présence militaire est étouffante. La responsable du refuge s'entretient avec le diplomate et avec un membre de l'équipage. Le diplomate part avec le sac. Attente angoissée. Le voilà qui revient. Le sac est entre les mains du commandant de bord. Lorsque l'avion aura quitté Buenos Aires, Vianna doit réclamer le sac et faire la distribution des enveloppes.

Nouvelle attente. Ils sont tous silencieux. Ils ont les yeux fixés sur l'avion qui attend, lui aussi. Le temps est à nouveau figé. Le diplomate s'en va encore une fois. Une dizaine de minutes s'écoulent, puis il revient. Il fait signe à Yvonne Tabbush. « *Allez ! C'est bon ! Adieu ! Bon voyage ! Bonne chance !* » Un à un les réfugiés l'embrassent « *Merci* ». Quand le tour de Vianna arrive, elle lui dit : « *Je t'enverrai l'adresse d'une cousine à Paris. Donne-moi de tes nouvelles.* » « *Mon compagnon te remettra un cadeau : un poisson de cuivre.* » C'était un autre mobile que Vianna avait chez lui. Il accompagnera son amie jusqu'à New York, jusqu'au bout.

À QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON OU MERCI ! MON GÉNÉRAL

pour Henriette Taviani

au moment du départ
une seconde durant

il tourna la tête
pour fixer le paysage
qu'il quittait
une seconde durant
il eut la certitude
que plus jamais il ne reviendrait en ce lieu
même si un jour il y remettait les pieds
une seconde durant
il regarda derrière lui
car désormais jamais plus il ne pourrait
regarder en arrière
en haut de la passerelle
une seconde durant
entre deux mondes
une seconde
pour fixer l'éternité de son passé
une seconde
pour connaître la solitude
après avoir vécu en vain sa propre mort
conséquence logique qui n'advint pas
pour découvrir le silence
une seconde
dans le vacarme des avions
qui à chaque fois s'en vont pour toujours
une seconde
pour comprendre la profondeur du silence
sans faille
pour percevoir le temps qui change
la fragilité du fil toujours offert aux ciseaux du hasard
une seconde
pour deviner les contours d'un avenir en sursis
une seconde
pour saisir l'arrêt immobilisé
sur les lèvres d'un juge absent
une seconde
pour accepter l'inacceptable inévitable
une seconde
pour aller au-delà du possible de l'instant
une seconde
sur un carré métallique
suspendu au-dessus du vide

entre
le « pour toujours » de l'après
et
le « plus jamais » de l'avant
une seconde
avant de compléter le saut
qu'il n'avait pas voulu accomplir
mais qu'il fallait faire sien
assumer
une seconde
pour dévorer l'image qu'il se renvoyait
par-delà le miroir du souvenir
qu'il allait devenir
pour s'accrocher à l'être
inconnu
qui de lui allait surgir ailleurs
une seconde
pour bâtir son immortalité suivante
une seconde
pour achever les morts qu'il n'avait pu mourir
une seconde
pour revivre une ultime fois
ce qu'il allait découvrir
une seconde
brisée en mille éclats qui brillaient effrontés
une seconde
sans pitié ni rancune
sans regret ni espoir
sans victoire ni défaite
une seconde
de cris étouffés
de fins avortées
de gloires périmées
une seconde
sans pleurs et sans joies
sans rires et sans larmes
sans amour et sans haine
une seconde
de mythes effondrés
de gestes annulés
de rêves abusés

une seconde
sans morts sans survivants
sans ports sans arrivants
sans corps sans faux-semblants
une seconde
pour trancher
pour lier
pour crever
la bulle du temps
une seconde
pour quitter
pour garder
pour semer
le sillon labouré
une seconde
pour s'emplir
pour guérir
pour jouir
de la peur et du bonheur
une seconde
une seule
la seconde
sa seconde
après laquelle
son « avant » perdrait son sens
et l'« après » son espoir
la seconde propre
sa seule seconde
seconde-vie
seconde-mort
seconde-attente
seconde-atteinte
seconde âcre
seconde-feinte
seconde-fuite
seconde frêle
seconde grave
une seconde juste
une seconde-perte
une seconde-geste

oscillante et figée sur la mer amère
d'un inutile adieu
une seconde-de-bras-ouverts
seconde-à-bras-le-corps
la seconde inévitable
seconde-conclusion
sa seconde inoubliable
seconde-disparition
une seconde déployée
seconde-ivresse
la seconde renversée
seconde-jeunesse
sa seconde apprivoisée
seconde-possibilité
la seconde irrésistible
la seconde-impossible
la seconde-convergence
une seconde de hurlements calcinés
de doute absolu
de discours insensés
une seconde de farces abolies
de mythes avachis
de masques éventrés
une seconde de gestes dérisoires
de craintes infernales
de filtres défaillants
une seconde
de mémoire domptée au fer rouge
de meurtrissure scellée dans la chair
de déchirure taillée sur mesure
une seconde
tachée de venin généreux
garnie de guirlandes grises
portée par d'imprécises présences
une seconde
pour tout avaler
pour ne rien négliger
pour enfermer son vécu

une seconde
pour tout balayer
pour ne rien concéder
pour nettoyer ses bas-fonds
une seconde
pour tout engendrer
pour ne rien jalouser
pour déclencher sa folie
une seconde apprivoisée sans ardeur
une seconde abandonnée à son sort
une seconde appréhendée sans horreur
une seconde décriée par le corps
une seconde dévoyée sans pudeur
une seconde décrispée par l'effort
une seconde agrippée à son heure
une seconde attristée par les torts
une seconde agrafée à son cœur
une seconde dans son linceul
une seconde sur son autel
une seconde pour lui tout seul
une seconde
rien d'autre
qu'une seconde
fragile
unique
précise
une seconde-maîtresse
seconde altière
déchirée
une seconde infime
seconde dérisoire
impuissante
une seconde fantôme
seconde absurde
infinie

une seconde abrasive
une seconde primitive
une seconde lascive
seconde-épreuve
seconde-étreinte
seconde errante
glissante
gratuite
grisante
une seconde veule
une seconde vierge
une seconde-vrille
seconde-pivot
seconde-prise
seconde-seuil
barrière
brisure
embrasure
une seconde
une seconde de souvenirs rassemblés
une seconde de mensonges dévoilés
une seconde de misères pressenties
une seconde-synthèse-de-l'inutile
une seconde-analyse-de-la-vanité
une seconde-dispersion-de-la-perception
une seconde-mythe-impossible
une seconde-farce-impalpable
une seconde-chute-indicible
une seconde
rien qu'une seconde
pour jouir
pour pleurer
pour saisir
une seconde
pas plus qu'une seconde
pour sentir
pour crier
pour gémir
une seconde
seulement une seconde

pour guérir
 pour tronquer
 pour mourir
 une seconde
 une seule
 pour changer toute une vie

Paris, 29.V.1984

Sur la piste, les réfugiés marchent vite. L'avion est tout proche. Le diplomate se tient au pied de l'échelle. « *Bon voyage.* » Ils grimpent vite. Ils n'ont qu'un objectif : entrer dans l'avion, mettre les pieds sur « *le sol français* ». Vianna est décidé. Dès qu'il y entrera, il commencera à parler français. Il arrive en haut de la passerelle. À sa grande surprise, au lieu de pénétrer dans l'avion, il s'arrête, fait demi-tour, regarde le paysage, ces montagnes grises qu'il aime tant. Il veut voler cette image aux militaires qui lui ont volé le Chili. Cela ne dure qu'une seconde. Mais c'est sa seconde. Une seconde im-
 prenable. Une seconde éternelle. Onze ans après, ce moment lui reviendra en mémoire et il en fera le long poème qui précède.

Ça y est, il est en France, sur un morceau de France qui se déplace dans les airs.

Dans l'avion

ne jamais [pou]voir revenir [à] ce qui fut sa vie	ce qui sera [...]
l'impôt sur la vie le prix à payer le coût du pouvoir d'imaginer	
invention [...] éternelle rengaine qui vaut l'aller sans retour	
vers la seule vraie destination connue	
l'inconnu	
nu comme la pierre de lave du premier volcan	
fragile comme l'aurore de la première journée	
puissant comme la précarité du premier je t'aime	
l'inconnu face au silence qui l'entoure	
égaré aux confins du jamais dit	
souffrant chaque frontière franchie	
confesseur des heures mortes effacées par les instants sublimes	
par cette seule seconde où s'échange le dernier regard	
et d'étranges soubresauts secouent le départ	
tandis qu'au loin passent les chars charriant le malheur écrasant l'horizon	
et le viol du temps se prolonge la seconde devient siècle	
[.....]	
d'angoisse et passion	frustrées par le réveil brutal
d'une réalité en vert-de-gris	
poison ambitieux	magiciens de la mort
déguisés en protecteurs voués aux	hé gémonies
tout dépend du résultat	des courses
panier	vide
tête	plein(e)
portefeuille	en attente

mélangez cela comme vous le voudrez
 combinez arrangez permutez [...] zéro à zéro [...] n à n [...] à votre guise
 [...] avec ou sans répétition
 jouez des mots pour survivre aux frustrations assumées
 morceaux de passé collés à la peau de la mémoire
 réalités incréées demeurées virtuelles avortées
 toujours matérialités palpables de l'inaccompli
 morceaux de passé digérés balisant l'avenir de ce présent
 [...] de leur présence [...]
 [.....]
 mains qui glissent vers un horizon fuyant
 regards épuisés chaleur fanée
 indifférence absolue du non-être
 géologie macabre des couches affamées des désirs informulés
 recherche [...]
 symboles [...]
 la mort [...]
 signes [...]
 [.....]
 | 📞) © ☞ * ☞ ♥ |
 [.....]
 [...] persiste et signe [...]
 qui [...] manque [...] le [...] je [...] devient [...] moi
 [...] là [...]
 décalage [...]
 [.....]
 hypo|/| [...]
 [.....]
 taisez-vous faites de vous un autre l'autre
 ne dites rien
 [.....]
 qui n'y va pas ne perd pas son chemin
 tentation première du serpent qui se mord la queue
 fait trois sauts périlleux puis s'en va
 personne ne sait où lui non plus
 [.....]
 où ça par là ailleurs
 [.....]
 cerceau emballé sur les pentes de la fin imprévisible [...] attendue
 [.....]

la plus belle vue d'ensemble on l'a depuis le sommet
 [.....]
 l'après-sommet sera toujours en dessous de l'espoir conçu là-haut [...] ici bas
 visant plus haut encore encore et encore et encore quoi
 à quoi bon vouloir arriver il vaut mieux poursuivre
 montée qui fertilise et fait pousser le sommet
 montée que chaque pas rend plus raide
 montée au sommet fuyant montée qui finit toujours avant terme
 la mort éternellement au milieu du chemin
 et avant le sommet le déluge d'une vie qui s'achève

Paris, Albarraque, Paris, 7.VI-10.X.1994
 extrait de *Fragments*¹²

L'avion ne tarde pas à décoller. Vianna décide de s'asseoir à côté d'un réfugié haïtien, un intellectuel militant, en passe de perdre la vue à cause des tortures subies dans les prisons de Papa Doc. Joly — tel est son nom — parle aussi bien l'espagnol que le français. « *Je te nomme mon premier professeur de français.* » « *Ah, bon ? !* » Et la leçon commence : « *siège* », « *fauteuil* » « *accoudoir* », « *cendrier* ». « *Joly, j'ai mal à la tête.* » « *Attends, je vais demander une aspirine.* » « *Non. Dis-moi comment on le fait, et je le demanderai moi-même.* »

Le vol entre Santiago et Buenos Aires est très rapide. Une trentaine de minutes. La capitale chilienne grimpe sur la Cordillère, frontière naturelle entre le Chili et l'Argentine. Ils survolent les Andes. C'est fait, ils sont au-dessus de l'Argentine. Un réfugié vient voir Vianna. « *Et nos papiers ?* » « *Du calme. Après l'escale de Buenos Aires.* »

Vianna est inquiet. Cela ne fait qu'un quart d'heure qu'il apprend le français. L'affaire du sac est très importante. Ce sac de marin contient leurs vies. Il craint ne pas savoir bien expliquer les choses. Il s'adresse à l'une des femmes du groupe de réfugiés. « *Dis, tu as suivi les cours de l'Alliance française au Brésil, je crois.* » « *Oui. Jusqu'au bout. J'ai eu mon diplôme.* » « *Ne voudrais-tu pas t'occuper de l'histoire du sac ?* » « *Moi ? En aucune façon. J'aurai honte de mon français. Je suis trop timide. C'est toi le porte-parole du groupe. C'est toi l'interprète. Débrouille-toi, mon vieux.* » Il n'y a rien à faire. Elle s'y refuse. Puisque c'est comme ça, il faut assumer son rôle. Tant mieux. Cela l'aidera à assimiler vite la nouvelle langue. Il commence à préparer les phrases dans sa tête. Souvent il pose des questions à « *maître Joly* », qui a une patience infinie et ne laisse sans réponse aucune de ses questions, aucun de ses « *Pourquoi ?* »

Buenos Aires. Ils ne peuvent pas rester dans l'avion. Cependant, ils ne vont pas dans le salon de transit international. Ils sont placés juste à côté, dans une sorte de *no man's land* délimité par deux ouvertures bouchées par de longues bandes de plastique épais et opaque. L'une des ouvertures donne sur le salon de transit, l'autre sur les pistes. Au passage, ils s'arrêtent au bar pour échanger contre un rafraîchissement le bon qu'on leur a remis à la sortie de l'appareil. L'escale est courte. Ils ont à peine le temps de dire adieu à leurs deux camarades argentins, inquiets du sort qui leur sera réservé dans leur pays.

Et le sac ?

Les réfugiés regagnent l'avion. Nouveau décollage. Cap sur Dakar. Dès que le vol se stabilise, Vianna appelle une hôtesse et lui débite les phrases qu'il avait préparées. Il doit récupérer le sac pour distribuer les enveloppes aux réfugiés. La jeune femme se dirige vers la cabine de pilotage. Quelques minutes après, elle revient : « *Le commandant ne sait pas de quoi il s'agit. Personne ne lui a remis de sac, et dans la cabine il n'y a rien.* » « *Ce n'est pas possible ! Le sac a été remis par le diplomate français au commandant de bord, avec des instructions...* »

¹² Voir note 4.

Maintenant les mots sortent avec peine, car les nouvelles phrases n'ont pas été construites d'avance. « *Ce sac contient nos vies ! Il faut le retrouver !* » L'hôtesse repart, puis revient accompagnée du copilote. Nouvelles explications, plus fluides, car Vianna répète la même histoire. Tous les réfugiés ont les yeux braqués sur le petit groupe qui se tient debout dans l'allée centrale de l'appareil. « *Je vais examiner tous les endroits où le sac aurait pu être placé. Comment est-il, ce sac ?* » Le copilote s'en va vers la queue de l'avion.

« *Que s'est-il passé ? Où sont nos papiers ?* » « *Du calme. Ils sont en train de chercher.* » Il ne manquait plus que ça ! Pratiquement tout leur argent est dans le sac. Que feront-ils en arrivant en France. Il faut que le sac apparaisse. Ils attendent. Encore une fois ils attendent dans l'angoisse.

Le copilote revient. « *Je suis désolé, mais il n'y pas de trace de sac. J'ai fouillé partout où il aurait pu être mis. Je suis formel.* » « *Il faut retrouver le sac !* » « *Vous dites qu'il a été remis directement au commandant...* » « *Oui !* » « *Je vois deux explications possibles. Nous avons changé d'équipage à Buenos Aires. Vous dites que le sac est très important, et qu'il a été remis personnellement au commandant. Il se peut que celui-ci ait considéré qu'il s'agissait d'une responsabilité personnelle et qu'il ait gardé le sac avec lui. Dans ce cas, il arrivera à Paris par le prochain vol, vingt-quatre heures après vous. La deuxième possibilité, c'est que le sac ait été mis dans la soute à bagages.* » « *Ah ! Nous pourrions alors le récupérer à Dakar, n'est-ce pas ?* » « *Je vais en parler au commandant.* »

Pendant que le copilote confère avec son commandant, le “porte-parole” explique aux autres réfugiés la conversation qu'il vient d'avoir. Les visages sont graves, car l'affaire est grave.

« *À Dakar, il ne sera pas possible d'aller en soute. En revanche, lors de l'escale technique, pendant laquelle les passagers ne quitteront pas l'appareil, j'irai avec vous dans la soute.* » Il faut de la patience pour accepter ce qui ne peut pas être changé... Les réfugiés se plongent dans leurs pensées. À l'incertitude de l'avenir vient s'ajouter la disparition fâcheuse — mais momentanée, espèrent-ils — des preuves de qui ils sont, de ce qu'ils ont fait dans leur vie, sans parler de ce qui leur reste d'argent. Vianna est surtout accablé par la pensée d'avoir perdu les originaux de ses pièces de théâtre.

Champagne

Après le dîner, le film : *Le grand blond avec une chaussure noire*. Vianna met les écouteurs pour constater, plus de quatre-vingt-dix minutes durant, qu'il comprend à peine les dialogues. Il faudra travailler dur pour apprendre la nouvelle langue. Il écoute sans comprendre, mais c'est utile pour s'habituer aux nouvelles sonorités. Patience. « *Fin* ».

Les lumières de la cabine s'éteignent. Ça et là, brillent les petites lampes de lecture encastrées dans le plafond au dessus des sièges. Silencieux, l'avion traverse la nuit. Vianna ne parvient pas à s'endormir. Sa pensée est assaillie par les interrogations sur son avenir et sur le sac. Il entend un bruit feutré de voix qui vient du fond de l'appareil. Il se retourne et voit un petit groupe de réfugiés qui boit un verre et bavarde. Il le rejoint.

« *Tu prends quelque chose ?* » Il a trente-cinq dollars en poche. Il se dit que, au point où il en est, ça de plus ou ça de moins ne changera rien à sa situation. Et puis, il ne sait pas quand il pourra de nouveau s'offrir du champagne. Alors, va pour le champagne.

Ils sont cinq ou six, qui bavardent tantôt entre eux, tantôt, dans un français claudicant, avec un membre de l'équipage, qui se débrouille un peu en espagnol et qui patiemment les sert et s'intéresse à leur histoire.

« *Tiens ! Le jour se lève !* » « *Déjà ? !* » Cela fait plusieurs heures qu'ils parlent de tout et de rien. Et ils vont vers le Levant. « *Allez ! Ne soyons pas radin. Encore une bouteille.* » « *Bon, mais maintenant il faut que je m'occupe du petit déjeuner.* » Les réfugiés regagnent leurs sièges. Les autres passagers commencent à remuer. La queue se forme devant les cabinets de toilette. Le petit déjeuner est servi. Les réfugiés parlent et reparlent du sac. « *Est-ce que, vraiment, à Dakar, il ne serait pas possible...* » « *Je reposerai la question, mais...* » Ceux qui ont passé une nuit blanche s'assoupissent par intermittence.

Dakar — Nice

L'avion amorce la descente. Dakar. Ils quittent l'avion. « *Ce n'est vraiment pas possible d'aller re-*

garder dans la soute maintenant ? » « *Malheureusement pas. L'escale est très courte. Nous verrons ça à Nice.* » La chaleur est très forte, et de la fumée semble monter du sol. Les passagers marchent jusqu'au bâtiment central, où la climatisation fait oublier la température extérieure. En effet, l'escale n'est pas longue. Il fait encore plus chaud. Décollage. Dans quelques heures, ils seront à Nice, et alors...

« *Venez avec moi.* » Vianna suit le copilote. Il fait beau. La Méditerranée est calme. Ils descendent sur la piste, remontent par le tapis incliné, entrent dans la soute. « *Regardez bien.* » Des centaines d'objets — bagages et colis — s'entassent pêle-mêle. « *Comment est ce sac ?* » « *Un sac de marin, bleu marine, fermé par un cadenas.* » « *Est-ce celui-ci ?* » « *Non !* » Celui-là porte un nom. Pour transporter leurs maigres affaires, certains réfugiés, qui n'avaient pas de valise, s'étaient servi des sacs achetés par Yvonne Tabbush. Décidément, "le" sac n'est pas dans la soute. « *Bon, le commandant de l'équipage précédent a dû le garder avec lui. Ne vous inquiétez pas. Vous l'aurez demain certainement. Allez ! Il faut repartir.* »

Quand le "porte-parole" revient dans la cabine, les autres réfugiés n'ont pas besoin de poser des questions. Son visage fermé indique que la recherche a été infructueuse. « *On verra ça à Paris. Espérons que l'autre commandant a le sac.* »

Dans les entrailles d'Orly

XIV

pour Léila

il regarda le ciel
buta contre l'horizon
fit trois pas au-delà de la mer
glissa vers une perspective nouvelle
vécut le temps de quelques orbites
et revint au point de départ
il n'était plus tout à fait le même
et l'horizon s'était déplacé

Paris, 11.VII.1977

ici
je suis arrivé
un peu par hasard
mais surtout
par fascisme interposé
encore mieux
imposé
je n'avais pas choisi
de débarquer
en ce port-ci
orly
aurait pu
s'appeler autrement
situé
en suède

ou peut-être
en suisse
malgré les choix
limités
d'ici
je n'avais que l'image
l'éclat bien filtré
liberté
égalité
fraternité
et progrès
progrès social
économique
et culturel
progrès général
progrès infernal
le plein-emploi
enfin
la prospérité
c'était fascinant
pour un pauvre gars
venant de ce sud
que l'euphémisme
appelle
en voie de développement
pour moi
pauvre type
la richesse était là
la richesse était ça
un foyer pour travailleurs
était vu
comme un trois étoiles
tout neuf
le bus qui passait
à l'heure
ne cessait pas
d'étonner

même
si l'heure exacte
l'était
à quelques minutes près

(le temps c'est relatif
quand on vient de là-bas
où les trains retardent d'heures
qu'est-ce que ça fait
quelques minutes)

la technique est partout
dans les portes qui s'ouvrent
seules
dans les machines
qui offrent
du chocolat
moyennant
un ou deux francs

la ville avait l'air gai
dans les rues
de saint-germain
ou du côté de la mouff

l'industrie
voyante
surtout dans les vitrines
où qualité et bon goût
font la fête
pour les yeux
des touristes

parmi les gens
les gens des rues
la différence
entre riches et pauvres
n'était pas facile à trouver
à la limite
il y avait
des riches
et des moins riches
dans les métros
dans les bistrots
par leurs mégots

on dirait
qu'ici
tous sont égaux
de la liberté n'en parlons pas
où est-ce que j'avais vu
à l'ouest bien sûr
quelqu'un se dire communiste
sans craindre d'aller en prison

(au chili
c'est vrai
mais j'en venais
à cause du coup d'état)

comment en croire ses propres yeux
voyant
la puissance-symbole
place du colonel-fabien

(ça aussi fait pcf)

tout cela
était nouveau
grandiose
inouï
surprenant
bien souvent
inquiétant
tout cela
avait l'air
d'un rêve
comme si c'était
du cinéma
comme si c'était
un film
et moi
acteur
en plus
tout est si beau...
le louvre
la concorde
ou la perspective
des champs-élysées

paris
vu de montmartre
en nuit de ciel dégagé
mérite bien son nom
de ville-lumière

que dire alors
de notre-dame
de cluny
ou encore de ces tours
de la conciergerie
il s'agit là
d'histoire
de marie-antoïnette
aspect mineur
de la révolution
révolution
suivie de commune
restée sans folklore
car
il y eut trop de cadavres

(volontiers on parle
des rois guillotisés
beaucoup moins
d'ouvriers fusillés)

le réveil fut brutal
mais
rien n'est plus
éclairant
que ce monstre
la réalité
quand elle nous tombe dessus
la langue
alors langue nouvelle
faisait ses premiers pas
sur ma langue
et dans ma bouche

*« quand vous parlerez
correctement
le français
revenez nous voir
cher monsieur »*

et voilà

un pauvre intellectuel
venu du tiers monde
qui se voit
tous les jours
faire la veille de nuit

j'ai alors cru
que la beauté
et le progrès
n'étaient que pour ceux d'ici
et moi

j'étais de là-bas

c'était ainsi
facile
de se placer
en victime
unique

(comme n'importe quel immigré)

bon à rien

(comme n'importe quel immigré)

prêt pour le sale boulot

(comme n'importe quel immigré)

et voilà

que cette peste
invincible
qui ne se laisse guère
apprivoiser
voilà

que cette briseuse
de rêves

cette mort et renaissance

ce miroir effrayant

toujours

cette fée-mascarade

elle

la réalité

fit changer

le point de vue

vie et travail
en commune ouvrière
ont suffi
pour faire comprendre
que les uns et les autres
immigrés et français
dès qu'ils sont ouvriers...
ils se lèvent ensemble
au point du jour
ils se lavent ensemble
dans la même eau
chaude ou froide
les deux pensant à son prix
c'est ensemble qu'ils prennent le bus
puis le métro
le bus de nouveau
matin et soir
ils perdent ensemble
les mêmes heures de leur vie
ensemble encore ils entrent
chez le même patron
pour ensemble y laisser
leurs yeux
leurs bras
leurs joies
toujours ensemble
ils fabriquent
ce que nous achetons tous les jours
ce que nous portons tout le temps
ce que nous n'avons pu avoir
ensemble
ce sont eux
qui produisent
le vaccin pour sauver des enfants
les balles pour tuer l'ouvrier

(loin d'ici
bien sûr
au moins pour l'instant)

ensemble
ils ont construit
le bus
le métro
la maison
rues
villes
et pays
ensemble
ils ont eu la même femme

ensemble
ils leur firent
les mêmes enfants
qui iront ensemble
au collège

ensemble
ils boivent du rouge
et mangent du fromage

ensemble ils sont face à l'écran

ensemble ils endurent
inflation et chômage

ensemble
ils vont se coucher

tous les deux

épuisés

abusés

usés

bafoyés

volés

exploités

ensemble tout le temps
parfois leurs regards se croisent
rien que pour un instant fugace
quelques fois emplis de haine

(ensemble encore ils ont tort)

mais même ces exceptions
à la règle
de la solidarité de classe
au grand moment du combat
se retrouvent toujours ensemble

alors
ayant enfin découvert
pourquoi
la prospérité
était loin de chez moi
que le mal n'était point
d'être ici étranger
mais plutôt d'être
ici comme ailleurs
un simple salarié

ayant dévoilé
le mystère

la rime qui peut lier
immigré
et

français
m'est venue toute seule
ouvrier

ouvrier
auquel on refuse
tout ce qui est au-delà
des besoins du travail
et le patron se fiche
pas mal
de son lieu de naissance

cette rime
fait comprendre
que
la sécurité sociale
l'assurance-chômage
l'école gratuite
et pour tous
enfin
tout ce qui fait

la différence
entre l'ouvrier d'ici
et celui de là-bas
ne sont point des privilèges
comme au début
ça pourrait bien sembler
ce sont au contraire conquêtes
qui ont coûté
du sang
du sang
et des vies
des conquêtes qui exigent
toujours

(oui encore aujourd'hui)

un combat
incessant

tout cela fait alors dire
que la bataille
est la même
que ce soit ici
ou là-bas
quand j'ai alors découvert
que les jambes
coupées
ici par les machines en démocratie
là-bas
par les machines sous le fascisme
étaient les mêmes jambes
que les vies
méprisées
étaient les mêmes
ici et là-bas

j'ai aussi découvert
que malgré le lieu de naissance
je suis quelqu'un d'ici

Paris, 8.V.1977

Jeudi 8 novembre 1973. Ils atterrissent à Orly en fin d'après-midi. Le ciel est gris, il bruine. Ils doivent rester groupés. « *Suivez-moi, s'il vous plaît* ». Ils s'engouffrent dans le tunnel articulé qui débouche dans un grand hall. Ils ont leur laissez-passer à la main. Dans son rôle d'interprète du groupe, Vianna marche en tête. Le contrôle est franchi.

les années
les prisons
les exils

la vie
la politique
les morts

m'ont fait oublier les poèmes

premier montage
premier succès
le théâtre est ma vie
ma vie c'est le théâtre

sur la scène
dans les gens
je fouille
je recherche
je découvre
la musique
arrive à mes pages
pour soutenir les répliques

je tente
de détruire les formes
sans tuer
leur clarté

parfois
je réussis

j'avais trouvé
ma place
dans un pays
étranger
attrapé
par les planches
plongé
jusqu'aux atomes
de mes entrailles
effervescentes
dans ce monde
fait mien

c'était

presque parfait

j'avais pu
concilier

les songes
de la famille

(j'étais une réussite)

et le rêve
de toujours

(les gens m'écoutaient lutter)

naïf
depuis quand
les pauvres
ont-ils droit
au bonheur

même petit

encore moins
au bonheur

de longue haleine

avec le peuple
je suis tombé
plus que jamais
sans poésie

la catapulte

fasciste

me plongea en Europe

dans ce Paris étranger
dans cette ville

illusion

pour un sous-développé
comme moi
empli de ses ambitions

je vous épargne
ici

les détails
de ma haine
enfant terrible

de ma déception
à Paris
je n'étais personne
je n'y habitais même pas
la banlieue
me consumait
chaque jour un peu d'espoir
en échange
d'alcool
et de tarots

cependant
j'ai toujours eu
DE LA CHANCE
au bout
de six mois
à faire
la veille de nuit
un poste
d'adjoint
de Monsieur le Directeur
me permettait
pour l'avenir
de me gonfler
de whisky
derrière ce bureau
noir
qui à peine
cachait mon ventre
symbole
de l'angoisse
qui dévorait mes pensées
derrière ce bureau
imposant
je me suis un jour demandé
où se trouvait
la France
que j'avais imaginée

je l'avais aperçue déjà
dans les chansons de Montand
dans les Canuts qui vont nus
dans les palais du roi Renaud
dans les potences de Mandrin
dans le chant des partisans
dans le sang des copains
et je suis allé la chercher
ma France
sous forme de poème
et j'ai ensuite
voulu
parler de mes pays
du rapport
entre les heures
à Paris
à Moscou
à Rio
je ne croyais
point
à ces poèmes
écrits
en langue encore pour moi étrangère
ils prirent donc
le chemin
des archives
de l'amie
dont le cœur
souffrait pour moi
petit cadeau
dérisoire
d'un poète
inexistant
c'était le temps de la détresse
de la déchéance humaine
comme dit
la copine

la mort
hantait
mes délires

mais
je voulais m'en sortir

j'ai changé
de travail
je suis venu à Paris

j'ai embrassé cette ville
qu'enfin
je reconnaissais

Paris était à moi
j'étais à Paris
et nous nous mariâmes

et après
ce fut toi

et après Paris et toi
ce fut
la poésie

d'abord en espagnol
quelquefois en portugais
vite fait en français

Paris, 3 et 4. XII. 1976
extrait de *Exégèse*

Une dame de petite stature, arborant un superbe sourire lui tend la main. « Soyez le bienvenu. Henriette Taviani, déléguée pour la France du Haut Commissariat de Nations unies pour les réfugiés. J'espère que vous avez fait bon voyage. » « Oui, Madame. Merci. Mais il y a un grave problème. Il y avait un sac... » « En effet, c'est grave. Attendez un instant. » Elle s'adresse à un officier de la Police de l'air et des frontières (PAF) qui se tient légèrement à l'écart. Les autres réfugiés ont franchi le contrôle et se tiennent rassemblés.

« Bien, ces deux dames vont vous accompagner pour chercher les bagages. Vous, Monsieur, vous venez avec moi. Nous descendons examiner les bagages qui sortent. » Accompagnés de l'officier de la PAF, Henriette Taviani et Pedro Vianna s'en vont plonger dans les entrailles d'Orly. Ils scrutent les différents tapis roulants. En vain. « Monsieur, je prends les choses en main. Nous retrouverons ce sac. Je vous tiendrai au courant. J'ai les coordonnées du foyer où vous serez hébergés. Je vous appellerai. Voici ma carte. Allons rejoindre les autres. »

« Alors ? » « Pas de sac ! » « Qu'est-ce que nous allons faire ? » « La dame du HCR s'en occupe. Je pense qu'on peut lui faire confiance. Elle m'a promis qu'elle retrouverait le sac. J'ai ses coordonnées. »

Les bagages récupérés, ils se dirigent vers l'autocar qui les attend. « Au revoir, Monsieur. Bon séjour en France. » « Merci Madame. Au revoir Madame. N'oubliez pas le sac, s'il vous plaît. » « N'ayez crainte. Nous le retrouverons. Je vous appellerai. »

VARIATIONS

après avoir tout perdu
sauf l'espoir
de féconder ses rêves
un homme cherche
un ciel nouveau

*

après avoir tout perdu
sauf l'espoir
un homme cherche
un nouveau ciel
où féconder ses rêves

*

après avoir tout perdu
un homme cherche
un nouveau ciel d'espoir
où féconder ses rêves

*

après avoir tout perdu
un homme cherche
un nouveau ciel
où féconder ses rêves

*

après avoir tout perdu
un homme cherche
un nouveau ciel
où féconder son espoir

*

après avoir tout perdu
un homme cherche
un espoir nouveau
pour féconder son ciel

*

après avoir tout perdu
un homme cherche
un espoir nouveau
pour féconder ses rêves

*

après avoir tout perdu
un homme cherche
un ciel d'espoir
où féconder ses rêves

*

après avoir tout perdu
un homme cherche
un nouveau rêve
où féconder ses vers

Paris, 11.XI.1986

Dans l'autocar, les deux jeunes femmes se présentent. L'une, qui parle l'espagnol, travaille à France terre d'asile, l'autre à la CIMADE, deux associations de défense du droit d'asile et d'aide aux réfugiés. « *Vous serez hébergés au foyer des jeunes travailleurs de Bobigny. Cependant, les chambres ne seront disponibles que demain. Alors, vous allez passer la nuit à Bièvres, dans un lieu qui s'appelle La Roche-Dieu, dans un centre de la Fédération française des associations d'étudiants chrétiens. Ce soir, vous allez vous installer, dîner et vous reposer. Demain matin, nous aurons une petite réunion d'information et, après le déjeuner, nous irons à Bobigny.* » « *Est-ce que c'est loin de Paris ?* » « *Non. Pas très loin. Bièvres est au sud de Paris, et Bobigny à l'est. Pour aller de Bobigny à Paris, il faut prendre un bus, puis le métro. Nous vous montrerons tout ça sur une carte.* »

Sur la route, la nuit tombe. Vianna est inquiet. Une question tourne dans sa tête : « *Un foyer... Oh là ! Où est-ce qu'on va nous mettre ?* » Les problèmes sémantiques commencent. La traduction du mot est simple : foyer en français, *hogar* en espagnol, *lar* en portugais. Toutefois, les réalités que traduisent ces mots ne sont pas les mêmes. En Amérique latine, ils renvoient immédiatement à des institutions charitables qui recueillent des orphelins pauvres, des jeunes délinquants, des victimes de la société. « *Qu'est-ce que ça va être, ce foyer de Bobigny ? Bobigny... Ce n'est même pas Paris !* »

Ils arrivent à Bièvres. Ils ne voient pas grand chose, mais distinguent la silhouette des grands arbres qui entourent les bâtiments de la propriété. La table est mise. « *Nous allons vous conduire au dortoir — à Bobigny vous aurez des chambres pour deux personnes — vous pourrez prendre une douche, puis nous dînerons.* »

Ils montent l'escalier. Vianna est encombré par deux lourdes valises et un poste de radio qu'il porte à la main depuis la sortie du refuge. Il semble y tenir beaucoup. À l'étage, ils découvrent une grande pièce aux murs blancs, très bien agencée. Les lits sont flanqués d'une rangée basse de placards, surmontés d'un plateau, dont la partie arrière est elle-même surmontée d'étagères. Le tout est encadré dans une arche bordée de briquettes, ce qui préserve une certaine intimité, chose rare dans les dortoirs. De l'autre côté du lit, une table de chevet. À peine les valises posées, Vianna fouille partout autour du lit pour trouver une prise électrique. Il faut ouvrir le poste et écouter parler français. Ça y est. Il tourne le bouton sélecteur. De la musique. Non, ce n'est pas ça qu'il veut. Encore de la musique, "classique" cette fois-ci. Non, ce n'est pas encore ça. Quelqu'un qui parle. Voilà ! C'est ça. Il écoute *France Culture*. Il n'y comprend rien. Peu importe. Il faut s'habituer aux sonorités de sa nouvelle langue. Il est l'interprète du groupe et — fait encore plus déterminant — dans les métiers qu'il sait exercer — le théâtre et l'enseignement — la parole est un élément central. Il faut donc apprendre le français à la perfection, le parler comme les autochtones. Il en a décidé ainsi. C'est obsessionnel.

« *Vous êtes certainement fatigués. Demain matin, vous prendrez le petit déjeuner dans cette salle. Vers dix, onze heures, nous ferons une petite réunion d'information pour vous expliquer comment les choses se dérouleront, les démarches que vous aurez à faire. Après le déjeuner, nous nous préparons tranquillement pour partir à Bobigny en milieu d'après-midi, vers quinze heures. Bon appétit !* » L'atmosphère est très chaleureuse autour de cette grande table. Les réfugiés oublient un instant les incertitudes qui gagent l'avenir. Les plaisanteries fusent, à propos de tout et de rien. Pour la première

fois, depuis presque deux mois jour pour jour, ils se sentent vraiment en sécurité. Bien qu'il fasse frais, après avoir mangé, ils sortent dans le parc. Ils marchent par petits groupes ou seuls. Vianna s'interroge sur ce que sera sa vie à partir du lendemain. Il y a des priorités absolues : accomplir les démarches dont il connaîtra les détails la matinée suivante, apprendre le français, trouver un travail. En parallèle, il faudra dénoncer tout ce qui s'est passé et se passe au Chili. La solidarité avec ceux qui sont restés là-bas est aussi essentielle. Tout le reste est secondaire.

Les Français — en réalité il s'agit presque exclusivement de Françaises — qu'il a rencontrés depuis son arrivée sont adorables : la dame du HCR, les deux jeunes femmes qui les accompagnent, le personnel de La Roche-Dieu, le chauffeur de l'autocar, tous sont d'une gentillesse sans affectation, prévenants et soucieux du bien-être des réfugiés.

Sans aucun doute, la solidarité est une des plus belles facettes de l'être humain. Il faut être à la hauteur. L'une des préoccupations essentielles des réfugiés — ils en parlent beaucoup entre eux — est de ne rien faire qui puisse ternir l'image du réfugié. Il est indispensable que leurs hôtes voient qu'ils ont conscience de devoir se prendre en charge au plus vite, qu'ils comprennent très bien leur situation et ce qu'on fait pour eux. Il ne faut pas que les Français aient la moindre raison de penser qu'ils veulent profiter de la situation, qu'ils sous-estiment les difficultés qui les attendent. Cela pourrait nuire à la poursuite de l'accueil, à tous ceux qui doivent encore venir du Chili. Ils ont conscience de la responsabilité dont ils sont investis et ne se gênent pas pour rappeler à l'ordre celui ou celle de leurs camarades qui, à leurs yeux, paraît l'avoir oublié.

Vianna ne s'attarde pas dans le jardin. Il monte dans le dortoir, ouvre la radio et se met à écrire une lettre à sa mère. Malgré la fatigue, il met du temps à s'endormir. Les interrogations se multiplient dans sa tête. En tout cas, cette première demi-journée française a été réconfortante.

Des explications avant un nouveau transfert

Il fait beau le matin de ce jeudi 9 novembre. Entourant les deux jeunes femmes qui s'occupent d'eux, les réfugiés s'installent sur la terrasse derrière la maison, face au superbe parc. Ils reçoivent deux feuilles, l'une en français, l'autre en espagnol. Vianna se dit que c'est un bon outil pour apprendre le français, ce qui est désormais son objectif premier.

Comme sur la feuille, dans le discours explicatif de leurs accompagnatrices, il y a des mots qui ne sont pas traduits : foyer, récépissé, prise en charge, préfecture. Les jeunes femmes leur expliquent les démarches à accomplir, pour lesquelles ils seront guidés et accompagnés par un "permanent" de France terre d'asile attaché au groupe.

C'est un vaste programme : demande d'asile, formulaire pour l'OFPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides), demande de titre de séjour, demande du permis de travail lors qu'ils auront trouvé un emploi, demande du titre de voyage destiné à remplacer le passeport national et qui leur permettra de voyager partout, sauf dans leur pays d'origine.

Le jeunes femmes confirment ce que leur avait appris l'attaché culturel lors de son exposé au refuge. Ils seront logés et nourris pendant trois mois, suivront des cours de français, percevront dix francs par jour et par personne (plus cinq francs par enfant de moins de seize ans), pour pouvoir s'acheter l'essentiel : produits d'hygiène, timbres, tickets de métro, jetons de téléphone. Les versements seront hebdomadaires. Ils auront droit à l'aide médicale gratuite, et des examens sont prévus pour ceux qui en ont besoin... ou pensent en avoir besoin.

Ils comprennent qu'ils vont bénéficier d'une nouvelle méthode d'accueil. Jusqu'alors, les réfugiés recevaient un titre de séjour et devaient se débrouiller par eux-mêmes, avec l'aide des associations caritatives et de solidarité. Pour la première fois, à titre dérogatoire et expérimental, l'État prend en charge leur accueil et les actions d'accompagnement visant à leur première insertion dans la société française. Les jeunes femmes demandent leur indulgence, car tout a été organisé en hâte pour les accueillir. Il y aura certainement des dysfonctionnements, puisque tout est nouveau. Ils se rendent compte que leur responsabilité en est accrue. Ils se disent que si l'expérience n'est pas concluante, ceux qui viendront après eux n'en bénéficieront peut-être plus. « Avez-vous des questions ? » Celles-ci fusent. Les ré-

ponses faites, les accompagnatrices leur montrent sur une carte où se trouve Bobigny, par rapport à Paris et à Bièvres. « *Allez ! Nous allons déjeuner, puis nous préparer.* »

Vers seize heures, ils sont prêts, installés dans l'autocar. « *Nous avons demandé au chauffeur de ne pas prendre le périphérique [« Qu'est-ce que c'est ? »] mais de traverser Paris, pour que vous voyiez la ville.* » Décidément, elles pensent à tout, ces merveilleuses jeunes femmes.

L'autocar roule sur les petites routes qu'ils avaient parcourues la veille dans le sens inverse. Puis vient de nouveau l'autoroute. « *Paris Est / Paris Ouest* ». Porte d'Orléans, le lion de Denfert, là-bas, la tour Montparnasse, boulevard Saint-Michel, à droite, Notre-Dame, le palais de Justice, la Conciergerie, à gauche le Pont-Neuf — le plus ancien de Paris — place du Châtelet, gare de l'Est, canal Saint-Martin. C'est vrai, la ville est superbe.

Entre deux monuments, la même question taraude l'esprit de Vianna : « *Qu'est-ce que ça va être ce foyer ?* » Bientôt il sera fixé : Pantin, Bobigny.

Un accueil rassurant

Le véhicule s'immobilise. La lumière du jour s'en va. L'éclairage public est déjà allumé. Vianna descend de l'autocar. Ses yeux cherchent une bâtisse sale, sombre. Autour il n'y a que des tours modernes qui se dressent sur des dalles piétonnières reliées par des passerelles. « *Curieux urbanisme !* »

Ses yeux s'arrêtent sur un immeuble légèrement surélevé, composé de deux ailes symétriques et auquel deux escaliers, un de chaque côté d'une sorte de palier, permettent d'accéder. La partie inférieure, qui fait la hauteur de l'escalier, est vitrée. C'est un restaurant. Le muret qui protège le palier arbore sur sa face avant un faisceau où alternent les drapeaux chiliens et français. « *C'est ça le foyer ?* » « *Oui.* » « *Mais c'est un quatre étoiles !!* », pense Vianna. « *Et, ces drapeaux ? Les gens du foyer seront déçus ! Il n'y a pas un seul Chilien dans le groupe !* ». Vianna n'y accorde pas d'importance. Il est un Chilien d'adoption.

En haut des marches, se tient un groupe de six ou sept personnes. Le “porte-parole” est poussé en tête de la colonne de réfugiés. Qu'il n'oublie pas qu'il est l'interprète du groupe ! Un homme d'une trentaine d'années lui tend la main. « *André Ortega, directeur du foyer. Soyez les bienvenus au Foyer des jeunes travailleurs Colonel-Fabien. Nous sommes fiers de vous accueillir !* » « *Merci, Monsieur le Directeur. Merci beaucoup !* » Suivent les présentations. On se serre les mains. Il y là le maire adjoint chargé de la Jeunesse, président de l'association [« *Qu'est-ce que c'est ?* »] qui gère le foyer, des membres du personnel, dont les deux directrices adjointes et le directeur adjoint, des résident(e)s.

Ortega parle lentement, pour être compris. « *Malheureusement, malgré mon nom, je ne parle pas l'espagnol. Entrez ! Nous avons prévu un petit verre de bienvenue dans la cafétéria du foyer. Laissez vos valises dans le hall. Après on vous installera dans vos chambres.* » Vianna est rassuré. Le foyer est neuf, propre, bien agencé. Les résidents qui les entourent ne sont pas des misérables, ils ne sont pas en uniforme, tout va très bien.

Dans la cafétéria, des plateaux de petits fours et de petites pâtisseries les attendent sur des tables. Sur le comptoir, des flûtes et des bouteilles de champagne [« *Tiens ! Cela n'a pas tardé !* »]. Les résidents sont avides de parler aux réfugiés. Pour eux, ce sont des “héros”, de vrais militants révolutionnaires victimes des militaires fascistes chiliens et de l'impérialisme américain. Le Mouvement de la jeunesse communiste est très bien implanté dans le foyer. Leur cercle compte une vingtaine de membres et beaucoup de sympathisants. Ils tiennent à dire qu'ils ont manifesté contre le coup d'État, qu'ils ont signé des pétitions, qu'ils sont à leur disposition. « *Non, il n'y a pas de Chilien parmi nous. Le HCR ne pouvait s'occuper que des étrangers réfugiés au Chili.* » C'est encore plus impressionnant. Des gens qui échappaient pour la deuxième fois à la répression. Certain(e)s résident(e)s parlent espagnol, ce qui facilite les contacts.

André Ortega prend la parole. Le président du foyer et les adjoint(e)s au directeur se tiennent à ses côtés. Le discours de bienvenue est bref. Néanmoins, les réfugiés apprennent que Bobigny est une des plus anciennes municipalités communistes de France, que la ville et le foyer qu'elle finance connaissent leur devoir de solidarité internationaliste. La municipalité, les élus, le foyer et ses résident(e)s

feront tout ce qu'ils pourront pour aider les réfugiés à s'insérer en France. Ils seront solidaires de leur combat pour la libération du Chili.

« *Il faut que tu fasses un discours de remerciement !* » « *Quoi ? ! !* » « *Oui ! Ce serait très impoli de ne rien dire. Vas-y* ». Les réfugiés poussent leur "porte-parole" en avant. Pris au dépourvu, il doit improviser. Il est très concis — chose rare ! — et va à l'essentiel : remerciements, assurance de tout faire pour être à la hauteur de la solidarité dont les réfugiés font l'objet, promesse de ne pas renoncer au combat.

Le foyer de Bobigny

RAPPORTS INATTENDUS

c'était une fille
qui avait
et trop d'amour
et trop de poux
comme elle était
belle
les garçons
sous-estimant les bêtes
n'hésitaient point
à entrer dans son lit
et ils en ressortaient
la tête pleine
comme l'on peut le constater
les poux
c'est aussi
une simple affaire
de cul

Paris, 25.XI.1976

Après cet accueil chaleureux, les réfugiés sont conduits dans leurs chambres : douze mètres carrés, deux lits, deux placards, deux tables de chevet sur roulettes, une table, un coin lavabo. Les douches et les toilettes sont à l'étage. Dans chaque couloir, un poste téléphonique permet aux résidents de recevoir des appels. Vianna et un autre réfugié brésilien avec lequel il s'entend très bien décident de partager une chambre du sixième étage. Leur cohabitation sera sans accroc. Peu de temps après leur installation au foyer, solidairement, chacun passant tous les soirs en revue la tête de l'autre, ils traverseront indemnes la "crise des poux" qui, grâce aux contacts solidaires nocturnes entre résident(e)s et réfugié(e)s se propagera très vite.

La population du foyer est très diverse. Quelque cent quarante jeunes — le nombre des garçons et celui des filles s'équilibrent — d'origines très diverses, leur âge variant, sauf quelques exceptions, de dix-huit à vingt-cinq ans. La plupart sont des Français(es) — dont quelques-un(e)s viennent des DOM-TOM et quelques autres ont des origines étrangères — mais il y a aussi des Nord-Africain(e)s et des Africain(e)s noir(e)s. Le foyer accueille aussi des "jeunes de la DDASS" et de jeunes adultes de province qui suivent des stages à proximité de la ville. Ces derniers y sont logés pour des périodes courtes, bien qu'ils aient dépassé l'âge limite. Dans le foyer, une aile est occupée par les garçons, l'autre par les filles, mais les deux parties communiquent à chaque étage, et les portes sont ouvertes en permanence. Les deux ailes, au premier et au sixième étage, réservées habituellement à l'accueil de groupes de passage, sont consacrées désormais à l'accueil des réfugiés, et ce jusqu'au 28 février 1974.

À cette date, ceux qui ne seront pas encore insérés seront transférés dans un autre foyer, car celui de Bobigny a déjà de longue date pris des engagements d'accueil qu'il ne peut pas annuler.

Toutes les semaines, les réfugiés recevront, en même temps que leur allocation, les tickets pour manger midi et soir au restaurant self-service, où la nourriture est excellente et copieuse. Pour le petit déjeuner, les tickets ne sont pas nécessaires.

Parmi les résidents du foyer, certains sont au chômage. Avec les jeunes militants, ils seront les plus proches des réfugiés. Peu de résidents sont indifférents à leur présence. Un ou deux seulement, de façon voilée, manifestent une certaine hostilité. Les échanges entre réfugié(e)s et résident(e)s sont nombreux, et parfois très intimes.

De nouveau l'apprentissage

Vianna s'efforce de parler français le plus possible. Il s'impose comme règle de passer de l'espagnol ou du portugais à la langue locale dès qu'un Français ou un résident étranger s'approche. Il demande à tous de le corriger en permanence ; et il insiste : « *Même s'il faut m'interrompre toutes les dix secondes.* » À chaque fois, il répète le mot corrigé et demande des explications, au risque d'embarrasser son interlocuteur.

L'un des résidents, sans emploi depuis peu, est un grand parleur, très curieux, qui veut tout savoir sur le Chili, sur le Brésil, sur l'Amérique latine. Il aime aussi raconter des histoires, expliquer les choses, mettre au jour les contradictions et les paradoxes de la société et des situations particulières. Grand dragueur aux succès nombreux, il est tout le temps auprès des réfugiés, toujours prêt à leur rendre service, à les renseigner, à les accompagner. Très vite, Vianna le nomme son « *premier professeur de français... français* ». Il en est ravi et s'en acquitte à merveille. Il parle une langue très soignée, est très attaché à la précision des mots, et est fier d'enseigner le français à un réfugié.

Grâce à un petit groupe de résident(e)s qui tous les soirs se réunit pour taper le carton, Vianna apprend à jouer aux tarots. Il est convaincu que pour vraiment maîtriser la nouvelle langue, il doit maîtriser également les mœurs locales. Il cherche à être le plus possible avec les résident(e)s.

Un nom qui change

Deux ou trois jours après leur arrivée au foyer, le "permanent" de France terre d'asile se présente aux réfugiés. C'est un jeune réfugié brésilien, Français par sa mère. Tous les Brésiliens le connaissent. Il les accompagne au service des Étrangers de la préfecture toute proche, où ils découvrent le photomaton.

Les réfugiés doivent remplir un formulaire et, sur papier libre, noter les raisons pour lesquelles ils demandent l'asile en France. Une petite attente, et les récépissés de demande de titre de séjour portant les mentions « *a sollicité l'asile* » et « *pour démarches MOE [main-d'œuvre étrangère]* » leur sont remis.

En vérifiant le récépissé, Vianna a une surprise. Son nom a été modifié. D'une part, les deux parties de son prénom composé — Pedro Marcos, écrit sans trait d'union, selon la tradition lusitanienne — sont désormais séparées par une virgule ; il comprendra plus tard qu'il n'a plus un prénom composé mais un double prénom. D'autre part, la deuxième partie du nom de famille composé de sa mère a disparu. Désormais, il s'appelle officiellement Pedro, Marcos de Almeida Vianna. Il croit à un oubli. Avant d'aller le signaler, il demande à voir les récépissés de ses camarades. Partout, le nom de la mère a disparu. Les noms sont mis à la française : prénom(s) et nom du père. Mais alors, pourquoi le « de Almeida ? ». Ah ! L'une des réfugiées est dans la même situation que lui. Il s'agit de celle qui a un diplôme de l'Alliance française. « *C'est à cause de la particule...* » Bon, il faut s'adapter aux mœurs locales. Adieu Gomes ! Sa mère ne sera pas contente de cette troncature de son nom de famille. Tant pis pour elle ! En France, comme en France !

Réfugié

Dans les jours qui suivent, le permanent apporte le dossier de demande de reconnaissance du statut de réfugié qu'il faut remplir et remettre à l'OFPRA. « *Attention ! Il ne suffit pas de dire qu'il y a une dictature dans votre pays. Il faut donner les détails de ce qui vous est arrivé. Au Chili, certes, mais surtout*

dans votre pays d'origine. » « Mais il y a trop de questions indiscretes. Par exemple, "Avez-vous des amis en France ?" » « Tout ça est confidentiel. De toute façon, vous n'êtes pas obligés d'y répondre. Chacun jugera. » « Est-ce que si on demande le statut de réfugié, on perd sa nationalité ? » « Non. On vous a déjà expliqué que vous gardez votre nationalité. Sur vos papiers français, il sera marqué "réfugié" suivi de votre nationalité. » « Mais il faut remettre le passeport à l'OFPRA ! » « Le jour où vous ne serez plus réfugiés, l'Office vous le rendra. » « Et celui qui n'a pas de passeport ? » « Il joint au dossier le laissez-passer qui lui a permis d'entrer en France. » « Il faut tout expliquer ? Est-ce que ça veut dire que le dossier peut être rejeté ? » « En théorie, oui. Mais votre cas est clair. Vous sortez du stade, vous arrivez avec l'autorisation du gouvernement. » « Quand est-ce que nous aurons la réponse ? » « Dans quelques semaines. »

Pauvre permanent ! Les réfugiés lui font la vie dure. Ils n'arrêtent pas de le tanner pour savoir quand ils recevront leur certificat de l'OFPRA. Il a beau leur expliquer qu'ils n'ont pas de crainte à avoir, rien n'y fait. Ils ont appris à être méfiants. Tant qu'ils n'auront pas la carte de réfugié en poche, ils ne seront pas rassurés. Leur impatience est telle qu'ils iront jusqu'à se plaindre à France terre d'asile, car ils soupçonnent le permanent d'avoir trop tardé à remettre les dossiers à l'OFPRA. Ils seront en possession du papier tant convoité au début de mois de janvier. Moins de deux mois après le dépôt du dossier. Pour les réfugiés, c'était trop long, car du certificat de réfugié dépendait la délivrance de la carte de séjour d'un an, qui remplacerait le récépissé valable trois mois.

Bien entendu, la situation de l'époque était très différente de celle d'aujourd'hui. La France n'était pas encore plongée dans la hantise fantasmagique d'une supposée "perte d'identité", l'Europe n'était pas encore devenue frileuse face au reste du monde, l'extrême droite était émietlée, au point que nombreux étaient ceux qui la croyaient disparue. Les nombreux textes associatifs et universitaires publiés au cours des quinze ou vingt dernières années permettent de se rendre compte de l'abîme qui sépare les deux époques en matière d'accueil des réfugiés.

Un revenant

Dès le vendredi 9 novembre, avant de quitter Bièvres, Vianna avait repris contact avec la déléguée du HCR au sujet du sac disparu. Henriette Taviani n'avait pas encore réussi à démêler l'affaire, mais elle s'y employait. Elle avait conscience de l'importance du contenu du sac et ne cessait pas d'interroger le ministère des Affaires étrangères et Air France.

Et dire que, peu de jours après, une rumeur absurde circule parmi les réfugiés au sujet de cette femme extraordinaire, dont le dévouement à la cause des persécutés est sans faille : *« C'est une fasciste. »* Très vite cependant, la clarté de ses attitudes et le crédit dont elle jouit auprès de tous ceux qui en France s'occupent de réfugiés ont raison d'une telle stupidité.

Le lundi 12, Vianna rappelle le HCR. *« Non, Monsieur Vianna. Malheureusement, je n'ai pas encore réussi à localiser le sac. Je vous tiens au courant. Dès que je sais quelque chose je reprends contact avec vous. »*

Le surlendemain, l'hôtesse d'accueil appelle Vianna. Le HCR le demande au téléphone. *« Monsieur Vianna, j'ai de bonnes nouvelles. Le sac a été retrouvé... à Genève. Ce qui s'est passé n'est pas clair. Ce qui est important, c'est qu'il a été retrouvé. On l'envoie ici à la Délégation. Dès qu'il me sera remis, le chauffeur du HCR vous l'apportera à Bobigny. »*

Le vendredi 16, en début d'après-midi, nouvel appel d'Henriette Taviani. Le sac est en route. Une heure après, entouré de l'ensemble des réfugiés, le sac est ouvert par le "porte-parole". Première surprise : les enveloppes ont été ouvertes. *« Vérifiez bien s'il manque quelque chose. »* Vianna constate que non seulement les enveloppes ont été fouillées, mais aussi que les rouleaux scotchés qu'il avait préparés avec les originaux de ses œuvres ont été défaits. Les réfugiés commencent à comprendre. Rien ne manque dans les enveloppes. *« En êtes-vous bien sûrs ? » « Oui. »* Tout est là : papiers d'état civil, diplômes, argent. Ils sont soulagés.

Une seule chose a disparu : une enveloppe à part, sans nom de propriétaire, dans laquelle ils avaient glissé deux communiqués dénonçant le coup d'État et la répression, l'un signé de l'Unité populaire,

l'autre du Parti communiste du Chili. Pour les réfugiés, les choses sont claires. Les services du renseignement sont les mêmes partout.

Comme convenu, Vianna rappelle Henriette Taviani, la remercie de son intérêt et de sa diligence, puis lui signale le constat qu'ont fait les réfugiés. « Ah ! Je vois. Laissez tomber. Cela ne servirait à rien de faire des vagues. » « Bien entendu, Madame. Personne n'y songeait. Merci encore. »

Quelques mois plus tard, quand Vianna se rend à la préfecture pour chercher son titre de voyage, la fonctionnaire qui le reçoit dans son bureau cherche en vain le document dans une armoire à classement. « Il a dû rester dans votre dossier. Je vais le chercher. » Quelques instants après, la dame revient, portant un épais dossier cartonné. Vianna se rappelle que les seuls papiers qu'il avait jamais remis au service des étrangers avaient été le formulaire de demande d'asile, les photos d'identité et deux feuilles volantes contenant le récit des persécutions qu'il avait subies, puis la photocopie de sa carte de réfugié.

La fonctionnaire pose le dossier sur son bureau, l'ouvre et en sort le titre de voyage. Vianna a le temps d'apercevoir la photocopie d'une page d'un original d'une de ses pièces. Les suppositions des réfugiés semblaient se confirmer.

Une étrange sensation

Les réfugiés font l'objet d'une très grande solidarité. Des groupes de soutien les invitent à des repas fraternels ou à rencontrer des Français pour leur parler des événements du Chili et de la situation dans leurs pays d'origine. Des Français viennent les voir au foyer, demandent leur curriculum pour tenter de les aider à trouver du travail. Le directeur du foyer et ses adjoint(e)s sont également très actifs dans ce domaine. Ils invitent aussi des réfugiés à les accompagner au spectacle ou à des promenades, les reçoivent dans leurs appartements de fonction situés dans le foyer même. Chacun à sa façon, chacun selon sa personnalité, ces Français sont tous formidables. Nombreux sont aussi les résidents qui invitent les réfugiés à sortir avec eux, les accompagnent à Paris, les conduisent en voiture à des rendez-vous.

ami, quelle heure est-il ?

c'est l'heure de vivre

d'où viens-tu, étrange type ?

de nulle part et de partout

aurais-tu une patrie pour tes racines ?

celle des hommes (et des femmes aussi)

quel âge as-tu, ridé et faible ?

celui du temps

où vas-tu, enfant sauvage ?

où me conduiront les chemins

qui es-tu donc ?

pèlerin ?

soldat ?

assassin ?

ni dieu

ni démon

ni fantôme

je ne suis qu'un exilé de plus sur la terre

Paris, 14.X.1976

Un soir, le directeur adjoint et sa femme invitent Vianna à aller avec eux assister à une pièce de théâtre à la Maison des jeunes et de la culture de Valenton. Au retour, il éprouve de façon très intense une étrange sensation qu'il avait vécue déjà à plusieurs reprises et qui se répétera encore, mais jamais avec une telle force. La voiture roule sur le périphérique désert. Il est assis sur la banquette arrière. Les images qu'il avait de Paris avant d'y mettre les pieds pour la première fois étaient celles qu'il avait vues au cinéma. Au moment où l'automobile entre dans un tunnel éclairé d'une lumière jaune, l'exilé se voit comme dans un film. Il sait qu'il n'en est rien, que c'est bien lui qui est assis dans cette voiture, qu'il est en France, qu'il est réfugié, qu'il cherche du travail, qu'il s'efforce, peut-être même trop, d'apprendre le français, qu'il se fait de nouveaux amis ; toutefois, malgré cette conscience, les choses ont un côté irréel, fantasmagorique, ce n'est pas lui qui a choisi d'être là, il se voit comme dans un film dont il est à la fois acteur et spectateur, comme un personnage dont quelqu'un d'autre écrit l'histoire, avec le pouvoir de modifier son avenir d'un trait de plume. Cela ne dure que quelques instants fugaces, mais c'est très désagréable. Il faut impérativement qu'il redevienne maître de sa vie, dans toute la mesure où cela est possible à un être humain.

Les grandes contradictions

les fils de mes amis
sont en prison
les amis de mes fils
sont en prison
mes amis
sont en prison
mes fils
sont en prison
et moi
je reste
prisonnier de leurs souffrances

Paris, 9.XI.1976

Les contradictions que vit Pedro Vianna sont intenses. Fort de l'expérience de son premier exil, il sait pertinemment ce qu'il doit faire, et il s'y emploie de toutes ses forces. Ce n'est pas seulement la raison qui l'y pousse. Le cœur y est aussi. Néanmoins, au fond de lui, il sait que s'il avait pu choisir, il ne serait pas là. Il en arrive à sortir à des ami(e)s français(es) qui se démènent pour l'aider dans tous les domaines une phrase dont, plus tard, il mesurera la portée, en se disant que, heureusement, tous avaient su comprendre le sens de ses mots et, par conséquent, ne lui en avaient pas voulu.

« *J'aurais préféré rester dans un camp de concentration au Chili plutôt que d'être ici.* » Par chance, tous avaient traduit cette formulation maladroite : « *Je ne voulais pas quitter le Chili. J'étais prêt à tout pour y rester. Même si vous êtes merveilleux, ceci n'efface pas cela.* »

je ne suis plus
feu du ciel
impuissance des Hommes
indifférence de la terre
fugitif
feu des Hommes
impuissance de la terre
indifférence du ciel

feu de la terre
indifférence des Hommes
faïm de vie

réfugié

je ne suis plus

Paris, 26.1.1994

Vianna souffre du manque de repères. Il a la sensation qu'en France il n'y a pas de pauvres. Les gens sont tous correctement habillés, tous ont des manteaux, tous portent des chaussures. Être clochard, à cette époque-là, c'est un mode de vie, comme le signale un manuel de français pour étrangers. Des jeunes ouvriers ont des voitures, sortent le soir, s'amuse. Certes, il y a des jeunes chômeurs au foyer, mais cela est encore considéré comme une situation passagère. Et ils perçoivent des allocations, pour lesquelles ils ont cotisé, il ne faut pas l'oublier. Pourquoi doit-il vivre aux frais de la collectivité ? Pourquoi ne reconnaît-on pas ses compétences ? Pourquoi est-ce si difficile de trouver un travail ? Pourquoi n'a-t-il pas les moyens d'offrir un beau bouquet de fleurs ou une bonne bouteille de vin à ceux qui l'invitent ? Au Chili, il était "quelqu'un", il avait sa place, il était respecté, il participait aux luttes sociales, il se réalisait dans ses activités artistiques. Souvent, il se rappelle que des gens s'adressaient à lui dans la rue : « *N'êtes-vous pas Pedro Vianna, l'auteur de Vingt-cinq ans après ?* » Et on lui demandait des autographes. Bien sûr, il sait que de telles glorioles sont factices, que cela n'a pas d'importance en soi. Ce n'est que le reflet de quelque chose de plus profond. Son travail théâtral touchait les gens. Il se rappelle une scène qui, jusqu'à présent, reste pour lui l'une des plus belles de sa vie.

C'était lors de la présentation de *Vingt-cinq ans après* à Linares. Ce soir-là, il avait décidé de regarder le public au lieu d'assister à la représentation. Avant le début du spectacle, il s'était installé sur les cintres, assez hauts, ce qui lui donnait une excellente vue plongeante sur la salle. Au premier rang, était assise une femme d'âge indéfini, mais qui, sans aucun doute, avait beaucoup vécu. Elle portait ses habits du dimanche : une jupe à petites fleurs, délavée mais immaculée, un corsage blanc au décolleté et aux manches festonnés, un fichu sur la tête. Elle suivait la pièce avec grande attention, son corps réagissant discrètement aux événements qui se déroulaient sur la scène. Au milieu de l'acte deux, contraint par l'officier qui l'interroge de regarder par une petite vitre sa femme être violée dans la salle à côté, le protagoniste ne résiste plus et se déclare prêt à dire tout ce que veut son tortionnaire, à condition qu'il arrête le viol. Le militaire lâche le prisonnier, qui s'effondre, genoux à terre. Il est seul, le visage tuméfié, dans un décor vide, tout blanc. À ce moment précis, la vieille femme se lève, s'avance, s'accroche au bord du plateau et hurle : « *Ne parle pas, camarade ! Ne parle pas !* ». Elle voit l'ombre du tortionnaire qui revient, et court reprendre sa place. Pendant le dîner qui avait suivi la représentation, lorsque la troupe commentait le fait, l'acteur qui jouait le militaire avait dit à l'auteur : « *D'abord j'ai cru qu'il pleuvait et que le toit était percé. Après, je me suis rappelé que tu étais là-haut.* »

Vianna a du mal à accepter son inactivité. Ses ami(e)s de France lui soutiennent le moral, lui disent qu'il faut être patient. Il n'y a pas encore un mois qu'il est là. Il le sait. Néanmoins, il a conscience qu'en France il n'est personne. Un inconnu de plus dans la foule. Il ne se sent pas étranger, en ce sens qu'il n'est victime d'aucune réaction de rejet, bien au contraire. Ce n'est pas "la France" qui ne veut pas de lui. C'est lui qui ne veut pas de la France. En réalité, il ne veut « *que du Chili* ». Toutefois, il n'arrête pas d'embêter ceux à qui il parle, avec ses demandes de correction et ses questions sur le sens des mots, la grammaire, la syntaxe et la phonétique du français. Il fait des exercices pour adapter les muscles de son visage aux mouvements requis par la prononciation française. Il lit tout ce qui lui tombe sur les yeux. Quant il est seul, il écoute *France Culture*. Il est toujours parmi les Français. Cela n'empêche pas que la même question résonne en permanence dans sa tête : « *Qu'est-ce que je fais là ?* »

Il ne pense qu'au Chili. Il maintient la position qu'il avait prise pendant son premier exil : le Brésil, pour lui, est une affaire de solidarité internationale. Vianna est le seul de son groupe qui a des liens avec le Parti communiste brésilien. De temps en temps, il voit les membres du parti exilés en France, dont certains sont des amis, mais refuse de se lier organiquement à eux. Au foyer, les réfugiés brésiliens consti-

tuent le groupe national le plus nombreux. Il y a parmi eux des membres de diverses organisations d'opposition au régime militaire qui sévit dans leur pays. Chaque groupe a sa propre organisation, mais, malgré les divergences politiques de fond, il n'y a pas entre eux de conflit lié à la vie quotidienne des réfugiés. Vianna a de bonnes relations avec tous. Il continue d'être le "porte-parole" du groupe auprès des responsables du foyer, mais pour lui ce n'est qu'un devoir de solidarité. Depuis longtemps, il ne se sent plus brésilien, pour autant qu'il ait jamais su ce que cela voulait dire réellement.

Partir encore ?

Une note d'information signale que le gouvernement algérien recrute des professionnels, dont des économistes. Vianna, qui, jeune adolescent, avait accompagné par les médias l'évolution de la guerre d'indépendance et avait exulté lorsque les accords d'Évian avaient été signés, prend rendez-vous avec le responsable de la CIMADE qui s'occupe du dossier. Celui-ci le reçoit très aimablement, discute longuement avec lui et finit par lui dire : « *Bien entendu, c'est à vous de décider si vous posez ou non votre candidature. Si vous le faites, je transmettrai votre dossier. Toutefois, si je puis me permettre une opinion, je dirai que vous aurez du mal à vous adapter à l'Algérie. Je connais bien le pays. J'ai l'impression que vous seriez très déçu.* » Le réfugié apprécie cette franchise. Il ne présente pas sa candidature.

Au début de décembre 1973, une grève nationale se prépare. La section CGT du foyer est en effervescence, occupée à confectionner banderoles et pancartes ainsi qu'à mobiliser personnel et résidents. Vianna donne de petits coups de main aux syndicalistes. Il avait été ravi quand, la veille, quelqu'un lui avait dit : « *Tu viens avec nous demain, n'est-ce pas ?* ». « *Je peux ? Ce n'est pas interdit ?* » « *Penses-tu !* » Il se sent revivre. Pour la première fois, il arpente le pavé de Paris de République à Nation.

Retrouvailles et rencontres

C'est aussi au début de décembre qu'arrivent à Bobigny les premiers Chiliens qui avaient trouvé refuge dans les locaux de l'ambassade de France à Santiago.

Les réfugiés attendent leurs camarades dans le grand hall du foyer, pour leur souhaiter la bienvenue. Vianna est très impatient. Y aura-t-il des amis dans le groupe ? En tout cas, il aura des nouvelles fraîches du Chili. Soudain, quelqu'un annonce que l'autocar est arrivé. Il se lève, emprunte le long couloir qui conduit à l'entrée principale du foyer. Quand il est à mi-chemin, devant la réception, il voit les premiers Chiliens qui franchissent la porte. Il reconnaît un danseur de ses amis, qui avait participé à *Ailes et chaînes*, sa compagne et, juste derrière, les parents de celle-ci, deux artistes plasticiens très connus. Sa joie se mue en perplexité, car, en le voyant, son ami qui a la peau naturellement cuivrée, devient littéralement blanc, lâche les deux valises qu'il porte et s'immobilise. Vianna est arrivé jusqu'à lui. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. « *Espèce de con ! Tu es vivant ! J'ai eu peur ! J'ai cru voir un fantôme ! On m'avait dit qu'ils t'avaient assassiné dans le stade ! Ah ! Le con ! Tu es vivant ! Tu es vivant !* »

Le groupe de Chiliens s'installe. Les conversations vont bon train. Le soir, un Chilien qu'il ne connaît pas veut lui parler en particulier. Il se présente. C'est un responsable syndical communiste, d'origine française. Il est accompagné de son épouse et de leurs deux enfants, un garçon et une fille, jeunes adolescents. C'est un homme extrêmement cultivé, affable, sympathique, qui parle un français très élégant, d'une correction absolue, à ceci près qu'il prononce toutes les lettres. Le résultat est très surprenant. Il explique à Vianna — en espagnol, naturellement — qu'il le connaît de nom et de réputation. Il ne restera probablement pas longtemps en France, car il doit rejoindre la Fédération syndicale mondiale. Tant qu'il sera en France, il aura la responsabilité de l'organisation des communistes chiliens. Il sait combien lui, Vianna, est attaché au Chili. Il compte sur lui pour participer aux actions de solidarité avec la lutte du peuple chilien. Vianna est aux anges. Pendant deux mois, il participera à des rencontres d'information sur le Chili à côté de son camarade, qui le tient au courant des activités de solidarité menées par les communistes chiliens.

La douche froide

Au début de février, le syndicaliste s'apprête à partir pour Prague. Beaucoup d'autres communistes

chiliens s'en vont dans d'autres pays d'Europe de l'Est. Le soir du départ, avec des camarades français du foyer, Vianna s'apprête à accompagner le groupe à la gare du Nord. Son ami s'approche de lui et lui présente celui qui le remplacera dans ses fonctions politiques en France, en disant à ce dernier que Vianna est un « *Chilien honoris causa* » et qu'il peut compter sur lui.

Le groupe de Chiliens qui s'en va offre à Vianna l'original d'une très belle affiche réalisée par le beau-père de son ami danseur, sur laquelle chacun a écrit un petit mot. Il se sent plus chilien que jamais.

Le nouveau responsable des communistes chiliens n'habite pas le foyer, mais y vient souvent. Il salue à peine Vianna. Celui-ci, après quelques jours, l'interpelle gentiment sur les raisons d'un tel ostracisme. « *Vois-tu, camarade, tu es très sympathique, tu es très bien, mais tu n'es pas chilien.* » Vianna encaisse le coup sans broncher. Il n'a nullement l'intention de s'imposer ni de créer un conflit autour de la question. Il n'en est pas moins très meurtri.

Tensions

Globalement, le séjour des réfugiés au foyer se passe sans heurts. Cependant, il y a parfois des tensions, entre réfugiés ou entre ces derniers et des résidents. Ce sont des problèmes mineurs, mais dans la situation qu'ils vivent, les problèmes mineurs, s'ils ne sont pas dépassés rapidement, peuvent servir d'exutoire aux contradictions de fond auxquelles chacun s'affronte intérieurement.

Les réfugiés sont organisés par groupes nationaux, mais les échanges et les gestes de solidarité entre les différentes nationalités sont fréquents. Si un conflit se fait jour, les réfugiés tiennent à régler la question par eux-mêmes, par l'intermédiaire de leur représentants. Par exemple, les cinq ou six Boliviens présents dans le foyer décident de créer un groupe musical. Ils jouent fort bien, mais ils répètent dans une chambre, parfois après vingt-deux heures, ce qui perturbe les réfugiés des chambres voisines, voire les résidents de l'étage en dessous. Sans tarder, les représentants des divers groupes nationaux discutent du problème, tiennent une réunion générale, s'expliquent et décident de demander à la direction du foyer d'autoriser le groupe à répéter dans la grande salle du sous-sol. Tout rentre alors dans l'ordre.

La présence des réfugiés bouleverse quelque peu l'organisation du foyer. Habituellement, un couple de résidents ne peut pas occuper à deux une chambre, mais il y a des couples de réfugiés. Le foyer n'est pas conçu pour l'accueil des familles, mais il y a des réfugiés qui sont accompagnés d'enfants en bas âge, parfois turbulents. Les jeunes résidents comprennent parfaitement la raison de telles exceptions, mais, au quotidien, parfois ils râlent. Les représentants des groupes se chargent de rappeler aux réfugiés le besoin impératif de déranger le moins possible la population habituelle du foyer.

Un jour, une rumeur fort désagréable circule : les réfugiés feraient du trafic de marijuana. Le directeur du foyer fait part aux représentants des groupes du bruit qui circule. Il n'y croit absolument pas, mais il convient de trouver l'origine de la rumeur pour y mettre fin. Une telle histoire peut nuire à l'ensemble des réfugiés. Ceux-ci mènent leur enquête.

En fin de compte, l'histoire est banale. Un résident français, un peu naïf, est tout le temps auprès des réfugiés, qu'il admire profondément. Le camarade de chambre de Vianna a reçu du Brésil un rouleau de tabac brut, d'usage assez courant dans sa région d'origine. Un jour, le jeune Français voit le réfugié rouler une cigarette. Il est persuadé qu'il s'agit d'un joint. Il pose la question, et le réfugié lui explique de quoi il s'agit, sans cependant le convaincre. Il pense que la réponse est un subterfuge pour ne pas lui proposer de cette "herbe" à l'aspect étrange. Il insiste. Alors, sans réfléchir, pour plaisanter, le réfugié, amusé de la naïveté de l'autre, lui dit : « *Oui, c'est de l'herbe, mais c'est une herbe trop forte ! Tu n'y es pas habitué, alors ce serait dangereux pour toi d'en fumer.* » Le résident commence alors à raconter partout que ce réfugié possède une marijuana très puissante, etc. L'histoire avait choqué certains jeunes du foyer, qui l'ont portée à la connaissance du directeur. Les explications nécessaires données, l'affaire est enterrée. Néanmoins, elle ressortira bien plus tard...

Apprendre le français

Vers la mi-décembre, les cours de français commencent. Le formateur, Jean Ginet, est un homme

sympathique, bon pédagogue, passionné par son travail. Toutefois, la méthode utilisée, bien qu'il s'en écarte le plus qu'il peut, le bride considérablement. Il s'agit d'une méthode « audiovisuelle » : une bande enregistrée défile, pendant que des diapositives se succèdent sur un écran ; autour de la table, une quinzaine de réfugiés répètent avec leur mauvais accent les sornettes que débite le magnétophone. Le formateur n'est pas en mesure de consacrer beaucoup de temps à l'approfondissement des questions de grammaire et de syntaxe. Il fait le maximum, mais il faut avancer, car le nombre d'heures de cours auquel ont droit les réfugiés est limité.

Après quelques cours, Vianna a la sensation de perdre son temps. Il considère qu'il apprend plus vite dans ses conversations avec les gens du foyer qui, en plus de corriger ses fautes, prennent le temps de répondre à ses questions, souvent complexes, car il s'intéresse beaucoup à la grammaire, ainsi qu'à la phonétique, allant jusqu'à demander aux plus proches de ses copains français comment ils placent leur langue pour prononcer tel ou tel son.

Il s'ouvre à Jean Ginet de ses réticences par rapport aux cours, lui annonce qu'il n'y assistera plus et lui demande s'il peut éventuellement venir le voir à la fin des séances pour lui poser des questions. « *Je te comprends. Viens me voir quand tu veux.* » Vianna constate, encore une fois, qu'il a beaucoup de chance. Autour de lui, il ne trouve que compréhension et bonne volonté.

Les pieds sur terre

Bien que la question « *Qu'est-ce que je fais là ?* » le tourmente toujours, il sait que c'est là qu'il est et que, au moins pour l'instant, il n'a pas la possibilité concrète d'aller vivre dans un autre pays. De toute façon, le seul pays qui l'intéresse est le Chili, malgré la rebuffade qu'il a dû essuyer.

Réaliste, il a un objectif immédiat : trouver un travail pour redevenir autonome. Il ne néglige rien. Il cherche dans les domaines de l'animation culturelle, de l'enseignement, de l'économie, tout en étant prêt à accepter un travail non qualifié.

Un jour, quelqu'un lui donne le numéro de téléphone d'une école privée qui cherche un professeur de mathématiques. Le foyer permet aux réfugiés d'appeler gratuitement d'éventuels employeurs. Du poste de l'étage, Vianna demande à l'hôtesse d'établir la communication. Il parle au directeur de l'école. La réponse est polie, mais franche : « *Monsieur, rappelez-moi lorsque vous serez en mesure de vous faire comprendre des petits Français.* »

Voilà que c'est clair. Il ne faut pas se laisser abuser par les commentaires gentils des interlocuteurs du quotidien : « *Mais vous parlez bien le français...* » Il faut comprendre l'ellipse : « *...pour un étranger qui vient d'arriver.* » Encore une raison de redoubler d'effort pour maîtriser la nouvelle langue aussi bien que le portugais et l'espagnol. Il ne faut pas se contenter de se faire comprendre.

Un soir, une stagiaire qui habite le foyer invite Vianna à dîner chez l'une de ses amies. « *Mais vous parlez un français remarquable !* » « *Oh ! Vous savez...* » « *Mais si, mais si, vous avez un vocabulaire très riche !* » « *Ne vous trompez pas. Dès que l'on a compris qu'il y a une correspondance entre deux langues latines en ce qui concerne le vocabulaire savant, qu'il suffit de changer les terminaisons des mots pour tomber juste quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il est facile de parler d'éthique, de dialectique, de redondance, d'aspects superfétatoires, de paraboles, et j'en passe. En revanche, au marché, je suis incapable de faire mes achats, car je ne maîtrise pas du tout le vocabulaire de base.* »

La leçon est bien apprise : ne jamais prendre ses désirs pour des réalités, ne jamais être la dupe de ses ambitions ni de la sympathie des autres.

Un travail

Les fêtes de fin d'année arrivent. Beaucoup de résidents partent chez leurs parents en province. À Noël, un repas est organisé. Certains réfugiés sont invités chez des amis. Pour la Saint-Sylvestre, les résidents organisent une soirée dans la grande salle du sous-sol. L'ambiance est morose. Le cœur n'y est pas. La tête est encombrée par les incertitudes.

Vianna part finir la soirée dans un bar parisien en compagnie d'un autre réfugié et de quelques résidents qui les ont invités. Il ne parvient cependant pas à oublier les questions qui le tracassent. Il sait

que, en théorie, il est pris en charge jusqu'au début de février. Et après ? Une prolongation est possible, mais n'est pas certaine. Il a un mois pour trouver un travail.

Parmi les résidents qui sont de la partie, il y en a un qui est très proche des réfugiés. C'est un militant de la Jeunesse communiste et aussi du syndicat CGT de la SNCF, où il travaille dans les ateliers de réparation. Pour marquer la fin de l'année, en signe d'amitié, il tient à offrir à Vianna un objet auquel il tient beaucoup : sa main moulée dans du sable grossier. Le réfugié est très ému, et le sera encore plus quand, quelques mois plus tard, ce jeune homme lui demandera d'être témoin de son mariage avec une réfugiée chilienne accueillie au foyer.

Mardi 1^{er} janvier 1974. La nouvelle année commence sous le signe de l'inquiétude. Après la nuit blanche, Vianna se lève tard. Il prend sa douche et descend dans le hall désert du foyer. Il est environ dix-huit heures. Dehors, il fait nuit. Il se dirige vers la cafétéria, où il compte trouver d'autres réfugiés et quelques résidents en errance.

 nuit passagère
 qui t'en vas à la recherche
 des heures égarées
 je te parcours te caresse
 comme une peau jamais connue
 je te traverse te possède
 comme le corps qu'agite le premier frisson du désir
 je te dévoile te rends mienne
 comme l'aveu que l'on ne fait jamais

 je m'engouffre
 je me retrouve
 là où les Hommes se perdent

Paris, 25.XI.1993

« Salut ! » C'est l'animateur, qui assure la permanence. « Salut ! » « Justement, je te cherchais. J'ai un petit problème. Voilà : l'un des deux veilleurs de nuit a arrêté de travailler hier. Nous n'avons trouvé personne pour le remplacer comme ça, au pied levé, un premier janvier par-dessus le marché. Alors, je me suis demandé si ça n'intéresserait pas un réfugié de faire la veille cette nuit. On le paierait, bien sûr. Deux cents francs. Il faut être là, à la réception, de vingt et une heures ce soir à neuf heures demain matin. Il n'y a pratiquement rien à faire : vers onze heures, fermer à clé la porte d'entrée, puis l'ouvrir si un résident arrive, répondre au téléphone — mais après vingt-deux heures, presque personne n'appelle — et passer l'appel à l'étage, enfin, vers cinq heures du matin, aller dans le sous-sol du self, sortir le pain du congélateur, le monter, ainsi que le lait qu'il faut mettre dans la machine, allumer cette machine et la machine à café. Bien sûr, si personne ne veut le faire, c'est moi qui le ferai. Mais j'aurais préféré trouver quelqu'un. Et je me suis dit que ça pourrait dépanner un réfugié. Est-ce que tu peux demander si quelqu'un accepte de rendre ce service ? » « Bien sûr. Je vais en parler à ceux qui sont là. À tout à l'heure. »

Vianna est sûr de trouver quelqu'un. Deux cents francs, ce n'est pas une somme négligeable pour les réfugiés en ce moment. Cela équivaut à vingt jours d'allocation. Il transmet la proposition d'abord à ceux qui ont des enfants. « Non, non. Toute la nuit, je ne tiendrais pas. » Il en parle aux célibataires qu'il rencontre. Même réponse. L'un d'entre eux lui dit : « Pas aujourd'hui. Je suis crevé, j'ai à peine dormi la nuit dernière. Un autre jour... » Le "porte-parole" est embêté. Personne. Et pourtant, les réfugiés n'ont pas beaucoup de ressources. Ça la fiche mal pour leur image. Il ne peut pas dire à l'animateur que personne ne veut accepter la proposition. Il faut alors que ce soit lui. Le lendemain, il a un rendez-vous à dix heures à Paris, mais s'il fait vite, ça doit aller. Il s'est levé tard, et il aime vivre

la nuit. Alors... *« Comme ça, impromptu, je n'ai trouvé personne, mais je la fais, la veille, ne t'inquiète pas. Montre-moi ce qu'il faut faire pour le standard et pour la cuisine. »*

Le foyer est silencieux. Un résident arrive. *« Tiens ! Qu'est-ce tu fais là ? » « Je donne un coup de main. » « C'est toi qui fais la veille ? ! ! » « Oui. » « Bonne veille ! » « Bonne nuit ! »* Derrière le comptoir de la réception il lit, il réfléchit. Pour la première fois, il travaille en France. Ce n'est pas officiel, c'est un service qu'il rend, mais, tout de même, il est payé. Il est content de l'avoir accepté.

L'hôtesse d'accueil arrive. Il est neuf heures moins dix. *« C'est toi qui a fait la veille ? ! ! ». « Oui. » « Ça c'est bien passé ? Pas de problème ? ». « Aucun. » « Tu peux y aller, je suis là. »* Il monte vite dans sa chambre, se prépare et part pour Paris.

Quand il rentre, en fin d'après-midi, l'animateur lui demande s'il est prêt à faire encore une nuit de veille. Au foyer, il y a deux veilleurs. Chacun assure deux nuits de travail suivies de deux nuits de repos. *« Non. Ce soir, je ne tiendrai pas le coup. Je n'ai pas du tout dormi. Mais je pense qu'il y a quelqu'un qui pourrait le faire. »* Il va voir celui qui, le jour précédent, n'avait pas été complètement fermé à la proposition. *« D'accord, ce soir ça va. Explique-moi ce qu'il faut faire. »* C'est très bien. La réputation des réfugiés est sauve.

Deux jours après, le directeur du foyer demande à Vianna si son camarade ou lui voudrait continuer le dépannage. Il n'a pas encore trouvé de veilleur. Bien sûr, il ne propose pas un emploi en bonne et due forme, car ce serait absurde de lier un réfugié ayant des qualifications à un emploi de veilleur. *« En tout état de cause, le foyer paierait le salaire brut, pour éviter que l'on dise que nous voulons faire des économies. Le salaire du veilleur est prévu au budget. Mais comme la carte de travail lie l'étranger à la profession du premier contrat, ce serait idiot. Je suis prêt à prendre le risque. » « Écoute, ça m'intéresse, mais j'ai une invitation importante ce soir. Je vais voir le camarade qui a fait la veille mercredi. »*

Ce dernier n'est pas disposé à passer deux nuits blanches consécutives. *« Et si nous partageons le poste ? Un jour toi, l'autre moi. » « Une fois tous les quatre jours, ça va. » « Peux-tu ce soir ? » « Oui » « Allons voir Ortega ».*

Et voilà ! Il a un travail de veilleur de nuit à mi-temps. Enfin, un travail ! Qu'importe si ce n'est pas officiel. Ce soir, il achètera un superbe bouquet de fleurs. Il monte dans sa chambre, le cœur léger, se préparer pour un dîner dont il ne peut pas soupçonner l'importance qu'il aura pour la suite de sa vie.

Le Palais de la solidarité

ARRIVÉE ET SUITE

à Marie-Thérèse Sardó, pour sa quatorzième année

Un jour
je suis
arrivé
sans amis
sans rien
sans espoir
Tout perdu
Tout à recommencer
sans amis
sans rien
seul l'espoir
Des cris
exigeant
la suite

sans amis
seuls mes bras
seul l'espoir
Et soudain
vous êtes
là
le cœur ouvert
tous ces amis
ouvrir les bras
quel espoir
Et enfin
me voici
fier
de nous savoir
fidèles
pour toujours.

Paris, 17.V.1976

Peu après son installation à Bobigny, par l'intermédiaire d'un réfugié qui arrivait de Santiago, Vianna avait reçu un mot d'Yvonne Tabbush. Elle lui envoyait l'adresse et le numéro de téléphone de sa cousine, professeur d'anglais, qui vivait à Paris. Le réfugié l'avait appelée. Quelques jours plus tard, elle le rappelait pour l'inviter à dîner et pour lui donner le numéro de téléphone d'une famille franco-espagnole — plutôt parisiano-catalane — qui souhaitait aider des réfugiés du Chili, et chez laquelle il est invité à dîner ce soir de janvier.

Après s'être égaré autour de la place Gambetta, il arrive, bouquet à la main, devant la maison des Sardó-Peyroche. La famille, au grand complet, l'accueille. Denise Peyroche, agrégée d'espagnol, est professeur dans un lycée parisien. Son mari, José Sardó, électricien, est ouvrier professionnel assimilé cadre dans une entreprise de Nanterre. Ils ont trois enfants, Marie-Thérèse, Pierre et Jacques, de onze, dix et huit ans respectivement.

pour Denise et sa tribu solidaire

souterrains
les titres prémonitoires ont serpenté leurs chemins
accrochés au fil des ans
le long des méandres des multiples devenir
surgissant tel l'œil de la source qui se mue en fleuve
les routes se retrouvent encore et encore
pour faire plier les verrous des yeux saturés d'images saugrenues
et révéler les mystères des troupeaux contrits en quête d'oubli
absences rendues présentes au cœur de la force des mots
énigmes banales à la magie récurrente
propos codés indéchiffrables sans la clé de voûte de la solidarité

dans le RER, entre Paris et Poissy, 9.VI.1999

Dans la salle à manger, la table est déjà dressée, mais ils passent au salon attendant pour boire l'apéritif. L'ambiance est chaleureuse, détendue, sans chichis. Ce sont des hôtes simples, directs, vivants. Les enfants participent activement à la conversation, bien qu'ils soient un peu intimidés par la présence d'un écrivain, qui, au grand étonnement du plus petit, n'a pas de barbe blanche, ne porte pas de lunettes et, qui plus est, n'est pas mort. À leur grande surprise, Vianna refuse de parler espagnol et exige qu'ils corrigent son français « *autant de fois qu'il sera nécessaire* ». La soirée se prolonge jusqu'à fort tard. « *Encore un peu de vin ? Si, si ! Je descends à la cave. Oublie l'heure, je te raccompagnerai à Bobigny.* »

« *Il faudra revenir. Apporte-moi tes pièces, je veux absolument les lire. Il faudra les traduire. José a un collègue qui connaît des gens au théâtre des Amandiers à Nanterre. Et il faut nous dire ce que font les autres réfugiés. Nous en parlerons autour de nous. Il faudra faire une liste des métiers. Reviens avec des amis. À très bientôt. Je te rappellerai.* » « *Merci beaucoup ! J'ai passé une merveilleuse soirée. À bientôt.* »

Cette maison du vingtième arrondissement de Paris aurait mérité le surnom de "Palais de la solidarité". Souvent, le samedi soir ou le dimanche après-midi, ils sont une quinzaine à table. José et Denise diffusent auprès de leurs relations les listes qu'ils ont établies avec les noms et les professions des réfugiés. Ils sont toujours sur le pont, prêts à rendre service, à donner un coup de main, à aller chercher ou raccompagner quelqu'un. Ils trouveront de petites activités de dépannage pour les uns, des logements gratuits pour les autres. Ils ne demandent rien en retour. Ils sont heureux de sentir que leur solidarité et leur amitié comblent un vide dans la vie des réfugiés. Ils n'essaient pas de s'accaparer les exilés. Ils leur présentent des amis, établissent des contacts, élargissent le cercle des relations des nouveaux arrivants. Ils anéantissent le mythe de la famille française froide, distante et méfiante.

Vianna est le premier bénéficiaire de tant de sollicitude. Une à une, Denise Sardó-Peyroche traduira ses pièces de théâtre. Amoureuse de la langue française, elle relira chacune de ses lettres, chacun de ses écrits en français, les corrigera, aura la patience de répondre à toutes les questions, de chercher à chaque fois le bon exemple. C'est rue Laurence-Savart que, en 1976, avec l'aide de toute la famille, seront brochés les mille exemplaires du premier recueil de poèmes de Vianna, C'est là aussi qu'auront lieu les lectures et les répétitions de ses pièces. Rares seront ses activités artistiques auxquelles les Sardó-Peyroche resteront étrangers. Presque toujours, ils y seront fort impliqués, d'une manière ou d'une autre. Et toujours pour le simple plaisir de l'amitié partagée. Et jusqu'aujourd'hui, vingt-six ans après, il en est ainsi.

Un curieux alliage

Par le biais d'un autre circuit de solidarité, Vianna entre en contact avec Arnaldo Calveyra, un écrivain argentin qui vit à Paris et dont l'épouse est professeur d'économie à l'université de Paris-IX Dauphine. Quelques jours après leur première rencontre dans un bistrot parisien, elle appelle Vianna : « *Il faut que tu prennes rendez-vous avec le directeur de l'UFR¹³ de micro-économie de Dauphine. Il a besoin d'un vacataire pour assurer quelques heures de cours. Je lui ai parlé de toi. Il attend ton appel.* »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le rendez-vous est pris. « *Nous cherchons un chargé de cours pour assurer six heures d'enseignement par semaine en première année. Votre curriculum est très bien. Je souhaite que vous rencontriez l'équipe de micro-économie assez vite. Si les trois professeurs sont d'accord, vous commencez sans attendre.* » La rencontre a lieu deux jours après. Tout va pour le mieux. On ne lui demande même pas de s'occuper de l'équivalence de son diplôme. Il commence la semaine suivante. Deux classes, trois heures hebdomadaires de cours avec chacune.

Voilà Vianna à la fois veilleur de nuit un soir sur quatre et professeur de micro-économie deux matinées par semaine. Il exulte. Enfin, il commence à gagner sa vie. Juste au bout des trois premiers mois de sa prise en charge. Celle-ci est prolongée, car, bien entendu, en ce début de février 1974, il n'a pas encore perçu de salaire à l'université. Néanmoins, il se dit que, dans un mois, il pourra se passer de l'allocation journalière, même s'il aura encore besoin d'être hébergé, car ce qu'il gagnera ne lui permettra pas de payer un logement.

¹³ Unité de formation et de recherche.

Il est aussi content de constater que l'on considère que son français est déjà suffisant pour être compris des jeunes universitaires français, bien qu'il sache qu'il lui reste encore beaucoup de chemin à faire.

Le début d'un choix

La fin de février approche. Comme il était prévu, en raison des engagements antérieurs pris par le foyer, les réfugiés doivent être transférés dans un autre établissement, à Clichy. S'il le souhaite, Vianna peut y aller. Le camarade qui partage avec lui la veille de nuit à Bobigny fait savoir qu'il ne l'assurera plus, compte tenu du temps de transport entre les deux villes.

Vianna s'interroge. Effectivement, s'il part dans le nouveau foyer, le même problème se posera. S'il n'y va pas, il peut faire la veille de nuit à temps complet. Avec ce qu'il gagnerait, ajouté au revenu que lui procurent ses cours, il pourrait louer une chambre dans le foyer. Il deviendrait vraiment indépendant. Toutefois, le foyer est, en principe réservé aux jeunes entre dix-huit et vingt-cinq ans, et il aura vingt-six ans à la fin du mois de mai.

Il pose le problème au directeur du foyer : *« Bien sûr que tu peux garder la veille de nuit. Quant au logement, la question n'est pas tant l'âge, car il est toujours possible d'accepter un dépassement pendant, disons, un an. Ce ne serait pas le premier cas. La difficulté c'est que le règlement du foyer interdit de louer une chambre aux employés de l'association. Et je ne peux pas faire d'exception, car j'ai déjà refusé plusieurs demandes du même type. »*

Vianna est dans une impasse : son revenu ne lui permet pas de louer un appartement et d'en assumer les charges, il ne peut pas rester au foyer mais, s'il part à Clichy, travailler à Bobigny, sans être impossible, devient problématique. Il doit prendre une décision rapidement. Une décision difficile.

Après la douche froide qu'a représentée sa conversation avec le nouveau responsable des communistes chiliens, il sait que le centre de sa vie se situe désormais en France, même s'il ne sait pas encore où, même si son état d'esprit n'a pas beaucoup changé, même s'il continue de penser qu'il aurait été mieux au Chili.

Les longues soirées de tarots sont presque quotidiennes. Les soirs où Vianna assure la veille de nuit, elles ont lieu dans le renforcement situé entre les deux cages d'escalier en face de la réception, pour qu'il puisse surveiller la porte d'entrée et répondre au téléphone.

À ces parties de cartes, participent souvent l'un des directeurs adjoints et son épouse, les Baudier, qui, avec leurs trois jeunes enfants, habitent un logement de fonction au premier étage. C'est un couple très proche des réfugiés, qu'ils invitent souvent chez eux, auxquels ils proposent des sorties et dont ils sont très solidaires. L'avenir immédiat de Vianna est un des sujets de conversation de la bande de copains. Chacun y va de sa suggestion, même si aucune n'est vraiment viable.

Une dizaine de jours avant l'échéance fatidique, Mireille Baudier s'adresse à Pedro Vianna : *« Bien, voilà, Paul et moi on a discuté de ta situation. Tu as envie de rester, et on te comprend. On t'aime bien. Alors, si tu veux, tu peux rester chez nous. On a une chambre de libre. C'est comme une chambre du foyer. Il y a un lavabo, un lit et un placard. Le seul inconvénient, c'est qu'il faut passer par la chambre des enfants, mais bon.... Et chez nous, ce n'est pas le foyer, c'est chez nous. »*

Il a l'impression de rêver. Il est sans doute chanceux. La solution semble parfaite, mais *« tu sais, Mireille, c'est vachement chouette de votre part, je suis vraiment touché de votre proposition. Le seul problème, c'est que, à la mi-mars, mon compagnon arrive du Brésil. » « Et alors, quoi ? » « C'est peut-être embêtant pour vous. » « Arrête ! Vous serez un peu à l'étroit, mais en attendant... » « C'est sûr ? Ce n'est pas un problème pour vous ? » « Alors là ! Pas du tout ! » « Bon, je vais quand même en parler à Ortega, car chez vous c'est dans le foyer. Donc, s'il est vrai que je n'habiterai pas "au foyer", ce sera cependant "dans le foyer", où je continuerai de travailler. Je ne voudrais pas le gêner. »*

Le directeur du foyer est clair : *« Les Baudier sont chez eux, ils ont le droit d'héberger qui ils veulent. Et puis, tout le monde ici t'aime bien, tout le monde sait que tu es dans une situation particulière. Je ne pense pas que quelqu'un y trouvera à redire. »*

Le mois de mars démarre sous de nouveaux auspices. Vianna se sent de nouveau indépendant. Les réfugiés sont partis pour Clichy. Il est logé provisoirement chez des amis, il a un travail — deux même —

les Sardó-Peyroche, qui lui ont également proposé une chambre chez eux, l'entourent toujours de leur amitié chaleureuse, il a de très bons rapports avec le personnel et les résidents du foyer. Sur sa route il ne trouve que solidarité et sympathie, mais il n'ignore pas que la xénophobie est vivace en France, ce qui, d'ailleurs, lui permet d'estimer à sa juste valeur l'immense chance qu'il a.

Et pourtant, il continue d'avoir mal au Chili. Il est en France, mais le cœur n'y est pas. Il n'a pas choisi d'être là, bien qu'il fasse tout ce qu'il faut pour stabiliser sa vie. L'une de ses préoccupations premières est d'officialiser son travail de veilleur. Il sait que lorsqu'il voudra louer un appartement, il faudra apporter la preuve d'un revenu suffisant. Il en parle au directeur. *« Écoute, je te comprends. Cette situation m'embête aussi. Je prends des risques, mais je m'en voudrais de te lier à la profession de veilleur. Bientôt tu vas trouver un travail dans l'animation. Attendons encore un peu. »* Il est vrai que le directeur du foyer aussi tente de lui trouver un travail dans le domaine de la culture. D'ailleurs, par l'intermédiaire d'un des amis d'Ortega, Vianna est passé à deux doigts de la direction d'un équipement culturel dans une ville de la banlieue nord. *« Bon, d'accord. Mais au début d'avril nous en reparlerons. Si je n'ai encore rien trouvé à ce moment-là, nous signons le contrat. De toute façon, je pourrai toujours, au bout d'un an, demander à changer de profession. » « Tu sais, ce n'est pas évident qu'on te l'accorde. Mais, bon, nous en reparlerons en avril. »*

Et si...

Le 1^{er} avril, les farces se succèdent toute la journée. Tout le monde piège tout le monde. Le lendemain, Vianna aide à déménager un bureau qui doit être refait. Dans la pièce presque vide, un poste de radio ronronne. Soudain, le programme habituel est interrompu, et un journaliste annonce le décès du président Pompidou. Le réfugié sort du bureau et annonce la nouvelle. *« Arrête ton char ! Les poissons d'avril c'était hier ! » « C'est vrai, venez écouter. »* Les gens s'agglutinent dans le bureau. Oui. C'est vrai. Il y aura une élection présidentielle. *« Peut-être beaucoup de choses vont changer »,* dit Ortega songeur.

Le mercredi 3 avril, Vianna relance le directeur au sujet de son contrat. *« Écoute, il y aura peut-être bientôt des changements importants. La gauche a des chances de passer. Dans ce cas, il y aura certainement une relance du secteur social et de la politique culturelle. Il y aura alors sans doute des créations de poste. Ce n'est pas le moment de te lier les mains. Attendons l'élection. Elle aura lieu au maximum dans quarante jours. Ça vaut la peine d'attendre. » « Bon, d'accord. Mais si la gauche ne passe pas, nous signons le contrat. » « D'accord, c'est promis. »*

Le réfugié suit attentivement la campagne électorale. Il est cependant épuisé. La veille de nuit n'a pas lieu à jours fixes. Lorsqu'il finit son travail à Bobigny à neuf heures et doit commencer un cours à la porte Dauphine à dix heures trente puis, la nuit suivante veiller de nouveau pendant douze heures, il est lessivé. Il se rend compte qu'il ne pourra pas maintenir un tel rythme. Il réfléchit et décide d'abandonner l'université. Il en informe le directeur de l'UFR et ses collègues.

« Bien que mon salaire horaire soit tout à fait correct, le statut de vacataire et le nombre d'heures de cours que j'assure ne me permettent pas de quitter le travail de veilleur. Je ne parviens plus à faire les deux. Il faut donc que je laisse la faculté. » Le directeur et les professeurs sont consternés, car les étudiants semblent ravis de leur professeur réfugié. Le surlendemain, quand Vianna arrive pour donner ses cours, ses trois collègues l'attendent. *« Voyez-vous, nous serions très attristés par votre départ. Nous comprenons votre décision, mais ce serait vraiment dommage. Tout le monde est très content de votre travail ici. Alors, d'un commun accord, nous sommes prêts à renoncer chacun à deux heures d'enseignement par semaine, ce qui vous permettrait de doubler votre nombre d'heures. Faites vos calculs et voyez si de la sorte vous pourriez rester. »*

C'est d'autant plus touchant que ce ne sont pas particulièrement des militants de gauche qui affichent ainsi leur solidarité envers leur collègue étranger. Néanmoins, les calculs effectués, douze heures hebdomadaires de vacation ne suffiraient pas pour vivre. Vianna assurera les cours jusqu'à la fin de l'année scolaire, mais ne reviendra pas en septembre. En réalité, le surmenage est tel que, deux semaines après, un médecin lui conseillera d'arrêter l'une ou l'autre de ses deux activités. À la rentrée, l'UFR le relancera, mais le cours des choses aura changé, et il ne reviendra plus enseigner à Dauphine.

La grande surprise

Les deux tours de l'élection présidentielle ont eu lieu. La gauche ne l'a pas emporté. Vianna rappelle au directeur sa promesse. *« D'accord, je m'en occupe. Laisse-moi quelques jours pour préparer les choses. »*

Le mardi 28 mai, André Ortega s'adresse à lui, déjà à son poste pour la veille : *« Peux-tu demain matin attendre que je descende, vers les dix heures ? Il faut que je te voie. »* Enfin il va avoir son contrat. *« Bien sûr ! Je monterai prendre une douche et je redescendrai à dix heures. » « Bonne nuit ! » « À demain, dix heures. »* Il en est ravi. Enfin son travail sera officialisé et il pourra commencer à chercher un logement. Les choses sont claires maintenant.

Le lendemain, à dix heures moins dix, Vianna est de nouveau au rez-de-chaussée en attendant le directeur. Un quart d'heure après, ce dernier arrive et l'invite à passer dans son bureau. Il a tous ses papiers dans une chemise cartonnée. Le réfugié est prêt à signer son contrat.

« Voilà, il faut que je te parle de quelque chose d'important. » « J'ai là tout ce qu'il faut. » « Non, ce n'est pas de ça que je veux te parler, c'est à dire... » « Je croyais que tu avais préparé mon contrat. Vois-tu... » « Attends. Voilà. Paul Baudier a été invité à prendre la direction d'un foyer qui va s'ouvrir en région parisienne, et il a accepté. »

Vianna est abasourdi. Cela veut dire qu'il se retrouve sans logement. Il faudra qu'il trouve vite un logement. Mais Ortega vient de dire qu'il n'avait pas préparé le contrat. Il est face à un gros problème. Il ne dit rien, cependant.

Le directeur poursuit : *« Pour l'instant, c'est confidentiel. Peu de personnes le savent, et il ne veut pas encore l'annoncer aux résidents. Bon, tout ça signifie qu'il y a un poste d'adjoint qui se libère. Je te le propose. » « Quoi ? Tu plaisantes ? Tu te fous de ma gueule ? » « Pourquoi me moquerais-je de toi ? Je ne plaisante absolument pas. Qu'est-ce qui te fait croire une chose pareille ? » « Écoute, je suis veilleur de nuit. Ne penses-tu pas que cela risque d'être mal pris par le personnel, par les résidents, un veilleur de nuit qui devient du jour au lendemain directeur adjoint ? » « Mais tu rigoles ? Personne ici ne te prend pour un veilleur. Pour tout le monde, tu es un animateur qui donne un coup de main en assurant la veille. » C'est vrai que derrière son comptoir Vianna aide souvent des résidents à remplir leurs feuilles de sécurité sociale, s'intéresse au fonctionnement des structures administratives et aux institutions françaises, etc. Depuis fort longtemps il a compris qu'enseigner est la meilleure manière d'apprendre.*

Ortega reprend : *« Paul a des congés à prendre, et même avant, nous allons nous arranger, car il sera en partie ici et en partie là-bas pour préparer l'ouverture. Voilà ce que je te propose : pendant deux mois — juillet et août — tu seras embauché comme animateur. Pendant cette période, tu te familiariseras avec les dossiers du foyer. Ce sera ta période d'essai. Lorsque le départ de Paul sera tout à fait officiel, en septembre, tu prendras son poste. Tu seras chargé de l'animation et de l'accueil des réfugiés qui reprendra à ce moment-là. Dès que Paul déménagera, avant septembre, tu pourras déjà occuper le logement de fonction. » « André, je suis très touché de ta confiance. Je suis aussi très surpris. Je te demande vingt-quatre heures pour réfléchir. » « D'accord. J'attends ta réponse demain. »*

Vianna n'en revient pas. Décidément, la chance le poursuit. Il court en parler à son compagnon, pour lui demander son avis. Il ne veut pas être seul à décider. Le lendemain, jeudi 30 mai, le jour de ses vingt-six ans, dans l'après-midi, il fait savoir au directeur qu'il accepte sa proposition, mais qu'il souhaite marquer une coupure. Alors, il partira en vacances toute la deuxième quinzaine de juin. Chez la directrice adjointe — qui partira elle aussi bientôt, et dont l'appartement au sixième étage sera en réalité celui du nouvel adjoint — on sable le champagne pour fêter les deux événements, et on lui offre un immense sac poubelle rempli d'outils ménagers nécessaires à l'équipement de son appartement.

Intermède

Parcourant les longues routes
de notre monde en morceaux
je peux voir les drames
qui nous menacent autour

C'est encore pire quand on arrive
étranger en terre étrange
plein d'illusions et de rêves
incompris un peu partout
Pénélopes sans Ulysse
obligés de refaire le jour
le fil défait dans la nuit
par d'autres mains que les nôtres
Nous les reniés fils bâtards
d'un jour de meurtre et de sang
arrivés au port ami
nous reprenons le combat
Allant de ville en ville
pour retrouver nos pareils
nos vacances sont travail
de poète, d'homme, d'ami

Paris, 27-28.VIII.1976

pour Maurício et Beatriz

Nous sommes des gens bizarres !
Nous ne sommes pas riches
et pourtant...
chacun a sa maison
dans les villes importantes
car chacune est pour nous un foyer
Nous faisons le tour du monde
en avion en train ou bateau
comme l'on va au tabac
Nous vivons un peu partout
nord sud est ouest
comme les artistes d'un cirque
Paris Rome Bologne
New York Bonn Montréal
Alger Berlin Stockholm
Nous sommes ici et là-bas
nous vivons sans frontières
sur cette terre qui tourne
Nous ne sommes pas riches
et pourtant
la richesse de l'Homme est à nous

Stockholm, 21.VII.1976

Vianna s'achète une "Deux-Chevaux" de dix ans d'âge. Avec son compagnon, il part pour quinze jours. Le but du voyage est Stockholm, où sont réfugiés son grand ami brésilien — celui qui lui avait mis le pied à l'étrier au Chili — et sa femme. Ils traversent la Belgique et l'Allemagne fédérale, en s'arrêtant un peu partout pour connaître les villes les plus intéressantes.

Près de Hambourg, sur l'autoroute, leur voiture est percutée par un autre véhicule. L'accident convainc Vianna qu'il a la baraka. En voici la raison. Après toutes les formalités auprès de la police, ils poursuivent le voyage par de petites routes, mais leur voiture rend l'âme. Ils sont sur le bas côté, couverts de cambouis, sans parler l'allemand.

Le conducteur d'une Mercedes dernier modèle arrête sa voiture de son propre chef. Un homme d'une soixantaine d'années quitte le véhicule et s'adresse en français aux deux amis : « *Vous êtes français. J'adore la France, je ne peux pas laisser deux Français en difficulté sur la route* ».

Ils sont surpris. Les stéréotypes sur l'Allemagne et les Allemands ne les ont pas préparés à la situation. Sans se formaliser, l'Allemand les aide à transporter leurs bagages hétéroclites dans le coffre de sa voiture, les invite à prendre place, change d'itinéraire, les conduit à Hambourg, cherche un concessionnaire Citroën, demande le gérant, se présente, lui explique la situation des deux "Français", les lui recommande et s'en va.

Le gérant envoie un camion grue — dans lequel les deux jeunes hommes prennent place — chercher la voiture accidentée ; à leur retour il leur explique, en anglais, qu'il faudra examiner le véhicule pour savoir s'il est possible d'en réparer le moteur, ce qu'il ne pourra dire que le lendemain. Il leur trouve un hôtel pour passer la nuit et les y conduit dans sa propre voiture. Le lendemain, il leur annonce que leur "Deux-Chevaux" n'est pas réparable, cela ne vaudrait pas la peine et coûterait plus cher que la valeur de la voiture. Soit ils s'achètent une nouvelle voiture d'occasion, soit ils poursuivent leur voyage par le train.

« *Pouvez-vous acheter une voiture ?* » « *Cela semble difficile.* » « *De combien disposeriez-vous ?* » Ils font leurs calculs. « *C'est vrai, ce n'est pas assez. Mais, attendez ! La conductrice de l'autre véhicule est la responsable de l'accident, n'est-ce pas ? Avez-vous l'attestation de la police ? Faites-la voir.* »

Il appelle alors l'assureur et lui demande le montant de l'indemnité à laquelle ils ont droit. « *Non ! Deux cent cinquante marks ? C'est trop peu.* » Le réfugié avait acheté la voiture pour mille quatre cents francs... Le gérant fera monter les enchères jusqu'à quatre cents marks. Il se met d'accord avec l'assureur, Vianna signe une procuration pour qu'il encaisse la somme, qu'il avance. Ensuite, il appelle un vendeur de voitures d'occasion, fait baisser le prix d'une "Coccinelle" jusqu'à ce que le montant demandé permette aux jeunes hommes de payer les frais d'immatriculation provisoire en République fédérale d'Allemagne (RFA) et d'assurer les frais du voyage jusqu'en Suède.

Après une nouvelle nuit à l'hôtel, le lendemain matin, le marchand de voitures leur remet la Volkswagen en parfait état, ainsi que tous les papiers administratifs. Ils reprennent la route épatés. Vianna se dit que, indubitablement, la solidarité ne lui fait pas défaut.

Après avoir traversé le Danemark et la Suède, ils arrivent à Stockholm avec cinq francs en poche. Leurs amis leur prêtent de quoi tenir pendant leur séjour et de rentrer, *via* la Norvège, le Danemark, la RFA et le Luxembourg. Comme prévu, ils sont de retour à Paris à la fin de juin.

Un vrai choix

pour Denise Sardó

Je me demandais :
où es-tu
ma France ?
La France
dont on parlait
à l'école.

La France
de la Marseillaise
la France
de la Commune
de la Révolution.

Où es-tu
ma France?

La France
dont me parlait
ma mère.

Où es-tu
ma France?

La France
de Rimbaud
la France
de Gauguin
de Lautrec.

Où es-tu
ma France?

La France
de la Résistance
la France
du vieux Montmartre
la France
de la France.

Où es-tu
ma France?

Cachée
par l'Indochine
l'Algérie
et les Mirages.

Où es-tu
ma France?

Cachée
par l'argent
la haine
et le racisme.

Où es-tu
ma France?

Cachée
par les truands
par les vendeurs
et les défenses.

Où es-tu
ma France?

Je le demandais
et te voilà.

Je te découvre
dans les mains
de l'ouvrier
qui chante,
dans les cris
de la femme
qui pleure.

Je te découvre
dans le sourire
de l'enfant
qui joue,
dans les cris
des étudiants
qui marchent.

Je te découvre.

Je te découvre
dans les mineurs
qui se battent,
dans les marins
du Havre
qui défendent
le Chili.

Je te découvre
dans les rues
de Paris
qui dansent,
dans les amis
qui m'aident.

Je te découvre.

Je te découvre
dans la solidarité
dans l'amour
et la fraternité.
Je te découvre,
ma France.

Bobigny, juin 75

XXXVI RETROUVAILLES

et on y va
pas après pas
perdant l'équilibre
à chaque progrès
pour se retrouver
tête en bas
bien à son aise
mais
il faut
re-tourner
se stabiliser
enfin tourner
pour avancer

et on y va
pas après pas
inventant l'équilibre
après chaque progrès

et on y va

et on y va
re-trouver
le sommet
pour pouvoir
contourner
de nouveau
le fil tendu
mais
un peu plus en avant
et on y va

et on y va

jusqu'à ce que

« rien ne va plus »

Paris, 5.VII.1977

Ce voyage a pour Vianna une importance capitale. Puisqu'il était allé à Amsterdam au début de juin, par le train, hormis la France, il a déjà mis les pieds dans sept pays européens, où il a tâché d'observer attentivement les habitudes, les façons de vivre, les paysages et les climats. Il décide de ne plus envisager de changer de pays, ce qui avait pu le tenter au cours de sept premiers mois de son séjour à Bobigny.

Cette fois-ci, c'est son choix : il veut vivre en France. Il adhère à la section syndicale (CGT) du foyer, est de toutes les manifestations de la gauche et s'intéresse de plus en plus aux affaires politico-sociales françaises. Dès que ce sera possible, il demandera sa naturalisation. En effet, le 8 novembre 1978, dès la fin du délai de cinq ans de résidence requis par le code de la nationalité, il se rendra à la préfecture de police de Paris, où il habite alors, pour retirer le dossier de naturalisation, qu'il déposera en février 1979. En mars 1980, le décret portant sa naturalisation sera publié au *Journal officiel*.

Le 1^{er} juillet 1974, Vianna prend son nouveau poste au foyer. Il s'adapte très vite à ses nouvelles fonctions et, professionnellement, tout se passe pour le mieux. Par ailleurs, Denise Peyroche traduit ses pièces de théâtre, l'invite à participer à des activités pédagogiques dans son lycée, suivie en cela par des collègues qui enseignent l'histoire ou l'économie et, lorsqu'il commencera à écrire dans sa nouvelle langue, par des professeurs de français. Il se sent revivre. Il est à nouveau agissant, il est à nouveau acteur à part entière de son devenir. Néanmoins, il y a deux grosses ombres au tableau.

Les crises

Première ombre : depuis septembre 1973, il n'a pas écrit une seule ligne de fiction. S'il a pris la plume, ce fut pour écrire des lettres, remplir des dossiers, préparer des notes pour le foyer, rédiger deux comptes rendus de lecture pour une maison d'édition parisienne, faire pour des ami(e)s des traductions en français de paroles de chansons en espagnol. Mais en matière de création, rien, strictement rien. Lui qui, entre 1970 et 1973, avait écrit trois pièces en portugais et trois en espagnol, se sent stérile, et en souffre. Ce n'est pas une question de manque de temps, non. Il ne parvient pas à écrire car il n'a pas encore décanté en lui les événements qui ont suivi le coup d'État. Et il ne saurait écrire sur autre chose.

pour Pieter

Voici

la ronde sauvage

de nos nuits immortelles,

où nos gestes

et nos pensées

se déchirent

en mille éclats.

Une chemise qui pend,

en haut

la fenêtre ouverte.

Les livres

autour de nos corps,

les disques

hors de leur place.

Un téléphone
par terre, un cendrier
et deux verres.

Les guitares
sonnent doux
dans cette chambre
perdue,
tandis
que nos formes
parlent
de tous ces rêves
brûlants ;

et
quand je vis
dans ton corps
et
quand les temps
libérés
déclenchent
les feux du cerveau,
je me vois
dans l'avenir
assis
devant ces morceaux
du présent
qui va finir.

dans le train Paris-Lille, 25.V.1976

pour Pieter

Après
ton
départ,
assis
dans cette chambre vide
je vis le silence
dense,
tendu et plein d'ombre
des nuits
à vivre
tout seul.

Depois
da tua
partida,
sentado
neste quarto vazio
vivo o silêncio
tenso,
denso e sem luz
das noites
de solidão.

Después
de tu
partida,
sentado
en la pieza vacía
vivo el silencio
denso,
tenso y sin luz
de las noches
de soledad.

Paris, 30.V.1976

pour toi, qui n'étais pas avec moi

Entre le ciel
et la mer
nous trompons
la nature
parmi ces gens
qui mangent
parmi ce monde
qui achète
Étrangers
à ce vacarme
au rythme
de ce bateau
nous flottons
dans mille étoiles
Entre tes lèvres
et mes mains
entre tes mains
et mes lèvres

nous vivons
à en mourir

entre Rødby Havn et Puttgarden, 26.VII.1976

pour Pieter

sur le bateau
danois
je pleure
comme l'oiseau
mort en nuit
de lune pleine

c'est quand je sens
ton absence
c'est quand je vis
ton corps lointain

entre Rødby Havn et Puttgarden, 26.VII.1976

La nuit approche de sa fin.

Aristide Bruant
est dans son cabaret,
sur mon mur,
ambassadeur
du silence
qui traverse les mers

La fumée des accords m'entoure.

Wish you were here
Je te répéteraï
les nouveaux mots d'amour
(retrouvés dans ton départ)
que depuis très longtemps
je voulais te chanter.

La nuit fut messagère
de ta présence absente
de tes chansons
(que tu vis)
et d'une clef symbolique.

Mais
saurai-je trouver

le trou de serrure
à ouvrir pour tes mains
(mais pourquoi pas: par tes mains ?)
et nous voir clair
(non plus de loin,
mais plus près que jamais)

Mes vers vont finir
et croiser l'océan
et arriver à tes yeux
plus vite que mes lèvres
n'arriveront à ta bouche

Accrochée au pied
d'une sorcière verte
accrochée au bonhomme
qui joue à l'équilibre
de la vie
sur corde raide

Ta clef — ma clef — notre clef ?
Ta clef — ma clef ? — notre clef
Ta clef ? — ma clef — notre clef
enfin
la clef

tourne et retourne et retourne
dans mon cerveau
des idées
(de vouloir être heureux)

mais pendant
tout ce temps
la Terre

tourne et tourne
mais ne retourne jamais.
sur quel pont de la vie

irons-nous nous rencontrer ?

Paris, 10.VIII.1976

pour Pieter

Amour
viens finir
d'écrire ta lettre
ici près de moi

je t'ai trop aimé
voleur de ma jeunesse
voleur d'un vol consenti
tu m'as trop marqué
mon professeur de vie
pour que je puisse oublier
ta présence
tes chansons
m'arrivent comme des larmes
sur l'ivoire d'un piano
dont les marteaux
percutent les cordes
de notre vie
les temps n'ont pas péri
malgré nos absences
(bien au contraire
ils ont changé !
et nous aussi)
tu m'as lancé
une clef
que j'ai attrapée
au vol
il y a de ça très longtemps.
celle d'aujourd'hui, mon amour,
je ne l'ai pas refusée
mais dis-moi
chantre de nos peines
comment
aurais-je pu faire
si je l'avais
déjà
sur moi.
celle-ci n'était
qu'un double
de l'autre
la première
celle qui ouvrit
mon cœur

Peu à peu, les divergences de vues deviennent conflit ouvert. Lors d'une réunion houleuse, à laquelle sont présents y compris les deux anciens adjoints qui ont déjà quitté le foyer, Vianna, qui garde la responsabilité de l'accueil des réfugiés, mais qui a laissé l'animation à un nouvel adjoint pour prendre en charge le secteur de l'hébergement, est outré par les attaques en règle, à ses yeux injustifiées, contre le directeur. Il prend fait et cause pour celui-ci, avec la franchise et la force de conviction qui lui sont coutumières. Il encourt les foudres des adversaires du directeur.

Un jour, il se voit interpellé dans son bureau par le responsable du groupe de la Jeunesse communiste du foyer, qui lui ressort la vieille et ridicule histoire « *de la marijuana du réfugié avec lequel il partageait sa chambre* », ajoutant que l'on jasnait beaucoup au sujet de ses voyages à Amsterdam, où effectivement, il allait de temps en temps, car il avait beaucoup aimé l'architecture de la ville, qui lui rappelait un jeu de construction qu'il avait eu quand il était gamin. Il avait la sensation qu'Amsterdam était une ville qu'il pouvait remanier à sa guise, comme il le faisait avec les blocs en bois de son enfance.

Pour mettre une petite cerise sur le gâteau de la médiocrité malveillante, le jeune homme, imbu de ses fonctions et prenant des airs de gardien du temple, lui fait savoir que certains murmurent aussi qu'il rapporte au foyer des photographies pornographiques. Et ça, parce que, à la fin de 1974, lorsqu'il avait passé le réveillon à Londres, il avait pris en photo un groupe de Britanniques qui, à minuit, avaient quitté leur voiture en plein *Piccadilly Circus* et, en tenue d'Adam, s'étaient mis à régler la circulation sur Oxford Street. La chose est tellement grotesque que "l'accusé" prend le parti d'en rire.

Toutefois, peu après, il est convoqué par la maire adjointe nouvellement chargée de la jeunesse et, de ce fait, présidente de l'association du foyer. Mine de rien, elle commence à lui poser des questions sur ce qu'il pense de la drogue, de la légalisation des drogues douces, et tout à l'avenant. Il lui répond sèchement, en lui demandant si elle a des reproches à lui faire sur le plan professionnel [« *Oh ! Non !* »] ou si elle le soupçonne d'agissements criminels ou de manquements à la déontologie [« *Oh ! En aucune façon !* »]. « *Restons-en là, donc, conclut Vianna, mes opinions personnelles ne concernent que moi.* ».

pour Yvonne Tabbush, sans qui tout aurait été plus difficile

Le train roule vite.
Des gens parlent à côté.
il y en a qui parlent
à mes pensées égarées

Je pense
à mon lit sans chaleur
à mes portes sans clefs
à mes gestes sans joie

Je pense
à mes choix

Je revis à l'avance
ces nuits tristes
d'amours avortées
ces heures élargies
jusqu'au bout de mes forces,
où les rêves se heurtent
aux vérités de nos temps

Je remonte la pente
des chemins répétés
de la fin des vacances.

Je glisse
vers la chambre
enfumée
où demeurent
enfermés
les fonds de ma vie

Je revois mes routes
(et les pas que j'y fis)
très éloignées de mon plan de départ
tordues par des mains
et des armes
qui se moquaient de mon sort

Je voulais le bonheur
simple
de dire ce que l'on veut
Je rêvais du droit naïf
et banal
d'aimer sans surveillance

Je n'en demandais pas beaucoup.
C'était peu et c'était juste.
Je le voulais bien pour moi.
Je l'exigeais pour les autres.

Et aujourd'hui
quand je veux écrire
un poème d'amour
— quel dur résultat de ma vie —
ma plume vous dessine
le manteau de mes blessures.

Paris, 8.VIII.1976

Vianna a toujours eu une grande résistance à l'alcool. Hormis deux ou trois fois pendant son adolescence, il ne souvient pas d'avoir été véritablement ivre. Simplement, après avoir ingéré une grande quantité de boisson alcoolisée, il va dormir. Soumis à toutes ces tensions, il boit énormément. Chaque jour, il travaille de quatorze à vingt-deux heures. Dès qu'il finit sa journée, il monte dans son appartement, souvent en compagnie de quelques résident(e)s pour écouter de la musique et bavarder. Il en est à boire au moins une bouteille de whisky par soirée, souvent complétée par quelques verres de liqueurs de fruits. Vers cinq heures du matin, il se couche, pour tout recommencer le lendemain. En outre, depuis son arrivée, il mange copieusement et a énormément grossi. Le fait d'habiter sur son lieu de travail ne simplifie pas les choses, car cela l'empêche de mener une vie privée au plein sens de l'expression.

L'appel de la scène

Tout n'est cependant pas noir. Les Sardó-Peyroche sont toujours là pour l'entourer de leur affection et de leur appui. Yvonne Tabbush, avec qui il entretient une correspondance régulière, lui a envoyé l'adresse d'un des ses amis, Mario Muichnik, un Argentin, qui vit entre Paris et Barcelone, où son père a une maison d'édition. Celle-ci n'édite pas, en général, des œuvres de fiction, encore moins du théâtre. Toutefois, Muichnik a des relations dans les milieux de l'édition parisienne.

Il lit les pièces de Vianna, les apprécie et les envoie à l'éditeur Christian Bourgois. Un jour, une collaboratrice de ce dernier appelle l'auteur et l'invite à venir la voir. Il y va, le cœur plein d'espoir. Elle est extrêmement sympathique et très franche : *« J'ai lu vos pièces et je les trouve très bien. Toutefois, le théâtre se vend très mal. Encore plus mal, lorsqu'il s'agit d'un auteur inconnu. Pour que vous compreniez à quel point c'est vrai ce que je vous dis, sachez que le directeur de notre collection consacrée au théâtre est Fernando Arrabal. Bien, nous avons mis un an pour prendre la décision de publier le texte de sa dernière pièce, qui a pourtant eu un grand succès à Paris. »*

C'est clair, c'est franc, c'est ce qu'il aime. Mais la charmante dame n'a pas fini. *« Cela étant dit, il y a d'autres moyens de diffuser votre théâtre. Connaissez-vous l'ATAC ? Non ? C'est l'Association technique pour l'action culturelle, financée par le ministère de la Culture. Il y a un Bureau d'auteurs, qui fait un très bon travail de diffusion des pièces de théâtre au sein du réseau de la décentralisation. Il faut absolument que vous preniez contact avec l'ATAC. Voici les coordonnées des deux responsables du Bureau d'auteurs, Jean-Marie Lhôte et Micheline Perloff. Je vous parle très sérieusement. Votre théâtre est de qualité, et ils seront ravis de vous découvrir. Appelez-les de la part de Christian Bourgois et faites-leur part de notre conversation. »*

Le lendemain de cette rencontre, Vianna reçoit un appel : *« Bonjour, Jean-Marie Lhôte. Je suis ravi de vous parler. Christian Bourgois m'a signalé votre existence, et Micheline Perloff et moi-même souhaiterions vivement vous rencontrer. »* Le rendez-vous est pris. *« Apportez-nous vos textes »*. Quelques jours après, la rencontre, très chaleureuse, a lieu. Par la suite, le Bureau d'auteurs fera des fiches de lecture fort positives sur presque toutes les pièces de Vianna, qui est invité à participer aux *Dialogues d'auteurs*, une activité organisée autour de lectures publiques qui est en préparation pour la période novembre 1975-mars 1976. La pièce choisie est *Le décret secret*, écrite au Chili, en portugais, et traduite en français par Denise Peyroche. La lecture aura lieu en février 1976, et débouchera sur une mise en scène en 1977.

Le fait de renouer avec le théâtre a des effets très positifs sur le réfugié. Vers la fin de mars 1975, après le départ de son compagnon, il s'enferme dans son appartement pendant les quatre jours d'un week-end prolongé au cours duquel il n'assure pas de permanence au foyer, et écrit en espagnol *Il n'est jamais trop tard*. Ce titre est choisi pour répondre à celui de sa dernière pièce écrite au Chili — *Avant qu'il ne soit trop tard* — une œuvre très sombre, qu'il avait lue pour des amis exactement six jours avant le coup d'État. *Il n'est jamais trop tard* est une très longue pièce — dont il évalue la durée à plus de quatre heures — qui retrace, sur le mode de la fiction, les quarante-cinq jours qu'il avait vécus dans les prisons de Pinochet. Ça y est. Il peut passer à autre chose.

Une décision capitale

devenir silence pour ne rien oublier
se faire mémoire et enfin s'apaiser
se muer en départ ne jamais revenir
plonger dans le vide pour cesser de s'enfuir

Paris, 26.IV.1993

La vie professionnelle est devenue pour Vianna une source d'insatisfaction. André Ortega lui ayant fait part de sa décision de s'en aller bientôt pour diriger un équipement en province, il s'adresse à la présidente du foyer pour s'enquérir de ses intentions en ce qui concerne le renouvellement de son contrat d'un an. Malgré son insistance, il n'obtient aucune réponse. Face au silence absolu, il ira jusqu'à l'en-

voi d'une lettre recommandée avec accusé de réception, mais en vain. Il décide alors de changer d'emploi. Il en parle autour de lui.

Le résident que Vianna appelle son « *professeur de français* » a retrouvé un emploi et travaille au service comptable d'une filiale française d'une grande multinationale du secteur de la hi-fi. Un soir, pendant le dîner au restaurant du foyer, il s'adresse à son ami réfugié : « *Tu veux vraiment changer de boulot ? Dans ma boîte, il y a quelque chose pour toi. C'est du tonnerre ! Dix mille francs nets par mois, impôts payés, logement et voiture de fonction, statut cadre, évidemment.* » « *Dis donc ! Et pour quoi faire ?* » « *Adjoint au directeur du personnel.* » Le réfugié ne se demande même pas si son ami plaisante, ce dont il en aurait été fort capable, rien que pour tester la réaction du réfugié. « *Il n'en n'est pas question. Je ne fais pas ce genre de travail. Je préférerais reprendre la veille de nuit.* »

En raison de ses responsabilités au sein du foyer, qui continue à recevoir des réfugiés, maintenant de toutes origines, dans le cadre de la prise en charge d'État, dont la gestion concrète est confiée à France terre d'asile, Vianna est en contact avec cette association. À tout hasard, il s'adresse à son interlocutrice habituelle : « *Est-ce que ton association n'aurait pas un poste à me proposer ?* » « *Je ne sais pas. Si tu veux, je peux en parler au directeur.* » « *Merci, c'est gentil.* »

Quelques jours après, le Docteur Gérold de Wangen, un homme hors pair, l'un des fondateurs et le directeur de France terre d'asile, invite Vianna à déjeuner. C'est une nouvelle rencontre extraordinaire, qui marque le début d'une profonde amitié, qui ne se démentira jamais, jusqu'au décès de Gérold, en février 1997, et qui perdure au travers de sa veuve, Sylviane, et de ses enfants, Laurent et Éric.

D'emblée, le courant passe entre l'ancien jeune résistant et le réfugié. Il faudrait un épais volume pour raconter Gérold de Wangen. Une formidable force de caractère, une intelligence aigüe, un sens du long terme impressionnant, une rigueur de pensée à toute épreuve, une capacité extraordinaire à distinguer le possible du souhaitable, bref, un homme de conviction et d'action, capable de se mettre en colère avec fougue, parfois impatient, mais empreint de douceur, un homme au sourire extraordinaire, un homme foncièrement bon, généreux, respectueux de son prochain, franc et direct.

Gérold de Wangen explique à Pedro Vianna que France terre d'asile est sur le point de concrétiser un projet important. L'ouverture d'un centre permanent pour l'accueil des réfugiés. Le local est trouvé, un directeur est déjà embauché. Il lui propose un poste d'adjoint, avec la perspective de prendre la direction d'un second centre, si l'expérience du premier est une réussite.

Vianna est enthousiaste. Les délais s'harmonisent. Il doit un préavis de trois mois. Le centre doit ouvrir en juillet. En attendant, il doit rencontrer le directeur du futur foyer, l'accompagner lors de certaines démarches, etc. Il envoie sa lettre de démission, et tout suit le cours prévu.

Une nouvelle vie commence. Un jour, il se regarde dans une glace et s'exclame « *Mon vieux, tu es devenu un porc !* » Il décide à l'instant d'arrêter de boire de l'alcool. La décision prend effet immédiatement. Pendant cinq ans, il n'ingère pas une seule goutte de boisson alcoolisée. Il refuse même de manger une pâtisserie ou un chocolat contenant de l'alcool. Ce n'est qu'en 1980, au gré d'une tournée, qu'il recommence à boire, toujours avec modération depuis lors. Il se remet à manger normalement, c'est-à-dire, peu et, en trois mois, il perd vingt-deux kilos, tout en gardant « *une forme physique éblouissante, une pêche d'enfer* ».

Un brusque changement

Au début du mois de mai, Gérold de Wangen appelle Pedro Vianna et lui dit qu'il a besoin de le rencontrer d'urgence.

*pour André Ortega, qui m'a fait confiance
et en France m'a tendu la main le premier*

Non !
je ne serai pas
complice

de ces mains sanglantes
qui s'élèvent
pour nous abattre.
Non !
je ne serai pas
complice
des mitrailles géantes
qui nous traversent
le cœur.
Non !
je ne serai pas
complice
de cette guerre canaille
qui nous oblige
à tuer.
Non !
je ne verrai pas
immobile
la gorge séchée
par le cri
de révolte.
Non !
je ne verrai pas
immobile
les bras détournés
par les faux
monnayeurs.
Non !
je ne verrai pas
immobile
les têtes figées
par le goût
du certain
Non !
Non !
Mille fois non !
Où que je sois
Tant que vivrai
Quoi que je fasse

la mort de l'enfant
est la mort du poète
la vie arrachée
est mon poing enchaîné
la bombe éclatée
le cerveau ravagé
Non !
je ne serai pas
complice immobile
de tous les bourreaux
de notre avenir.
Non !
je vous le promets !
je ne peux que
lutter,
papier et crayon,
sur le front
de bataille.

Paris, 15.V.1976

« Mon vieux, il y a changement de programme. Tu es au courant des événements du Sud-Est asiatique. Bien, le gouvernement français a demandé à France terre d'asile de s'occuper de l'accueil des réfugiés que l'État a décidé de recevoir, environ mille par mois pendant plusieurs mois. Après discussion en conseil d'administration, l'association a posé comme condition que les autres associations participent également à cet accueil, et les choses se mettent en place. Les premiers réfugiés doivent arriver le 14 mai. Tu comprends que, dans ces conditions, nous devons changer nos projets. Un directeur adjoint à Carrières-sur-Seine devient un luxe. Nous avons besoin de quelqu'un pour prendre la responsabilité du "Point central Indochine", avec la mission de mettre en œuvre cet accueil, sous la responsabilité de la direction de l'association. Il y aura quelqu'un à FTDA pour faire la prospection des centres et obtenir l'agrément des préfets. La Croix-Rouge assurera l'accueil à l'aéroport, la CIMADE s'occupera des cours de français, le Service social d'aide aux émigrants et le Secours catholique s'occuperont des personnes qui n'iront pas dans les centres provisoires d'hébergement, mais qui partiront en solution individuelle, soit parce qu'elles ont les ressources nécessaires pour le faire, soit parce qu'elles seront accueillies par des parents ou des amis. Tout le reste sera de la responsabilité du "Point central" : organiser les centres de transit, par lesquels passeront tous les réfugiés, l'acheminement des personnes depuis ces centres vers les centres d'hébergement ou la sortie en solution individuelle, coordonner l'ensemble des centres, suivre le travail des équipes et le processus d'insertion. Bref, il y a tout à mettre sur pied. Voilà ce que France terre d'asile peut te proposer. C'est un travail énorme, mais passionnant. Est-ce que ça t'intéresse ? J'ai besoin d'une réponse très rapide, car si tu réponds négativement, il faudra trouver quelqu'un d'autre. »

Une petite respiration, et il reprend : « Est-ce que ça te pose un problème ? » « Quoi ? » « Que ce soient des réfugiés d'Asie du Sud-Est ? » « Je ne comprends pas trop ta question. Pourquoi est-ce que ça me poserait un problème ? » « Je ne sais pas... Tu es un réfugié du Chili... » « Alors là, pas du tout ! C'est vrai, je me suis battu contre la guerre du Viêt-nam, j'ai manifesté ma solidarité à l'égard du peuple vietnamien, dans la mesure de mes moyens, j'ai fêté l'expulsion des Américains de l'Asie du Sud-Est. Mais ça n'a rien à voir. Quelles que soient mes sympathies, il y a des personnes qui, à cause

du changement de régime, ont des raisons de craindre le nouveau pouvoir. C'est normal qu'elles fuient et qu'elles trouvent refuge ailleurs. Un réfugié est un réfugié, peu importe ses opinions politiques. » « Je suis ravi de t'entendre dire ça. Nous sommes tout à fait d'accord. Alors, tu acceptes ou tu veux réfléchir encore ? » « C'est tout réfléchi. Bien sûr que j'accepte ! ». Bien des années plus tard, Vianna apprendra par les Wangen que le fait qu'un réfugié du Chili ait accepté de prendre les responsabilités qu'il a prises dans cette opération d'accueil avait été très importante pour France terre d'asile. En effet, au début de l'opération, des réfugiés latino-américains s'étaient adressés à l'association pour manifester leur étonnement et leur incompréhension. Pour eux, c'était difficile à comprendre que ayant fait — et faisant encore — tant pour les réfugiés “de gauche”, France terre d'asile puisse accepter d'accueillir des réfugiés “de droite”. La présence de Vianna à la tête du “Point central” montrait bien que les choses ne se posaient pas dans ces termes-là.

« Encore une chose... Est-ce que tu pourrais te débrouiller pour commencer, partiellement, bien sûr, tout de suite ? » « Je vais voir, je pense que ça doit être possible. Je rentre à Bobigny, je pose la question et je te rappelle. »

De retour au foyer, Vianna se mettra d'accord avec l'adjoint qui assure l'intérim du directeur — André Ortega est déjà parti en province — sur l'exécution de tâches administratives qu'il pourra effectuer chez lui le soir, de manière à être disponible pendant la journée. En plus de son nouveau travail, il doit s'occuper aussi de trouver assez vite un logement à Paris.

Il sait que son niveau de vie baissera. Il aura le même salaire qu'à Bobigny, mais il devra payer un loyer, il n'aura plus de repas à 2,40 francs, il faudra en plus payer l'eau, le gaz, l'électricité, l'abonnement au téléphone et les appels locaux. Cela ne compte pas. Le travail que lui propose France terre d'asile est exaltant.

Au service des réfugiés

et malgré ça
je suis un homme
ayant des noms
deux prénoms
qui font un tout
qui change
selon le pays
(faudrait-il peut-être dire
selon l'arène ?)
qui achète mon travail
un homme
particulier
individualisé
fiché
trompé
désinformé
informatisé
un numéro
de sécurité sociale
de compte bancaire
de carte bleue
de carte orange

de carte verte
c'est le séjour
de carte rose
c'est le travail
de carte blanche
on l'a si on est réfugié
des cartes
qui
hélas
de manière
volontaire
ou
involontaire
en tout cas
objective
font presque
un jeu de tarots
un homme
précis
suivant le précis
on est ce que l'on devient
on devient ce que l'on fait
ainsi
aujourd'hui
je me fais
à Paris
un homme
changeant
d'endroit
de décor
de famille
d'amis
d'habitudes
de bars
de fête
de quête
de but
de guerre
de thème
d'amour

de langue
de songe
de lits
de larmes
de charmes
de lieu

et quand on ne peut
changer de lieu
il faut alors
changer le lieu

un homme

concret

précis

à Paris

ciel de neige

dans la nuit

froid

de

hors-les-murs

qui m'oblige

à payer un loyer

un homme

comme n'importe quel autre

et qui comme les femmes

n'a jamais décidé

ni le où

ni le quand

ni le comment

même pas

le naître

en soi

un homme

fait accompli

donnée du problème

concept primitif

ou encore postulat

extrait de *Sans titre*

Paris, 15 |.1977

ENTÊTEMENTS

pour Guillermo Michel et Luisa Borrás

venus de tous lieux
ils se rencontrent n'importe où
on ne sait quand
quelque part
sur terre
ou sur mer
un regard leur suffit
pour se reconnaître
un mot pour se dire adieu
tout les sépare
sauf leurs yeux
magasins de vie
porteurs des signes
de leur errance
ils sont là
toujours ailleurs
plantés en l'air
jamais vaincus
toujours perdants
mais satisfaits
jamais contents
toujours perdus
à jamais fiers
pour toujours vivants

Vaasa, 7.IX.1984

Le "Point central" sera installé dans un petit local à quelques centaines de mètres du siège de France terre d'asile, juste à l'entrée d'un square du treizième arrondissement, dans lequel Vianna louera à partir de juillet un petit appartement. Il y habitera jusqu'au début de 1988, quand il achètera un appartement du côté de la place de Clichy.

Le 30 mai 1975, jour de son vingt-septième anniversaire, Pedro Vianna, en compagnie de Maurice Barth, chargé de mission par le bureau de France terre d'asile, représente l'association à la réunion du Comité de liaison qui rédige le protocole d'accord interassociatif fixant les conditions que les associations posent au gouvernement pour assurer l'accueil des réfugiés d'Asie du Sud-Est et déterminant le partage des tâches entre les associations.

C'est au cours de cette même réunion que Vianna retrouve la déléguée du HCR, qui lui réserve un accueil très chaleureux et lui dit, publiquement, combien elle est ravie de le voir se mettre au service des réfugiés. Ces retrouvailles avec celle qui l'avait accueilli à Orly dix-huit mois plus tôt marquent également le début d'une amitié importante, qui se développera au fil des ans, jusqu'au décès d'Henriette Taviani en août 1991.

Vianna plonge corps et âme dans son nouveau travail. Joyeux, il ne rechignera pas à travailler parfois seize heures dans la journée. Plus d'une fois, il est réveillé pendant la nuit par la Police de l'air et des frontières, qui lui annonce l'arrivée de quelques centaines de réfugiés et demande dans quel centre il faut les envoyer. Il dort avec le tableau des disponibilités à ses côtés. Il vérifie quel centre a des lits libres, réveille les permanents, qui logent sur place, les prévient et se rendort. Il est heureux, il vit, il agit, il est utile à ses semblables.

Une opération réussie

En septembre 1976, quinze mois après son début, l'accueil des réfugiés d'Asie du Sud-Est est bien sur les rails. Tous les secteurs de l'accueil sont organisés et fonctionnent correctement. La mission dont Vianna avait été chargé est accomplie avec succès. Il couronne son travail en préparant — sans ordinateur — un premier bilan chiffré de l'accueil et de la première insertion des réfugiés, lequel part de plusieurs dizaines de catégories de données pour aboutir à quelques milliers d'indices. Vianna éprouve une sensation de plénitude. En mai 1975, il avait mesuré l'étendue des responsabilités que lui confiait France terre d'asile. Il avait été très sensible à la confiance que lui avait démontrée Gérold de Wangen. Bien entendu, il en avait été fier, mais — comme tant de fois dans sa vie — il avait craint de ne pas être à la hauteur de la tâche, car — comme tant de fois dans sa vie — il avait pris la responsabilité d'une activité pour laquelle il n'avait reçu aucune formation spécifique.

Vianna sort très enrichi de cette nouvelle expérience Avec Gérold, Sylviane et Jehan de Wangen — ce dernier, frère cadet de Gérold, est chargé de la prospection des centres d'hébergement — il a vécu une étape de sa vie, qu'il qualifie de « *fascinante* », marquée par la réalisation d'un véritable travail d'équipe, mené dans une ambiance de totale confiance réciproque. Il a énormément appris du couple Wangen, d'Henriette Taviani, de Jehan de Wangen, mais aussi des jeunes permanents qui travaillaient sous sa responsabilité dans les centres de transit, et de tant d'autres militants associatifs au service des persécutés de la Terre.

L'art reprend ses droits

revoyant
les vieux cahiers
feuilletant
jaunes albums-photos
j'ai plongé
dans le passé
temps révolus
responsables
de ceux
d'aujourd'hui
la main
fatiguée
retrace
une histoire
ancienne
depuis
ces images
devenues ridicules
du temps
de la grand-mère

j'y ai trouvé
des bouts de phrases
écrites en ces
nuits d'automne
quand
le ciel noirci
vous parle
de la tristesse
j'ai revu
tous mes pays
ces villes
tant aimées
ces rues
des pas perdus
de mes enfances
et jeunesses
assis
dans la poussière
des chambres
rallumées
dans ma
mémoire
la vie
défile
et je pleure
je chante
je ris
de mes années
immortelles
que je ne revivrai
plus jamais
vieux cahiers
de ma disgrâce
vieux cahiers
de ma faiblesse
vieux cahiers
de mes espérances
dansez
autour
battez tambour

lancez
vos fantasmes

aujourd'hui
je veux
vous
prendre

aujourd'hui
je veux
vous lire

Paris, 16.IX.1976

me
voici
nu
devant
vos yeux
curieux

me voici
délivré
des sédiments
déposés
par les années
d'habitude

me
voici
retrouvé
au moment
de l'histoire
où le fusible
a grillé

me
voici
qui reprends
le fil
parti
tordu
gâché
de ma véritable
existence

Paris, 23.IX.1976

Vianna n'est donc plus salarié de France terre d'asile, mais devient membre de l'association. Par la suite, il y reviendra quelquefois exécuter une mission ponctuelle rémunérée : le deuxième bilan de l'accueil et de l'insertion en 1977, la prospection et l'ouverture de centres d'hébergement et le suivi du dispositif d'accueil en 1979, la prospection et l'ouverture de centres de juin 1981 à mars 1982. Il milite également au sein de l'association, et participe, notamment, à la création de la Commission de sauvegarde du droit d'asile à la fin de 1977. En 1982, il entre au conseil d'administration de France terre d'asile, pour y rester jusqu'à la fin de 1997, les trois dernières années en tant que secrétaire général.

trois ans que je suis là
trois ans que je fouille
dans les grammaires
les dictionnaires
et le Grevisse

trois ans que je m'empare
des mots que vous créez

trois ans que j'essaie
de vous rendre en vers
ceux-ci que vous m'apprîtes

Paris, 8.XI.1976

Lorsqu'il quitte son poste salarié à France terre d'asile, en septembre 1976, Vianna a retrouvé ses marques. Trois ans après son arrivée en France, il est parfaitement intégré à la société française.

XXXVII

je ne sais point d'où je viens
encore moins où je vais
mais là où je suis
je suis pour de vrai

Amiens, 13.VIII.1977

univers
vers uniques
tués dans le combat
en vers
envers et contre le ver inique
qui ronge à satiété
le sens de la vie en société
longue marche vers la solidarité

Paris, 29.IV.1993

Cette affirmation mérite cependant d'être nuancée. En réalité, il est intégré en France autant qu'il l'avait été au Chili ou au Brésil. Néanmoins, aussi loin qu'il s'en souvienne, Vianna ne s'est jamais senti totalement en phase avec la société dans laquelle il vivait : « *Ce n'est pas une question de pays. Je suis toujours quelqu'un du lieu où je suis. C'est une question d'étape de développement de l'humanité. J'abhorre la compétition. Toute ma vie, jusqu'à présent du moins, a été guidée par le désir d'apporter ma contribution au passage de la société de compétition à la société de coopération.* » Il ne sent pas en phase avec la société, mais il refuse de devenir marginal : « *Se mettre en marge ne*

sert à rien. Au moins mauvais — je n'ose pas dire au mieux — on se fait un petit plaisir narcissique. Penser que l'on peut être individuellement plus fort que le système de domination sociale en place relève de l'illusion prétentieuse. Pour l'individu pris isolément, il ne reste que la possibilité d'agir dans les marges. Et si l'on ne veut pas devenir paranoïaque, il faut, en même temps, agir collectivement pour des causes qui vont dans le sens de la lutte contre la société de compétition. Et il ne faut jamais oublier la force de l'exemple, de la cohérence entre le discours et la pratique. Celui qui se proclame défenseur des droits de l'être humain, mais qui, au quotidien, "par la force des choses", laisse une lettre sans réponse ou trouve normal que celui qu'il aide attende indéfiniment qu'il ait le temps — ce ne sont là que des exemples à dessein banals — desservent la cause qu'il croit défendre. »

XLIV

pour Denise

à toi
qui m'as offert
paris
cette ville de ton enfance
celle que tu vécus
celle que tu vis encore
à toi
et par toi
aux autres
je rends ici
ce paris que j'aime
ce morceau d'histoire
qui sert de route
à nos pas présents

Paris, 1.IX.1977

pour Denise Sardó

À Paris
il est trois heures.
Les éboueurs ramassent
les ordures de la journée.
Il est trois heures
à Paris.
Dans une chambre
quelqu'un demande pardon.
Derrière les rideaux
des gens font l'amour.
À Paris
il est trois heures.
Derrière les rideaux
des gens pleurent seuls.

Dans une chambre
un ouvrier se lève.
Il est trois heures
à Paris.
Sur les quais de la Seine
un homme marche.
De l'usine
des ouvriers sortent.
À Paris
il est trois heures.
Dans les couloirs du métro
un homme dort.
Dans l'usine occupée
on veille toute la nuit.
Il est trois heures
à Paris.
Dans les bars
on boit encore.
Dans la clinique naît
un enfant.
À Paris
il est trois heures.
Un homme saute
dans la Seine.
Quelque part
on boit le café au lait.
Il est trois heures
à Paris.
Comme il le fut à Moscou.
Comme il le sera à Rio.
à Paris
il est trois heures.

Bobigny, juin 1975

Le hasard poétique

Voilà donc Vianna aussi intégré qu'il le peut à la société française. Malgré l'intensité de son activité en faveur des réfugiés, il n'a pas abandonné la création artistique. Après avoir écrit *Il n'est jamais trop tard*, en mars 1975, il se sent incapable de s'attaquer à une nouvelle pièce de théâtre. Il n'est plus en prise avec la réalité chilienne, et il ne maîtrise pas encore la réalité française au point de la mettre en scène. Cependant, après dix-huit mois de silence, sa plume est débloquée depuis trois mois.

À la mi-juin, il est dans son bureau à Bobigny. Il a fini de mettre de l'ordre dans un dossier et il attend un rendez-vous. Il sait que, dans quelque quinze jours, il ne sera plus là. Il réfléchit au bilan de cette première étape de son séjour en France. Il pense à cette notion abstraite qu'est "la France".

Il se dit que, au fond, depuis la nuit des temps, la société française est marquée, dans les situations limites, par l'affrontement entre deux minorités puissantes départagées *in fine* par la force de l'inertie d'une majorité hésitante. Ce qui lui plaît, c'est que, pour ne parler que de l'histoire récente, de la Révolution à la guerre d'Algérie, en passant par la Résistance, cette force de l'inertie a toujours fini par pencher du côté des faibles, ce qui est pour lui le bon parti. C'est vrai que, depuis un an, il a choisi la France, mais pas n'importe quelle France. Sa France est celle de la Commune, de la Résistance, des porteurs de valise, de la laïcité, la France de la solidarité contre la France de l'oppression. À mesure qu'il pense, il met des mots sur une page blanche restée sur le bureau. Et puis, il pense à Paris, ce Paris où il s'apprête à vivre, ce Paris où il aime à se promener la nuit, lorsque la ville est calme mais non désertée. Il vient de remplir une seconde feuille. Son rendez-vous arrive.

pour Denise

amie
que veux-tu
que je réponde
à tes gestes
à tes mots
à tes tendresses?
que veux-tu
que je te dise?
que les arts
de tes amis
embellissent
les tristesses
de chez moi?
que ton empreinte
est partout
à la maison?
que tu m'aides
jusqu'à la mort
de tes forces?
je te le crie
que le vent
traverse
la Seine
et le sème
dans ton jardin
mon merci
ce sont
tes corrections
de mes phrases

tes accents
sur mes vers
tes traductions
et préfaces
Amie
voilà
mon merci

c'est mon œuvre
enrichie
de tes mains

c'est
mon cœur
fait lisible
par toi
Amie
c'est ça
ma richesse
c'est tout
ce que j'ai
pour
offrir
de pur
de sincère
de vrai

prends-les
les vers du poète
mets-y
les accents de l'amour

Paris, 25.VIII.1976

À cette époque-là, Vianna garde le moindre morceau de papier sur lequel il a écrit quelque chose, pour que Denise Peyroche corrige son français. Très naturellement donc, les deux feuilles remplies de son écriture presque illisible trouvent le chemin de la rue Laurence-Savart. Au coup de fil suivant — leurs conversations téléphoniques pouvaient durer des heures — Denise lui dit : « *Ils sont très beaux les poèmes !* » « *Quels poèmes ?* » « *Les deux poèmes que tu m'as passés l'autre jour.* » « *Des poèmes ? Je ne t'ai jamais passé de poème !* » « *Mais si !* » « *Des poèmes de qui ?* » « *De toi, voyons !* » « *De moi ? Mais je n'écris pas de la poésie !* » « *Bon, les deux textes que tu as écrits à Bobigny, ma France et à Paris il est trois heures* » « *Ah bon ! Pour toi c'est des poèmes ces trucs-là ? Je les avais écrits comme ça, comme ça me passait par la tête.* » « *Ce sont de très beaux poèmes.* »

Voilà Vianna promu poète. Puisque Denise Peyroche le lui dit... Et comme il a tendance à croire ce qu'on lui dit, surtout si c'est une amie comme elle, il se met à écrire des poèmes. En français.

D'amour et de révolution

Enfin
te voici
mon petit-premier bouquin
ces pages en couleurs
qui portent mes morceaux
d'amour et de révolution

Te voilà
bonhomme noir
qui danse de joie
sur la couverture jaune

Premier recueil
de mes vers
rêve d'un jour
à peine réalisé
je te feuillette
et je t'aime
je te regarde
et je pense
qu'un jour
je te prendrai
comme aujourd'hui
je revois
mes lourds et vieux
cahiers

Paris, 18.X.1976

Un après midi de mai ou de juin 1976, Vianna, muni d'un dossier avec tous ses poèmes dûment tapés à la machine, est chez les Sardó-Peyroche. S'y trouve aussi une collègue de Denise Peyroche, justement celle qui, par l'intermédiaire de la cousine d'Yvonne Tabbush, les avait mis en contact.

« *Est-ce que je peux le lire ?* » « *Bien sûr.* » Elle lit consciencieusement le tout. « *Mais c'est superbe ! Il faut que tu publies ça.* » Nicole Deschaussées ne se rendait certainement pas compte du poids de ses paroles. « *Tu es très influencé par Prévert.* » « *Ah !... Tu sais, de Prévert, je ne connais qu'un poème, Le déjeuner du matin, que j'ai lu il y a longtemps, et en portugais...* » « *Et pourtant ! C'est curieux.* » Le lendemain, Denise Peyroche offre à Vianna *Paroles et Histoires*. En effet, il s'y reconnaît. C'est effectivement curieux. Et lui d'acheter tous les autres recueils de Prévert, qu'il dévore avec délectation.

Nicole Deschaussées et Denise Peyroche insistent beaucoup sur l'idée de l'édition des poèmes. D'abord, Vianna prend ça pour de la simple gentillesse. Puis, comme elles assurent qu'il n'en est rien, que, vraiment, elles trouvent tout ça très bien, il consent à envisager l'idée.

Ils savent tous pertinemment que l'édition de poésie en France survit à l'état larvaire. Le compte d'auteur relève de l'escroquerie, ils le savent également. Il ne reste que l'autoédition. Le père d'une camarade de classe de Marie-Thérèse, la fille Sardó-Peyroche, a une petite imprimerie dans le quartier.

« Combien d'exemplaires ? » « Mille. » La réponse relève certainement de l'inconscience mégalo-mane ! Vianna apprendra plus tard que lorsqu'un recueil de poèmes d'un auteur peu connu est vendu à trois cents exemplaires en trois ans, c'est un très gros succès.

Le devis est très amical. Denise Peyroche loue une machine à écrire électrique à boule et, sans défail-
lir, prépare les originaux pour le clichage offset. « Quel titre aura le recueil ? » C'est venu tout seul : *Poèmes d'amour et de révolution*.

La date de livraison approche. Vianna commence à s'inquiéter et à se demander comment il fera pour écouler l'édition. La question est de plus en plus pressante, la maison Sardó-Peyroche est envahie par les feuillets colorés.

Encore une fois, la chance, fidèle compagne, n'abandonne pas Vianna. Ses contacts avec les Brésiliens ne sont pas très fréquents. Il est très critique face aux rivalités acerbes entre les divers partis, groupes et groupuscules d'opposition à la dictature militaire. Il ne s'est cependant jamais dérobé au devoir de solidarité.

Un beau jour, le téléphone sonne chez lui : « Je t'appelle parce que nous avons créé un comité unitaire pour l'amnistie au Brésil. » « Bravo ! Enfin ! Comme quoi, les miracles existent. » « Bon, ça va ! Il y a deux choses dont je voudrais te parler. Primo, on presse un disque de musique brésilienne pour rassembler des fonds pour le comité. Est-ce que tu accepterais d'écrire un texte de présentation pour la pochette ? » « Bien sûr. » « En français. » « Évidemment. » « Secundo, le comité a décidé de louer un stand à la Cité internationale de la Fête de l'Humanité. » « Dis donc ! C'est du sérieux ça » « Oui, justement, la location coûte cher, et il faut que l'on rentre dans nos frais. On a besoin de quelqu'un qui sache faire de l'animation et qui parle bien le français. On a pensé à toi. » « Aucun problème. Je le ferai. » « Merci. Je t'apporte la cassette avec les chansons du disque. »

Quelques heures après, Vianna a une idée. « Salut ! Non, je n'ai pas changé d'avis. Mais je voudrais te poser une question. Quelle que soit la réponse, ça ne changera rien à ce que j'ai déjà dit. Je ferai l'animation du stand. Au début de septembre, justement, je lance mon premier recueil de poèmes. Est-ce que je pourrais le vendre dans le stand ? » « Ça va de soi ! »

Voilà, le point de vente est trouvé. Parfois, la convergence de l'inconscience et de la chance donne de bons résultats. En deux jours, Vianna vend cinq cent cinquante exemplaires du recueil. Et comme à l'intérieur du volume il a mis une bande volante avec ses coordonnées, au cours des six mois qui suivront, l'édition sera épuisée.

Vianna a pu financer l'édition de son recueil parce qu'il avait enfin reçu le produit de la vente de son appartement de Santiago. En effet, l'action d'Henriette Taviani auprès du HCR et celle d'Yvonne Tab-bush auprès du comité de solidarité qui, au Chili, avait été chargé de la vente du bien, ont conduit le premier organisme à régler la question, après que le second eut reconnu officiellement que les six mille dollars obtenus lors de la vente¹⁴ avaient été utilisés pour financer ses activités de solidarité.

Bien entendu, cela n'avait aucun rapport avec des affaires de corruption ou de détournement de fonds. Tout simplement, le comité avait des dépenses urgentes à couvrir, avait sur son compte l'argent de Vianna et avait considéré — à juste titre, pense le principal intéressé — qu'il était plus important d'aider des gens sur place que de transférer l'argent à quelqu'un qui était en sécurité en France. Et comme ses livres et ses disques avaient été perdus, il avait reçu l'intégralité de la somme.

Dès que les six mille dollars ont été crédités sur son compte, Vianna s'est empressé de régler une dette très importante pour lui.

À l'occasion de son départ du Chili, l'un des formulaires qu'il avait dû remplir contenait une question sur la possibilité qu'il avait de payer son billet d'avion. Sa réponse avait été nette : « En ce moment, non. Dès que mon appartement aura été vendu, je serai en mesure de rembourser le billet. » Puisqu'il l'avait promis, il a tenu à le faire.

¹⁴ Moins de six mois après, cet appartement a été revendu pour soixante mille dollars.

LV

pour Claude

elle est venue voir cette pièce
engendrée par quatre hommes semblables
en leurs vies en leurs destins
elle a vu la pièce l'aveugle
et aussi entendu nos yeux

Paris, 16.X.1977

LVI

cette après-midi de novembre
au-dessus des rues de paris
flottaient des nuages
qui étaient des montagnes
dont je cherchais les sommets

Paris, 2.XI.1977

C'est également à la fin de 1976 qu'un acteur et metteur en scène qui avait assisté à la lecture de la pièce *Le décret secret* organisée par le Bureau d'auteurs de l'ATAC prend contact avec Vianna, car il souhaite mettre en scène son œuvre. Le projet aboutira en octobre 1977. À cette occasion-là, pour des raisons qui n'ont aucune importance ici, Vianna montera sur scène pour la première fois.

De 1976 à 1985, il s'occupera essentiellement de son travail artistique. La reprise avec le monde du spectacle se fait via l'Union fédérale des consommateurs – *Que choisir ?*, qui l'embauche pour deux mois pour assurer la coordination des spectacles qui seront présentés lors des *États généraux des consommateurs*. Il n'ira pas au bout de son contrat car un problème au genou l'immobilise pendant un mois.

Quand de l'autre côté de la porte
sous la main du frère assassin
tu criais de haine et d'amour
et y puisant le courage
d'aller jusqu'à la fin
de ton cri faisais
le cri d'alerte

« *On assassine la vie* »

Quand de l'autre côté de la porte
tu savais que je connaissais
le sens de tes cris
et les voulant étouffer
tu savais que je le savais
encore plus fort tu le criais
pour que le monde le sût

« *On assassine l'amour* »

Quand de l'autre côté de la porte
parmi d'autres comme toi
dedans, dehors, autour des casernes
tu criaïs ta mort et ta vie
tous les cris étaient tes cris
tes cris étaient les cris de tous.

Paris, 15, 23, 27.V.1976
extrait de *Les cris*, pièce en trois actes

Quand sur ton visage détruit
je vois le visage d'un monde
m'étouffe le cri de malheur

Quand sur ton visage éventré
je vois la marque d'un homme
me tue le cri de l'horreur

Quand sur ton visage éclairé
je vois l'empreinte de l'Homme
me grandit le cri de la vie

Quand sur ton visage transformé
je vois l'avenir dans le monde
me naît le cri de l'amour.

Paris, 15.V.1976
extrait de *Les cris*, pièce en trois actes

Pendant cette période, les recueils de poèmes se multiplient, et Vianna en éditera un en 1977, en même temps que le texte de la pièce qui est jouée à Paris. Il les diffusera de nouveau à la *Fête de l'Humanité*, dans les mêmes circonstances que l'année précédente. Sa dernière œuvre écrite en espagnol, *Los Gritos* (*Les cris*) est traduite en suédois et jouée en Suède et en Finlande. Après cette pièce, il fera deux essais d'écriture théâtrale sur des thèmes français. Il n'en est pas satisfait et, pour toute une série de raisons, parvient à la conclusion que le théâtre n'est plus la forme d'expression artistique qui lui convient.

Toujours la politique

PRÉCISION

et soudain
je me dis
que j'aurais pu vous parler
de la vague rageuse
qui se brisait contre le quai qui m'a vu naître
des arbres
dont les doigts faisaient frissonner mon visage
sur un balcon
lointain dans ma mémoire
au deuxième étage

de la lune
qui
pleine et rouge les soirs d'été
caressait sur le sable blanc
ma peau cuivrée

j'aurais aussi pu vous parler
des volcans
aux sommets pour toujours blancs
éternellement penchés sur des lacs
à jamais bleus

du grand désert
et de son brun rougeâtre
majestueux
père du silence
et de ses dunes inconstantes

d'un pêcher
qui au milieu du printemps
de ses fleurs blanches frappait à ma fenêtre
et indiscret
pénétrait dans ma chambre
pour parfumer mes amours

j'aurais encore pu vous parler
du ballet insensé des mouettes
autour d'une falaise vêtue de brume bretonne
sur laquelle j'ai su aimer

d'un ciel troué d'étoiles
à l'infini
qui
à Compiègne en janvier
me contemplait
complice
parmi les arbres
qui
de leurs bras desséchés
appelaient la lune à leur secours

du soleil
qui à Paris
se promène sur le Pont-Neuf

crépusculaire
en chuchotant des récits magiques
qui me font rêver
j'aurais pu vous conter une autre histoire
vous chanter d'autres chemins
vous livrer d'autres secrets
c'est vrai
je l'aurais pu
pourquoi ne l'ai-je alors pas fait
pourquoi
cherchez dans mon histoire
regardez autour de vous
fouillez dans l'histoire
poète
je ne puis être qu'un gué
à vous
amis
de vous mouiller
les pieds
si vous songez
à traverser le fleuve

Paris, 12.II.1980

Il n'abandonne cependant pas la scène. Pour répondre à une commande de la ville de Château-Gontier (Mayenne), où il avait joué *Le décret secret*, il crée, à partir de ses textes, un spectacle poétique, musical et pictural, *Les chemins de l'exil*, qui sera présenté dans divers festivals de 1980 à 1983. À la fin de 1981, avec des amis, il produit une cassette de poèmes de lui, dits par un acteur sur une musique originale. En 1983, il met en scène une pièce écrite par un ami et jouée dans le cloître de la cathédrale Saint-Nazaire de Béziers. Pour arrondir ses fins de mois, Vianna fait des traductions diverses. Entre autres, il traduira du français en portugais l'intégralité du tour de chant de Yves Montand, *Olympia 81*.

PRISE DE DROITS AVANT LE TEMPS

à cause de l'habitude
que nous avons ici
de ne pas traduire
les prénoms
je m'appelle toujours
pedro
cela n'empêche pourtant pas
que je dorme
comme un Pierre

Paris, 25.XI.1976

un jour
un ami me demanda
ce que cela changeait pour moi
d'être devenu François

or
d'abord
je ne suis pas si vieux
pour être François
tout au plus
j'ai déjà l'âge
d'être un bon petit Français
bien que... ...pas moyen

oh ! l'ambiguïté moyenne de ce mot
moyen et pas moyen

alors
ça peut prêter à confusion
allons
reprenons du début

ah ! non
c'est un peu trop long
du milieu alors

bien juste du milieu

enfin
le fait est
que
pas moyen là-haut veut dire
pas dans le milieu
du moins le juste
et je ne suis guère injuste
en disant tout ceci
avec une petite pointe
de méchanceté mouchetée

mais
revenons-en à nos mouches
et tâchons de la faire
cette mouche
même si l'on n'a pas de coche

(ce qu'il faut faire comme encoche
dans la chair du poème
si l'on ne veut pas oublier
pour ne pas être oublié)

un ami
disais-je
me demanda un jour
ce que ça changeait pour moi
d'être désormais un bon Français
bien que je préfère rester
Français
tout court
car j'ai de plus en plus peur
des gens « bons »
— simple question d'obésité intellectuelle —
il n'y a rien de pire
que le cholestérol mental
cela donne toujours
quelque chose comme
un papíphant
est-ce à dire?

c'est évident mon cher
le dangereux croisement
d'un papillon et d'un éléphant
dont les proportions de sève vitale éléphantiaque
ont été mal calculées
et dont il résulte
un petit papíphant qui a
la subtilité physique de papa
et la mémoire profonde
de maman la gentille

or
le drame
(ou la tragédie
question fort controversée)
réside en ce que
le mâle
(eh ! oui ! rappelez-vous la sève vitale
bon sang
mauvais sperme)

le mâle donc
était l'éléphant
ainsi
répondais-je à un ami
l'avez-vous compris ?
cher ami
lecteur
et néanmoins ami
ami auquel je répondis
que je devenais
Français
tout court sans humeurs
et une dose d'humour
et un peu plus d'amour
mais
qu'est-ce que ça peut bien changer ?
or
mesdames mesdemoiselles messieurs
mes damassieurs mes damoiseaux mes dames-oiseaux
c'est une question de progrès
par exemple
disais-je à mon ami
en cas de coup d'état
en cas de coup d'état...
d'ailleurs déjà ici
commencent les différences
puisque coup d'état
en pays civilisé
porte le sage nom de
gouvernement autoritaire
de gouvernement austère
c'est une question de civilisation
d'industrialisation
car
voyez-vous cher ami
*« toute action engendre une réaction
égale et opposée »*

ou autrement dit
« *de même intensité et en sens contraire* »
question de rapport des forces et
de point d'équilibre
stable ou instable
ainsi donc
le fait est que
quand tout le monde a quelque chose à perdre
nul ne veut casser la baraque
et
corollaire plus que direct
chacun veut sauver un meuble au moins
alors
voyez-vous
je parlais de coup d'état
à titre d'image
je l'espère vraiment
mais hélas
ce n'est pas sûr
que civilisation et sagesse
fassent bon ménage
sainte hiroshima priez pour nous
vous aussi
sainte nagasaki
et puisque
l'image est comprise dans le poème
sain prévert protège-nous
des torquemada poétiques
image incomprise
dans un poème
peu éthique un peu étique
comme la tête de certains critiques
de cinéma télé radio machin bidule
et chose littéraire théâtrale
enfin
poétique
mais
puisque la poésie est image

revenons-en à nos images
et leur baguette imagique
récupérons mon image
et parlons de coup d'état
oui
disais-je
en cas de coup dur
avant
avec un peu de chance
(et la protection du HCR)
je serais parti ailleurs
désormais
j'irais
(jamais un « s » n'a été aussi réconfortant)
j'irais disais-je
disais-je encore ?
oui
disais-je disais-je
dans de telles circonstances
au lieu d'aller ailleurs
j'irais dans leurs taules
qui
françaises ou pas françaises
jamais ne seront miennes
quand bien même je serais dedans
et
attention
si jamais ça arrivait
par malheur mégarde ou erreur
(tout compte fait tonton augusto
s'appelle bien pinochet
et est très fier de ses ancêtres
gaulois pur sang
à ce qu'il paraît
ce qui d'ailleurs prouve bien
que tous les dictateurs
ont le sang universel sur leurs mains)

donc
attention disais-je
si par malheur mégarde ou erreur
le facteur déposait chez votre douce concierge
un paquet normalisé
à votre adresse
dont sortirait par maladresse
— la vôtre évidemment —
un sous-jaruzelski
n'oubliez pas de prendre
vos nombreuses pièces d'un franc
car l'appareil à tortures
automatique
ne rend jamais la monnaie

voilà le revers de la médaille du mérite militaire
le seul métier d'ailleurs
qui n'est en paix
que quand il est au chômage
n'oubliez jamais non plus
que
le chômage des uns est l'assurance-vie des autres
question d'industrialisation
qui va sauver l'âme de l'homme
car

(et elle est là
la clef du mystère)

car disais-je
la conscience humaine sera en paix
dès lors que
sur la terre
il n'y aura plus de tortionnaires
ils seront tous des robots
les tortionnaires
mais les torturés
bien humains

ainsi donc
plus jamais
un pouvoir ne pourra infliger à l'homme
cette horrible terrible vicieuse vexation

qui est celle de l'obliger
à torturer son semblable

et nous serons tous heureux
face à cette question
qui ne nous concernera plus
fini et bien fini le danger
d'avoir un tortionnaire dans la famille
les robots connaissent leur place
dans la société dans la vie

voilà notre supériorité
face aux autres sociétés

LES ROBOTS

et si vous n'y croyez pas
je vous conseille un séjour
de quelques jours seulement
dans les paradis de l'or à venir
crédit gratuit séjour culturel
animation garantie
tout préparé d'avance
vous n'avez qu'à le subir

plusieurs destinations

séjours de rêve
prix compatibles avec tous les revenus
tortures pour tous les goûts
persécutions assorties
dans les quatre coins du monde
libre ou moins libre
décadent ou triomphant
avec passé chargé d'histoire
ou avenir radieux

brochure sur demande
catalogue complet
contre trois timbres oblitérés dans un pays démocratique
ou dans toutes nos agences dans les pays opposés
(la liberté a ses avantages
comme l'argent a ses raisons
que la raison méconnaît)

et l'on est si fier de cette construction
que l'on s'offre le luxe de la tourner en dérision
mais
même quand on s'en moque
au fin fond de la tête
reste encore
un bout de fierté

car
tout compte fait
et malgré le déficit
toutes ces machines-là
ainsi que tous ces machins-ci
c'est bien nous qui les avons faits
si l'on s'en sert à tort et à travers
c'est...

tout ce que vous voulez
sauf leur faute

Paris, 11.V.1982

Dès son installation à Paris en 1975, Vianna est en contact avec la cellule du Parti communiste de son quartier et, en 1978 et 1979, y milite activement. À la suite de l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques, il commence à prendre ses distances vis-à-vis du Parti communiste, dont il trouve peu claires les réactions face à la situation. Il quitte discrètement la cellule après les événements de la fin de 1981 en Pologne.

Néanmoins, il continue de penser que l'action politique est fondamentale, même s'il ne se reconnaît plus dans aucun des partis se revendiquant de la gauche.

Il décide alors de consacrer son temps aux activités artistiques engagées et au travail associatif de défense du droit d'asile et de soutien aux réfugiés.

Questions de choix

si un jour
vous considérez
que ce que je dis
mérite la peine
d'être redit

n'oubliez pas
que mon visage importe peu
que mes objets guère plus
que je déteste les musées

pas de critique
pas d'éloge
pas de grimace

gravez
plutôt
mes poèmes sur des dalles
placées dans les jardins
 au cœur des parcs
 aux coins des rues

laissez
aux gens le temps
de s'arrêter
pour
les lire, les dire, les écrire
ainsi
je serai dépouillé
de tant de malheur
de tant de souffrance
de tant de chagrin

Paris, 30.1.1977

Dans son travail artistique, Vianna refuse d'emprunter le circuit dit commercial, dont il n'apprécie pas les règles : médiatisation, concours, prix, vedettariat, etc. Il travaille dans ce qu'on appelle à l'époque le circuit de la décentralisation : maisons des jeunes, maisons de la culture, centres culturels, maisons de quartier, etc.

LOGICIEL DÉTRAQUÉ

il croyait qu'il allait changer le monde
il faillit en mourir
il y a échappé
peut-être l'a-t-il regretté
le regrette-t-il encore peut-être ?

il était une nuit
il y a déjà quelque temps de cela

Censure

Décomposition

Effondrement

Système impossible

Changement de données

Modification du cadre

Rectification des lignes

de force

Répétition des opérations

Décodage

Révision des Symboles

Ajustement
 Interruption des circuits-Déconnexion
 Re-Connexion
 Assemblage
 Repérage
 Corrections
 Fixer position
 Essais
 Renvoi de mission
 Pause
 Légitimation
 Épreuve d'intermittence
 Fixité des coordonnées
 Dédoublement
 Déploiement
 Segmentation
 Frictions
 Ajustements
 Travail en série
 Adaptations
 Mise-à-jour
 Repos
 Assimilation de matière accumulée
 Synthèse
 Reprise
 il y a quelque temps de cela
 une nuit
 je croyais...

Paris, 6.11.1984

Toutefois, les politiques officielles délaissent de plus en plus ce secteur, au profit d'un art d'apparat, de réalisations médiatisables, sponsorisables, consensuelles et socialement inoffensives, le tout, bien entendu, teinté de démagogie, parsemé de "fêtes" de ceci ou de cela, inspirées du modèle de la très commerciale « *fête des mères* » ou des très dérisoires « *journée sans tabac* » et « *journée sans voiture* ». Après avoir livré les arts aux appétits du "marché", la politique culturelle officielle se donne bonne conscience en "autorisant" le petit peuple des artistes à sortir dans les rues une fois par an sans être dérangé par la police. C'est sans doute beau, convivial, sympathique, réjouissant. Mais tout cela ne suffit pas à constituer une politique.

Concrètement, le Bureau d'auteurs de l'ATAC est fermé, puis l'association est dissoute. Les maisons des jeunes et de la culture n'ont plus les moyens de financer la venue dans leurs locaux de réalisations « *non rentables* » et se voient réduites à la présentation de spectacles de vedettes du show-biz, qui garantissent des opérations blanches en termes comptables. Vianna en a assez. Il ne trouve pas le bon biais. Il faut laisser du temps au temps. Les artistes sauront peu à peu s'en remettre et trouver d'autres formes d'action. En attendant...

Une nouvelle passion

En juin 1985, France terre d'asile lui demande, en tant qu'administrateur bénévole, de s'occuper, au sein de la Commission de sauvegarde du droit d'asile, de la coordination d'une campagne nationale de grande ampleur destinée à défendre le droit d'asile, menacé de toutes parts. Il s'y donnera à fond. Six mois de préparation, dix mois d'une campagne très décentralisée, qui réunit presque deux cents associations à travers toute la France. Outre son importance intrinsèque, cette campagne est une source de bonheur pour Vianna, puisqu'il travaille en étroite collaboration avec trois personnes qu'il admire profondément et auxquelles il voue une forte amitié : Sylviane et Gérold de Wangen, elle ancienne directrice et administratrice de France terre d'asile, lui secrétaire général de l'association, que préside alors Henriette Taviani, qui, du fait de ses fonctions, anime également la Commission de sauvegarde.

À l'issue de la Campagne nationale pour le droit d'asile, qui s'achève par un colloque de deux jours à l'UNESCO, clôturé lui-même par un spectacle d'artistes réfugiés organisé par Vianna, France terre d'asile, avec cinq autres associations, concrétise un projet sur lequel elle travaillait depuis plusieurs années : la création d'un centre de documentation sur les réfugiés. Les six associations, demandent à Vianna de prendre en charge la création du centre, en qualité de directeur salarié. De février 1987 à juin 1995, il ne vivra pratiquement que pour Documentation-Réfugiés.

pour María Lúcia, cousine-sœur

les débris d'espoir qui parsèment le chemin
de ces fous qui croyaient vaincre l'oppression
sont comme des yeux-de-chat faiblissants
feux follets persistants
feux de joie intermittents
charbons ardents défaillants
guidant le parcours
amas de détours
de ceux qui persistent
et crient non

Paris, 12.XII.1994

Lorsque, étouffée par les pouvoirs publics, qui voient dans le centre et sa revue de même nom des "empêcheurs de rejeter en rond" les demandes de statut de réfugié, Documentation-Réfugiés ferme définitivement ses portes, Vianna décide de consacrer du temps à la diffusion de sa poésie. Pendant les années passées à la tête de Documentation-Réfugiés, il n'avait pas cessé d'écrire des poèmes, mais avait totalement délaissé le spectacle. Au cours de cette période, seules ont lieu trois représentations d'un récital organisé par son ami Vicky Messica, qui, avec les acteurs de sa troupe, dit ses poèmes. En revanche, il publie beaucoup d'articles sur le droit d'asile et intervient dans des colloques et séminaires sur le sujet. Certaines revues et journaux, en France et à l'étranger, publient parfois quelques-uns de ses poèmes.

Le spectacle continue, et la solidarité aussi

pour Emmanuelle, Jacques et Pierre-Loup

naître et renaître à chaque pas
sur les chemins de traverse des aventures involontaires
volontairement vécues
traverser océans bourbiers marécages
sans jamais assassiner le suprême éclat de rire
bouclier invisible contre la bêtise insondable

hasards entremêlés
au gré des détours de la nécessité
pour engendrer la vie
naître et renaître à chaque pas
et l'avenir est à nous

Paris, 27.III.2000

De la fin de 1994 à celle de 1997, Vianna est accaparé par ses fonctions de secrétaire général de France terre d'asile. Pour gagner sa vie, il fait des traductions, et de la fin de 1997 à la fin de 1999 il donne des cours de portugais pour une entreprise de formation qui assure des prestations de service pour de grandes entreprises françaises.

pour Claude Lemaire

une fois encore
les portes de la vie
s'ouvrent vers l'inconnu

des visages différents sont là
porteurs des mêmes rires d'autrefois
les mêmes soupirs
les mêmes passions
les mêmes injonctions
encore une fois
le voyage commence
sur des sentiers incertains
pour aboutir à une fin réglée d'avance

une fois encore
les portes de demain
s'ouvrent sur la certitude fatale
des impondérables rencontres
entre nécessité et hasard

Paris, 10.XI.1998

En parallèle, il s'implique à fond dans la réalisation en France de l'exposition interactive jeu de rôle *Un voyage pas comme les autres*, qui est présentée au parc de La Villette de novembre 1998 à avril 1999. Bénévolement, il participe à la préparation du projet, à sa mise en œuvre, à la formation des acteurs en matière d'asile, aux contacts avec les médias et finit par jouer un rôle d'acteur « *terriblement méchant* ». En tant que salarié pendant six mois, il est aussi le coordonnateur pédagogique de l'exposition.

À la même époque, il organise deux spectacles avec des artistes réfugiés dans le cadre des célébrations du vingtième anniversaire du Groupe accueil et solidarité.

Il est également membre fondateur du Groupe de recherches informel et scientifique sur l'asile, qui, depuis 1995 organise des séminaires et des colloques sur le droit d'asile et les réfugiés.

Après avoir quitté ses fonctions au conseil d'administration de France terre d'asile, Vianna entre au conseil d'administration de l'association Accueil aux médecins et personnels de santé réfugiés en France au bureau duquel il participe, intègre une commission de travail sur le droit humanitaire à l'association Henry-Dunant et donne des coups de main ponctuels au Groupe accueil et solidarité.

Pendant un an, il est également membre du conseil d'administration de l'association Enfants réfugiés du monde, poste que, faute de temps, il finit par quitter.

En 1991, il avait intégré le conseil éditorial de la revue *Migrations Société*, éditée par le Centre d'information et d'études sur les migrations internationales (CIEMI). En novembre 1999, il assume les fonctions de rédacteur en chef de la revue.

Depuis 1997, Vianna a déjà créé trois nouveaux spectacles poétiques et, avec le titre de président, a rejoint l'équipe d'animation de l'association culturelle Actes de présence, aux activités de laquelle il participait depuis 1993. Il vient d'achever son trente-quatrième recueil de poèmes, *Curiosités*.

Et la suite ? « *Comme toujours. Un immense point d'interrogation.* »

temps construction ambiguë abstraction concrète
quelle heure est-il il fait beau il pleut
quel temps fait-il au quatrième top il sera exactement [...]
[...] l'heure que vous voudrez [...]
temps indépendant fluide continuité inapprivoisable
temps convention humaine maîtrisé[e] concassé[e] compté[e] pesé[e] mesuré[e]
divisé[e] chiffré[e] [...] grand régisseur du quotidien
roi du commerce patron de la vieillesse
temps fragment pioché par hasard dans un ailleurs oublié

j'entends le bruit de la pluie
qui ne tombe pas
je redoute le sanglot de l'homme
heureux de l'étouffer

|(13.X.89)|

échos insouciantes ancrés figés dans la triade-chaîne du temps émasculé
temps
temps tenace taraudeur* [...] tue tout
chacun attend son heure sans songer à la seconde mais [...]
chaque instant vécu vaincu est un croc planté sur la gueule du destin

Paris, Albarraque, Paris, 7.V|-10.X.1994
extrait de *Fragments*¹⁵

Quelques mises au point essentielles

Lorsqu'on m'a demandé d'écrire le récit de mes exils, j'ai beaucoup hésité avant de m'y lancer. Au fond, mes exils et ma vie se confondent. Or, jusqu'à présent, je n'ai jamais éprouvé le besoin d'écrire mon autobiographie. Malgré mon envie de ne pas refuser de faire ce qu'on me demandait gentiment, c'est donc un peu à reculons que je me suis mis devant l'ordinateur. Parler de sa propre vie, c'est parler de soi, mais parler de soi c'est parler des autres — ou alors cela n'a aucun intérêt — et parler des autres c'est très risqué.

Finalement, je me suis dit qu'il suffirait de m'interdire de parler des événements liés à ma vie sentimentale ainsi que des aspects purement professionnels de mon parcours. Je savais que je ne pourrais pas éviter de faire allusion à quelques circonstances de ma vie amoureuse, totalement imbriquées dans l'histoire de mes exils, mais j'étais décidé à me limiter au strict minimum nécessaire à la compréhens-

¹⁵ Voir note n°4.

sion de certaines réactions que j'ai pu avoir face à certaines situations. Quant à la vie professionnelle, depuis mon arrivée en France elle est intimement liée à la défense du droit d'asile et à l'accueil des réfugiés. Il fallait donc que je me limite à citer les différentes fonctions que j'ai exercées, sans m'étendre sur les situations vécues dans ce contexte, et encore moins sur les rapports que j'ai pu entretenir avec les personnes que j'ai côtoyées tout au long de mes activités.

Sans parler de ma pièce *Il n'est jamais trop tard*, qui retrace ce que j'ai vu et vécu dans les prisons de Pinochet, les événements que je viens de mettre par écrit, je ne les avais racontés qu'oralement, maintes et maintes fois cependant. D'abord à des amis, anciens ou nouveaux, qui voulaient mieux me connaître, mieux comprendre pour quoi ils me percevaient comme ils me percevaient. À des journalistes, j'avais souvent fait le récit des situations les plus indiquées pour caractériser la répression des opposants aux régimes militaires d'Amérique latine. Enfin, ces dernières années, j'avais été interrogé par une jeune Suédo-Finno-Espagnole qui avait le projet d'écrire quelques portraits d'exilés, et par une jeune historienne brésilienne qui préparait sa thèse de doctorat sur l'exil européen des Brésiliens pendant les années soixante-dix.

C'est ainsi que, d'une part, tout ce que j'ai vécu reste très vivace dans ma mémoire — réputée excellente — et il suffit que j'en parle pour retrouver le même état d'esprit, les mêmes sensations, les mêmes images, les mêmes sons, les mêmes odeurs vécus au moment des faits ; d'autre part, l'histoire m'a rattrapé, en ce sens que mon vécu est déjà devenu un objet d'histoire. C'est une sensation assez curieuse.

Nombre d'amis m'avaient déjà demandé pourquoi, étant écrivain, je n'avais jamais voulu écrire sur ma vie, somme toute bien mouvementée. La réponse est assez simple. L'écrit, pour moi, n'est qu'un moyen de conservation de la parole. Mon mode de communication par excellence est l'expression orale. Ce n'est pas un hasard si, à l'école primaire, dès l'âge de cinq ans, j'ai été l'« orateur officiel » de ma classe puis, par élection, de l'ensemble de l'école, lorsque, à huit ans, j'entrais en quatrième année. Ce n'est pas par hasard non plus que, lorsque je me suis mis à écrire, j'ai choisi le théâtre puis la poésie, dont je fais des spectacles scéniques. L'écrit est dépourvu d'intonations, d'inflexions, de couleurs, de timbres, de silences. L'écrit fige, et seule la parole peut lui redonner toute sa vie. Je n'écris donc que pour préserver la parole, parce que, au moins pour l'instant, l'écrit est le moyen de conservation le plus simple et le plus sûr à mettre en œuvre. Or la préservation des histoires de ma vie est pour moi sans objet, car je n'ai aucun besoin de les apprendre par cœur. Elles vivent toujours en moi, elles font partie de moi.

Ce n'est alors pas étonnant que mon récit soit parsemé de dialogues. Je ne l'avais pas programmé. C'est venu comme ça. Je les ai écrits en italique et entre guillemets pour les distinguer du récit proprement dit. Il va sans dire — il est donc plus prudent de le dire — que je ne suis pas en mesure d'attester que les mots prononcés ont été exactement ceux que j'ai reproduits. Même pas les miens. En revanche, je peux, sans hésiter un seul instant, garantir que ces mots sont parfaitement fidèles au sens des propos tenus. Lorsque j'étais certain des dates — grâce à des points de repère précis comme le 11 octobre 1973, qui marquait le premier mois du coup d'État au Chili — je les ai indiquées. Quand j'ai été approximatif, c'est parce que, sûr de la période, je ne l'étais pas du jour exact. Dans des lieux tels que le stade-prison, le temps prend des dimensions très particulières. Enfin, il est possible que, parfois, j'aie bouleversé une chronologie, mais je suis certain que les éventuelles inversions ne sont pas de nature à invalider le sens du récit.

C'est aussi de façon spontanée que j'ai commencé le récit à la troisième personne. J'avais déjà écrit une bonne demi-page lorsque je m'en suis aperçu. Je me suis interrogé et j'ai décidé de poursuivre de la sorte. Pourquoi ? Par pudeur ? Certainement pas ; je n'en ai aucune. Pour marquer une distance, alors ? Peut-être y a-t-il de cela. Cependant, je pense que la raison en est plus complexe. Lorsque je raconte les événements auxquels j'ai pris part, je les vois, non comme dans un film, mais beaucoup mieux, en quatre dimensions, les trois classiques plus celle du vécu intérieur. Cette manière de revivre les choses n'est pas née des situations violentes que j'ai vécues. Aussi loin que remontent mes souvenirs complets, c'est-à-dire depuis mes deux ans, notamment depuis un petit accident domestique qui m'a valu une coupure fort hémorragique au cuir chevelu, je les ai toujours emmagasinés sous cette forme. Cette façon de me voir "en situation" n'est pas propre aux souvenirs. Elle est aussi concomitante au vécu en devenir. Je me souviens que, lorsque j'étais professeur, je me percevais — ce n'était

pas une simple vision physique — assis au fond de la salle, à recevoir mon enseignement. Bien entendu, si mon explication n'était pas claire, presque toujours j'étais le premier à m'en apercevoir, ce qui me permettait de reprendre le sujet autrement. Sans doute, était-ce là le fondement de ma réputation de bon pédagogue. Schizophrénie potentielle, diront peut-être les psychiatres. Je n'en sais rien. Je m'en suis toujours fort bien accommodé et j'en ai souvent tiré un grand profit. Et je vois là l'origine première de mon récit à la troisième personne.

Malgré la longueur du récit, je suis loin d'avoir tout raconté sur mes exils. Premièrement — pour éviter d'être encore plus long — j'ai omis toute une série de faits à mes yeux secondaires, de petits détails du quotidien mais néanmoins importants sur le moment. Deuxièmement, j'ai passé sous silence certaines situations intéressantes parce que, pour en parler, il aurait fallu que je parle de personnes vivantes, de choses que, au moment des faits, elles m'ont expressément demandé de taire. J'ai également tu d'autres situations qui m'auraient contraint à aborder des aspects très intimes de la vie privée de tierces personnes. C'est à elles d'en parler si elles le souhaitent. Troisièmement, il y a certainement des faits que j'ai oubliés malgré ma bonne mémoire.

C'est volontairement que j'ai tu les noms des personnes dont je considère que le rôle n'a pas été très reluisant, qu'elles soient décédées ou qu'elles soient vivantes. Quant aux autres, pour l'essentiel, je n'ai pas cité les noms des personnes vivantes, sauf le cas particulier de quelques-unes auxquelles je tenais à rendre hommage. Je tiens toutefois à signaler que je suis loin d'être un adepte du "tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil". Néanmoins, mon récit n'est pas un règlement de comptes. Je n'ai aucun compte à régler, ni avec autrui ni avec moi-même. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, ni rien de ce que je n'ai pas fait. Je suis absolument sûr qu'à chaque moment de ma vie, même quand j'ai commis des erreurs, j'ai fait du mieux que je pouvais dans les circonstances données. Par ailleurs, la rancune est un sentiment qui m'est profondément étranger, tout comme la haine. J'en ai eu des preuves. Quand j'avais seize ans, à Rio de Janeiro, j'ai été attaqué dans la rue par trois voleurs : un garçon et une fille à peine plus âgés que moi, aidés d'un gamin qui devait avoir une dizaine d'années. Pendant que la jeune femme surveillait, le gosse posait un rasoir sur le ventre de l'ami qui m'accompagnait, tandis que l'homme braquait un revolver sur ma tempe. Deux sortes de pensée ont traversé mon esprit. D'abord, je me disais que si je vivais la vie qui était la leur, il y aurait de fortes chances que j'agisse comme eux. Ensuite, que le revolver qui me braquait était une très belle arme. Et pourtant, j'avais peur, bien entendu. Comme j'avais peur lorsque, à l'occasion d'une manifestation étudiante au Brésil, un militaire me poursuivait en brandissant un fouet, ou quand j'ai été face aux interrogateurs brésiliens ou chiliens. Mais jamais je ne les ai haïs. Le seul sentiment que j'ai éprouvé à leur égard a été la tristesse de constater jusqu'où pouvait aller l'être humain. Quand je me remémore les situations désagréables, les situations de violence, de méchanceté que j'ai vécues, je le fais de manière très froide, sans aucune émotion qui relève du présent. En revanche, lorsqu'il s'agit d'un événement qui a mis en jeu la solidarité, l'amitié, la loyauté, la force de caractère, je suis toujours ému aux larmes.

pouvoir
quel que tu sois
je te surveillerai
et
au besoin
je te combattrai
même si et surtout
c'est moi qui t'ai

Paris, 4.VIII.1982

Depuis longtemps, je suis convaincu que ce dont un être humain est capable est à la portée de n'importe quel autre être humain. Le poids des circonstances est énorme. Seuls des principes éthiques profondément ancrés peuvent servir de garde-fou. J'ai toujours refusé de condamner ceux qui, sous la torture, ont parlé. Parce que j'ai eu la chance de ne jamais y avoir été confronté et que donc je ne sais pas comment moi-même j'y aurais réagi, mais, aussi et surtout, parce que chacun a ses propres limites et sa propre histoire. Je suis capable de tout comprendre. Je peux comprendre ce qui explique le comportement des plus grands monstres de l'histoire de l'humanité, des négriers à Hitler, de leurs prédécesseurs à leurs successeurs, ce qui ne signifie nullement que je les disculpe, justifie ou absolve. Tout simplement je suis incapable de haïr celui que je comprends, celui dont je comprends les mécanismes du comportement.

Je dois cela, peut-être, à une expérience vécue quand j'avais un peu moins de seize ans. Au lycée militaire de Rio, où j'ai fait mes études secondaires, les élèves étaient organisés par compagnies. Tout ce que l'on faisait commençait et finissait par un rassemblement. Toutes les semaines, quelque quatre ou cinq élèves par compagnie étaient inscrits au tableau de service. Brassard noir portant le mot « service » brodé en lettres blanches autour du bras droit, ils se promenaient autour du rassemblement pour rectifier la position des uns et des autres ; durant les récréations, ils étaient chargés du maintien de l'ordre. En 1964 — j'étais en classe de première — peu après le coup d'État du 1^{er} avril, le hasard a voulu que je me retrouve sur le tableau de service avec des camarades très proches. Nous nous considérions tous communistes. À notre grande surprise, le service nous a plu. D'une part, il était toujours plus agréable de tourner autour du rassemblement que d'être contraint de rester immobile pour écouter l'ordre du jour ; d'autre part, la situation nous donnait l'impression de nous mettre à l'abri d'éventuelles persécutions, même si nous nous étions toujours bien gardés de "faire de la politique" à l'intérieur de l'établissement. Nous avons assuré notre tâche très consciencieusement. Pendant la semaine, notre lieutenant nous a félicités de la manière irréprochable dont nous nous acquittions de nos fonctions, bien que nous ne fussions pas au quotidien des modèles de discipline militaire. Sans trop y croire, nous avons conçu le plan de persuader l'officier qu'il serait plus efficace d'avoir une équipe permanente — composée de nous, bien entendu — pour assurer le service. Nouvelle surprise, il a décidé de tenter l'expérience. La réussite a été totale. Nous prenions très au sérieux notre mission. Et devenions odieux. Nous allions traquer dans les moindres recoins les élèves du premier cycle qui fumaient — ce que, à notre époque, nous-mêmes nous avions fait — et confisquions leurs paquets de cigarettes. Nous n'admettions pas que quelqu'un ne portât par le calot ou eût une chemise mal boutonnée, bref, nous jouissions de notre petit pouvoir. Un jour, nous nous reposions à l'ombre d'un des nombreux arbres qui se dressaient dans la cour et nous bavardions. Soudain, quelqu'un a lancé la question à brûle-pourpoint : « *Qu'est-ce que nous sommes en train de devenir ? Est-ce que nous ne devenons pas des fascistes ?* » Et nous nous sommes rendu compte que chacun d'entre nous, depuis plusieurs jours, se posait les mêmes questions. Le lieutenant a été quelque peu interloqué lorsque nous lui avons communiqué que nous étions arrivés à la conclusion que l'escouade permanente n'était pas une bonne solution et que, s'il était d'avis contraire, il devrait choisir une autre équipe, car nous, nous rendions notre brassard. Il n'a pas insisté pour connaître nos raisons — s'en était-il peut-être rendu compte ? — et la méthode de l'équipe tournante a été rétablie.

BAS LES MASQUES

Aucun geste n'est gratuit
Le soi-disant geste gratuit
Est payé
S'autocratifie
Par le plaisir personnel
Secret ou évident
Que l'on éprouve en l'accomplissant
Dixit
Tout psy intelligent

Paris, 10.III.1983

Encore une question dont je suis conscient : en général, quand on parle de soi, on a toujours tendance à se donner le beau rôle. Lorsque, comme dans mon récit, on parle de situations où l'on s'est trouvé en position de victime, le danger est encore plus grand. Alors, ne vous trompez pas sur la personne. Dans ma vie, j'ai fait plein de choses répréhensibles.

Gamin, j'ai piqué de l'argent dans le porte-monnaie familial, j'ai lancé des œufs pourris chez un voisin qui confisquait le ballon avec lequel nous jouions entre copains, j'étais profondément égoïste et n'aimais pas que l'on touche à mes jouets, je pouvais être très violent, au point qu'une fois j'ai failli tuer un cousin, non par haine, mais parce que j'avais cru qu'il avait percé mon plus grand secret et qu'il allait le révéler.

Adolescent, parce que je n'arrivais pas à assumer ma sexualité, le besoin de m'affirmer me conduisait à être arrogant, méprisant, prétentieux, crâneur. De la sixième à la première, sans être un cancre, je me suis contenté de faire juste le nécessaire pour ne pas redoubler. Adulte, il m'est arrivé de voler, notamment pendant la période qui a immédiatement suivi mon arrivée en France, où je ne me privais pas, dans les supermarchés, de changer les étiquettes des bouteilles de whisky que j'achetais ni d'enfiler un blouson sous mon gros manteau.

Je tiens à souligner que je tente d'être lucide sur moi-même. Je sais qu'il y a beaucoup de monde qui ne m'apprécie pas, je sais qu'il y a des gens qui ne m'aiment pas, voire qui éprouvent de l'aversion à mon égard. Ils ont certainement leurs raisons pour réagir ainsi. Je pense avoir conscience aussi bien de mes "défauts" que de mes "qualités", les deux catégories étant inextricablement unies. Je sais qu'il faut de solides arguments pour me faire changer d'avis. Bien que je me dise, à chaque instant où j'agis, que, dans l'absolu, la possibilité existe que ce que je fais soit une erreur absolue, tant que je pense que ce ne l'est pas, je le fais avec toute la force physique et psychique dont je suis capable. Enfin, je ne me suis jamais pris pour un "héros".

Ceux qui m'ont pourchassé accomplissaient ce qui leur avait été assigné comme tâche. Lorsque je me suis engagé dans les combats pour la liberté et contre l'exploitation de l'homme par l'homme, je savais les risques que je prenais, et je les ai acceptés. Lorsque j'ai décidé de tenter de ne jamais être complice de l'oppression ni de l'exploitation des pauvres, je l'ai fait en sachant que, dans le meilleur des cas, ce que je pourrais faire se résumerait à être solidaire, que jamais je ne serais en mesure de me substituer aux opprimés, d'être à leur place. Je savais que mon milieu social, que ma famille, que mon instruction m'assureraient toujours une forme de protection. Je savais, comme le disait Shakespeare dans *Jules César*, que « *tout esclave a dans sa propre main le pouvoir de mettre fin à sa captivité* »¹⁶. Cela m'a vacciné contre le paternalisme.

pour ceux qui luttent là-bas

je viens d'un pays
où vivre
est devenu un crime

là-bas
la farine des pauvres
est celle des briques
rouges
comme leur sang
le fut autrefois

là-bas
on ne peut plus
sourire

¹⁶ Réplique de Casca, acte I, scène III : « *So every bondman in his own hand bears / The power to cancel his captivity.* ». La traduction donnée ci-dessus est de moi.

sans honte
d'être heureux
sur des cadavres

là-bas
on ne peut plus
porter un morceau
à la bouche
sans voir l'image des enfants
et des rats qui les nourrissent

là-bas
devant les portes
il y a des gardes
armés
pour la défense
du confort des seigneurs

là-bas
des hommes crèvent
pour que d'autres
ricanent
à ciel ouvert

c'est vrai mon ami
et c'est terrible
c'est vrai mon ami
et bien caché

là-bas
vivre
est devenu un crime
et pourtant
les gens y sont
comme si la vie
n'y était plus

Paris, 4.VIII.1976

RETOUR AUX SOURCES BIEN PROSAÏQUE

si je suis bien content
rétrospectivement parlant
d'avoir quitté le Brésil
c'est parce que
je n'ai aucune vocation de colon

Paris, 3.VIII.1984

d'exil en exil
on découvre que la patrie
n'est qu'une verrue
qui parasite l'humanité

Paris, 1.XII.1993

Souvent, on m'a demandé pourquoi je ne rentrais pas au Brésil, si je ne pensais pas que je pourrais être utile aux pauvres là-bas. Ma réponse a toujours été — et l'est encore — catégorique. Non. Parce que le Brésil est une colonie dont la métropole est installée sur place. Et au Brésil, je ne peux être qu'un colon. Entre autres, parce que, indépendamment de ma volonté, j'y serai toujours regardé comme tel par ceux qui sont les premières victimes de l'une des sociétés les plus inégalitaires et hypocrites qui soient sur notre planète.

J'ai conscience d'avoir une grande force de volonté. Mais je sais aussi, comme Amos Oz, que « *les gens forts sont libres de faire tout ce qu'ils veulent, mais [que] même les gens les plus forts ne sont pas libres de vouloir ce qu'ils veulent* »¹⁷.

La grande chance de ma vie a peut-être été d'avoir gagné beaucoup d'argent quand j'avais entre dix-sept et vingt-deux ans (du point de vue financier, ma vie est l'histoire d'une débâcle), d'avoir connu à vingt-trois ans ce qu'on appelle le succès, d'avoir vécu la mort à vingt-cinq ans. Cela donne du recul, permet de mesurer la vanité de la plupart des choses qui nous entourent et auxquelles nous sommes persuadés de tenir tellement que nous pensons ne pas pouvoir nous en passer, au point de devenir méchants dans l'espoir de les obtenir ou de ne pas le perdre. Et plus grande encore a été la chance qui m'a été donnée de connaître tant de gens extraordinaires, qui me permettent encore aujourd'hui de continuer à penser que l'être humain est viable.

et la vie la plus droite
n'est qu'un dantesque zigzag

Paris, 30.X.1981

LARME À DOUBLE TRANCHANT

l'océan des années
ne parviendra jamais
à engloutir
l'étendue des années-océan

Paris, 15.IX.1985

pour Marly, ma sœur

leurs morts ont-elles été vaines ?
valait-il la peine de renoncer aux années
pour quelques instants d'amour défendu ?
était-il sensé de survivre
pour contempler les rêves brisés ?
une éternité de solitude
compense-t-elle une seconde d'horreur ?

¹⁷ Dans *Un juste repos*.

pouvait-on abandonner le vent ?
pouvait-on anéantir l'océan ?
pouvait-on rendre le feu aux profondeurs de la Terre ?
savions-nous l'étendue du chemin ?
savions-nous le prix de l'honneur ?
savions-nous la terreur de l'échec ?
la vie n'a que le sens qu'on lui donne
lorsque tout s'effondre
il ne reste qu'à fouiller les décombres
à la recherche des survivants

Paris, 11.V.1992

chemins sans fin mille fois parcourus
par l'Homme dans sa cage d'éternité éphémère
reprise à chaque départ inouïe de la quête
de la seule mort qui vaille une vie
les semailles sur Terre d'un souffle de fraternité

Paris, 25.XI.1991

Pedro Vianna
Paris, mai 2000

Table des matières

Les origines	5
Les premières activités militantes	6
Inquiétudes	7
La première arrestation.....	7
Le DOI-CODI	8
Un coup de chance	8
Un coup de poker	15
Ce n'est pas fini.....	17
Un matelas taché de sang	17
Dans la salle de tortures	18
Une sortie difficile.....	19
Mesures urgentes.....	20
Une décision difficile	20
L'ambassade.....	21
Le premier exil	22
Une sérieuse leçon.....	23
Une intégration éclair	25
Le bonheur professionnel	30
La seconde arrestation.....	31
La caserne.....	38
Le stade Chili	40
Le chanteur assassiné	42
Des odeurs et des saveurs.....	43
Des peurs, des doutes, des espoirs	45
Un nouvel assassinat	46
Vers où ?	46
Les "grottes" du stade National.....	47
La routine	48
Une bureaucratie minutieuse.....	48
Et l'être humain s'adapte... ..	49
Est-ce qu'on rêve ?.....	49
Un drôle de curé	50
Le CICR arrive, la Croix-Rouge suit	50
Résistances	51
Un interrogatoire surprenant	55
Un homme de principes, et des hommes qui flanchent.....	57
Le vestiaire	58

Une université ouverte	59
L'expulsion	59
Une certitude et beaucoup d'interrogations	62
Une lueur d'espoir, et la folie nécessaire	62
Le HCR.....	64
Hardiesses	65
Une douce illusion.....	66
À l'abandon.....	67
La terre tremble	68
Retour au bercail	68
Une surprise inquiétante.....	69
Des inquisiteurs muets	69
Nouvel interrogatoire	70
La vengeance mesquine.....	71
Un répit.....	72
L'attente et la séparation	73
Une petite fête	74
La réorganisation du stade.....	74
Quelle surprise !	74
Le HCR fait des efforts.....	74
La fin ?	75
Un brusque changement	77
La terreur	77
Enfin !.....	77
Le sadisme en action	78
Et alors ?.....	79
Rien n'est parfait.....	79
Derniers adieux	81
Dehors	81
Le refuge	81
On ne va pas où on veut	82
Naissance d'une amitié	83
Trois pays, trois styles.....	84
Des gens hors pair	84
Sauver l'essentiel	85
Un visiteur inattendu	85
Les remerciements.....	86
Les derniers préparatifs	86

Le départ.....	87
Dans l'avion	94
Et le sac ?	96
Champagne.....	97
Dakar — Nice	97
Dans les entrailles d'Orly.....	98
Une nuit à Bièvres.....	113
Des explications avant un nouveau transfert.....	115
Un accueil rassurant	116
Le foyer de Bobigny.....	117
De nouveau l'apprentissage	118
Un nom qui change	118
Réfugié	118
Un revenant	119
Une étrange sensation.....	120
Les grandes contradictions	121
Partir encore ?	123
Retrouvailles et rencontres	123
La douche froide.....	123
Tensions	124
Apprendre le français	124
Les pieds sur terre	125
Un travail.....	125
Le Palais de la solidarité.....	127
Un curieux alliage	129
Le début d'un choix	130
Et si... ..	131
La grande surprise	132
Intermède.....	132
Un vrai choix.....	134
Les crises.....	138
L'appel de la scène.....	147
Une décision capitale	147
Un brusque changement.....	148
Au service des réfugiés	151
Une opération réussie.....	155
L'art reprend ses droits.....	155
Le hasard poétique	160

D'amour et de révolution	163
Retour sur scène	165
Toujours la politique	166
Questions de choix	176
Une nouvelle passion	179
Le spectacle continue, et la solidarité aussi.....	179
Quelques mises au point essentielles	181
Table des matières.....	189